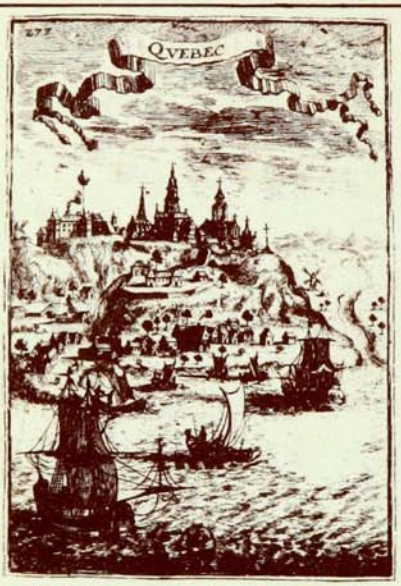
JULES S. LESAGE

COLLECTION GABRIEL NADEAU

Mélanges

NOTES ARTISTIQUES ET PROPOS LITTÉRAIRES

QUEBEC
1946



Bibliothèque Nationale du Québec

JULES S. LESAGE

Mélanges

NOTES ARTISTIQUES
ET
PROPOS LITTÉRAIRES

QUEBEC
1946

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Chroniques laurentiennes (1901).

Notes et impressions (1903).

Conférences (1901)—La littérature canadienne.

Le Merveilleux dans la littérature française et canadienne.

Glanures (1904).

Les Esquisses québecoises (1925).

Propos littéraires — « Notes biographiques » (1931).

Propos littéraires — « Ecrivains d'Hier ». (1935).

N
6546
Q4L46
1946

AU LECTEUR

COLLECTION GABRIEL NADEAU

Sous le titre de « Mélanges », nous présentons au public lecteur cette seconde série de « Notes artistiques » et « Propos littéraires » publiée en ces dernières dizaines d'années dans la presse québecoise, comme une humble contribution aux lettres canadiennes-françaises déjà si pleines d'avenir, l'expression d'un grand rêve inscrit au fronton glorieux de notre histoire.

J. S. L.

Première Partie

"Notes artistiques"

MOTS D'ART

"au Musée"

Il m'arrive parfois, ne fût-ce que pour fuir le brouaha de la rue ou l'assourdissante musique radiophonique, d'entrer au Musée Provincial et là de m'arrêter devant quelques-unes des meilleures toiles de nos peintres canadiens.

C'est tout d'abord au hasard de cette visite artistique, « *Une tête de jeune fille* » fort expressive, d'une ligne très pure, au délicat profil, le front comme nimbé par l'abondante chevelure blonde, qui tombe en boucles légères sur la nuque, semblable à la tige souple d'une fleur odorante se balançant au souffle de la brise attiédie. Cette oeuvre, idéalisée de Franchère, compte parmi celles les plus caractéristiques de sa manière nette et précise, en même temps que pleine de rêve et de nostalgique souvenance.

« *Les danseuses* », de A. Belle, en leurs formes graciles et voilées, n'en sont pas moins bien dessinées, évoquant une sorte de vision féerique aux confins d'un monde irréel.

« *Un paysage lumineux* » de Duguay, attire l'oeil, et fait présager pour cet artiste du terroi nicolétain une ascension vers les sommets du grand art.

« *Un intérieur d'atelier* » de Charles Huot, n'est pas moins évocateur de tant d'oeuvres régionales retouchées et parfaites, en ce coin préféré, propice aux évocations créatrices.

Le vieux manoir », de Delfosse, avec sa structure normande, à toit pointu, aux quatre fenêtres où brille un rayon de soleil, où dans ces murs solides, sont encloses tout un monde de choses d'autrefois: heures paisibles, époques orageuses de notre histoire et de tenure seigneuriale de toute une lignée ancestrale.

Et puis, l'on s'arrête irrésistiblement devant ce tableau très décoratif de « *Madame McKenna* », par Fougerat, qui continue d'être dans le genre, le « clou » du salon, tant par la facture, la netteté, la souplesse de la ligne, que par la douceur onctueuse nacrée des tons de clair, le tout rehaussé par l'habile arrangement de la pelisse en fourrure, comme aussi ce bandeau d'argent qui ceint le front d'un diadème propre à mettre en valeur ces yeux bleus qui vous suivent du regard s'ouvrant, semble-t-il, sur quelqu'immense aurore.

Je me suis arrêté, devant cette belle toile de Suzor Côté, représentant une jeune fille à la porte du jardin, où pénètrent, à profusion, les chauds rayons du soleil, l'encadrant de cette lumière dorée, en une impression de quiétude heureuse et d'attente rêveuse et les fleurs qu'elle tient à la main disent bien qu'elle est allée cueillir la rose d'amour qui chaque été fleurit au rosier.

Après cette sorte de féerie en couleurs, où l'on goûte de vives et profondes sensations esthétiques, je me suis arrêté à la salle des fusains et dessins, où là encore les Fougerat, les Côté et les Huot, pour ne nommer que ceux-là, j'ai expérimenté qu'en effet, selon le mot d'Ingres: « Le dessin est la probité dans l'art ».

L'exposition Julien au Musée

Au Musée provincial, se tient actuellement une exposition rétrospective des oeuvres de Henri Julien, peintre et caricaturiste de grand talent qui eut son moment de célébrité, voire son jour de gloire.

Dans le calme reposant d'une après-midi, où rares étaient les visiteurs, l'on pouvait tout à loisir revoir, accrochée aux murs de ce petit salon improvisé, cette riche collection de dessins et de peintures, d'esquisses dus à ce coup de crayon original qui, pendant un quart de siècle près, a noté d'une manière sûre et si vraie quelques-unes des scènes rustiques les plus typiques de nos campagnes canadiennes: comme « une soirée du bon vieux temps » et les légendaires randonnées de la « Chasse-Galerie » en de nocturnes sarabandes.

Nul mieux que lui n'a crayonné avec tant de véracité d'expression la physionomie sérieuse et délurée du paysan habillé d'étoffe, le corps singlé de la fameuse ceinture fléchée aux teintes multicolores.

Il esquisse avec non moins de bonheur et prestesse d'attitude, quelques-unes des personnalités marquantes du monde politique d'alors, que domine la flegmatique et imperturbable silhouette de sir Wilfrid Laurier, le Débater de la Chambre au Parlement d'Ottawa. De ci de là, quelques observations lestement et véridiquement tracées des scènes de rues ou d'intérieur qui remémorent toute une époque de coutumes et de choses disparues, desquelles un sens symbolique se dégage, comme en une vision de rêve et de souvenirs d'antan. Aussi, sous l'habile pinceau ou le crayon incisif de cet artiste, tout un passé

qu'on croyait mort ressuscite et prend, dans le recul du temps, une sorte de patine et d'infinie perspective.

En repassant dans les autres grandes salles du Musée s'alignaient les toiles de non moindre valeur: paysages ou scènes rustiques, portraits ou natures mortes signés des noms les plus connus parmi nos peintres canadiens qui se le disputent par les qualités du dessin et du rendu, la mise en jeu des tons et des valeurs, l'équilibre des masses et l'unité de composition, dans des oeuvres picturales où l'homme vraiment s'ajoute à la nature.

Souhaitons qu'à cette exposition d'oeuvres déjà plus d'hier et qui nous fait oublier les temps troublés où nous vivons, qu'ils soient nombreux les visiteurs en quête de beautés et d'idéales visions: d'une nature, des gens et des choses de chez nous, que les véritables artistes seuls ont le don de magnifier pour le plaisir des yeux et le contentement du coeur.

En descendant l'escalier d'honneur entre deux rangées de portraits dus à nos meilleurs crayons, ils semblent tous nous dire: « qu'ils sont les meilleurs témoins des gestes de la race canadienne-française qui, de par tradition ancestrale, s'accomplissent sur ce sol d'Amérique, celui de porter toujours haut le flambeau de l'idéal, du beau et du vrai, le seul qui doit briller et éclairer la route de l'immortel devenir.

Henri Julien

Dernièrement s'est ouverte, au Musée provincial, l'exposition des oeuvres rétrospectives d'Henri Julien, célèbre artiste canadien.

Ce sont tout d'abord ses caricatures et portraits d'hommes politiques, entr'autres la silhouette de Laurier, le fameux leader et debater de la Chambre, qui pérore dans toutes les attitudes. Et aussi combien d'autres célébrités parlementaires son crayon n'a-t-il pas fixées dans un geste particulier plein d'humour et de désopilante vérité.

Au fait, son habile crayon, d'un trait juste et incisif, a rendu avec bonheur, en d'inoubliables trouvailles d'expression et de véracité d'observation maints incidents de la vie sociale: assemblées ou scènes de rues, qui nous rappellent plus d'un évènement de la vie privée ou publique, nous reportant insensiblement vers un passé d'heureuse insouciance, d'où surgissent tant de choses désuètes pleines de charme et de nostalgiques souvenances. Sans contredit, il excèle également dans le portrait en peinture d'un bon modèle et d'une touche onctueuse; comme aussi ce tableau de genre intitulé: « Un petit coup... » ou encore ce « Pêcheur à la ligne », qui attend patiemment « Si ça mord".

Les aquarelles traitées avec une grande légèreté de touche, de fraicheur, de tons vivifiés par une lumineuse atmosphère.

Il resterait à noter cette légendaire « Chasse-galerie », d'un merveilleux et saisissant effet traversant les airs grâce aux diaboliques et cabalistiques invocations; avec cette

« Soirée du bon vieux temps » où l'on dansait encore en rond les reels, rigodons, si pleins de vie et d'entrain.

En somme, si le crayon parfois satirique de Julien a su croquer sur le vif quelques-uns des types les plus originaux et les scènes les plus caractéristiques de la vie canadienne, il a fait oeuvre d'historien de la vie nationale à laquelle son incontestable talent donne un regain d'immortelle survie.

Certes, il fait bon, en un temps où tout nous emporte vers un irrésistible renouveau, s'arrêter devant cette illustration d'un passé qu'on croyait mort, mais qui, grâce à la magie de son crayon et sous son pinceau original, s'éternise en un perpétuel souvenir.

Pour ce grand service rendu à sa nationalité, ne serait-il pas juste que son nom fût gravé quelque part dans la métropole canadienne, en attendant qu'il ait, quelque jour, sa statue sur une place publique, et ce, tout à l'honneur du nom canadien, voué qu'il fut au culte de la beauté, du grand art qu'il a porté si haut ?

Maintenant, au sortir de cette exposition picturale d'un si vivant et si fidèle régionalisme, l'on pouvait encore admirer plusieurs oeuvres, toiles de grands maîtres italiens, français, celles de Boucher entr'autres, provenant de la collection Crémail, où revit la grâce charmante du XVIIIe siècle, dans la splendeur d'un somptueux décor.

Par contraste, entre le symbolisme d'hier et l'impressionisme moderne, deux peintures de Horatio Walker, mort récemment, fixent l'attention ; ce sont deux scènes rustiques, l'une, « la traite du matin » dans les premières clartés du jour, d'un doux et lumineux effet ; l'autre, « à la margelle du puits », sous les lueurs crépusculaires s'irradiant dans un ciel d'hiver aux tonalités grises, empreintes d'une douceureuse mélancolie.

Ce n'est pas non plus sans émotion qu'en passant, l'on s'arrête devant la toile d'Alexander, d'une si patrio-

tique évocation, représentant « l'Assemblée de six comtés », épisode de 1837, où l'on voit Papineau, accompagné de ses lieutenants, harranguant la foule qui se presse au bas de la tribune improvisée. Ce tableau est très décoratif et d'un saisissant effet, marquant une date fatidique dans notre histoire politique.

En somme, il n'est que juste de dire que par cette remarquable exposition retrospective de ses meilleures oeuvres, notre grand artiste canadien eut, cette année, les honneurs du « Salon ».

Paysagistes laurentiens

En plein mois de janvier, par ces temps de neige et de froidure, les expositions de peintures sont plutôt rares, aussi voit-on d'ici de là, quelques oeuvres de nos artistes, exposées chez certains marchands, doreurs et encadreurs, à la vitrine desquels s'attardent les promeneurs.

Cependant, un fait saillant, c'est que nos paysagistes s'inspirent du terroir laurentien, dont ils s'efforcent de rendre avec conscience et esprit d'observation, les aspects grandioses et familiers, fixant sur la toile dans la succession des jours, l'expression de leur pittoresque beauté.

C'est ainsi, que récemment, l'on pouvait voir entre autres, deux grandes toiles de notre artiste québequois, Georges Duquet, lequel, fervent de la couleur, toujours fidèle à sa palette, dépeint, depuis plus d'un quart de siècle, plusieurs coins évocateurs du vieux Québec, comme aussi quelques-uns des sites renommés de notre littoral.

Travaillant à sa guise, au hasard de l'inspiration, il tira d'une simple pochade toute de couleur et de lumière, un véritable tableau. Cette fois, gagné par l'ambiance et la contemplation de la ville ancienne, sise sur son cap Diamant, sa vision nous offre tout d'abord, une vue du « Bassin Louise », que bordent les entrepôts de grains, aux quais desquels sont amarrées les goélettes, voiles blanches étalées, séchant au soleil, et que dans les eaux miroitantes se reflètent cordages et mâtures, la forme allongée de leur carène, qui bientôt toute chargée, reprendra le large. Non loin, un chaloupier rame vers la berge, laissant derrière lui un sillage où se jouent les rayons d'un chaud soleil d'été, se reflètent les traits du batelier penché sur ses rames.

Hélas! passeurs inconnus sur l'océan des âges, combien laisseront-ils même un sillage ?

Mais notre peintre québequois n'affectionne pas seulement sa ville natale, si pleine de curieux aspects et de légendaires souvenances; avec son autre tableau largement brossé, avec ces tons outranciers, ces jeux d'ombres et de lumière accentués, il nous transporte en plein pays des Laurentides, auxquelles s'adosse une maison sise aux avants postes de la colonisation, à proximité des labours d'où sortira la moisson prochaine, pendant que les flancs boisés de la montagne se teintent du riche colori additionnel dont les ors enfeuillés tremblent sur le vert sombre de la forêt avoisinante.

Pour un peu, l'on se croirait transporté au pays de Maria Chapdelaine, car c'est là que nos premiers colons ont peiné, qu'ils ont duré; et qu'à travers toute notre province s'est constitué le bouclier, contre lequel désormais, rien ne prévaudra plus.

Toutefois, dans un cadre de moindre envergure, l'artiste eut-il pu transfigurer cette tranche de nature laurentienne, dans un rendu moins net et moins précis, évoquer toute la poétique grandeur de ce paysage agreste, auquel la montagne, à l'heure où les rayons de soleil rougissent sa cime, lui fait comme un rempart, contre vents et bourrasques, comme aussi des miasmes délétères. A vrai dire tout en concédant à M. Georges Duquet, des dons de couleurs et de lumière, dont il a fait preuve déjà dans des oeuvres connues: « la Basilique, Notre-Dame », à Québec; « le Rocher Percé », côte gaspésienne, il n'a guère renouvelé sa manière. C'est qu'au dire de Corot: « Il faut longtemps méditer devant la nature avant d'en saisir tous les secrets ».

Peut-être, est-ce faute à notre temps qui nous entraîne comme dans un tourbillon. Cependant, l'axiôme fameux est toujours d'actualité: « Vita brevis, ars longa » !

* * *

Maintenant mentionnons aussi le nom d'un plus jeune peintre québequois, M. Geordon Pfeiffer, artiste lui-même d'avenir, il a maintes fois planté son chevalet devant des paysages laurentiens, dont il nous a rapporté une collection d'oeuvres intéressantes, où il témoigne de son louable souci de rendre sur la toile, la vie des gens et des choses du chez nous, suivant les nobles toiles d'un Cullens, d'un Clarence Gagnon, d'un Pilot et toute cette brillante phalange de peintres canadiens qui s'efforcent dans leurs oeuvres multiples à faire mieux connaître tout le pittoresque et la majestueuse grandeur de notre beau pays dont la renommée, d'exposition ou exposition va sans cesse grandissante, unissant en cela l'idéal à la force pragmatique qui l'emporte vers un merveilleux et perpétuel avenir.

Parmi ceux-là, mentionnons encore M. Elzébert Garneau, artiste-peintre québequois, qui a fait montre à plusieurs reprises de son talent, vivant à l'écart dans son atelier, en marge des grandes écoles, mais sachant pas moins rendre avec une naïve candeur et fraicheur d'émotions, d'un tracé assez sûr, quelques-unes aussi des côtes laurentiennes, où l'attire la vie de nos campagnards, et qui n'ont rien de trop étendu, ni de conventionnel.

Il transparait dans ses créations ou ses copies, un certain sens quasi mystique des choses, qui rappelle la manière à certains des primitifs Van Cock ou Memling, qui donnaient à leurs personnages sous des traits émaciés, une transparence d'âme.

D'ailleurs, n'a-t-on défini qu'en effet: « Un paysage était un état d'âme ».

Antonio Masselotte

Par une fin d'après-midi, fuyant le brouaha de la rue, j'entrais à l'atelier de M. Antonio Masselotte, l'artiste peintre québequois bien connu.

Je le trouvais justement en train de mettre la dernière touche au portrait de M. le sénateur Georges Parent, d'une vivante resssemblance, d'un modèlé ferme et accentué aux tons de clair lumineux et nacrés, aux contours nets qui font ressortir toute la prenante personnalité de l'homme d'action, et de politique averti.

On peut dire, qu'il sort de la toile, le front bien en lumière, décèle une intelligence comme sous les verres des lunettes transparait la teinte bleutée du regard inquisiteur et réfléchi, indice d'urbanité et de sociabilité, avec cette pondération accusée par l'expression flegmatique du galbe du visage de l'homme de cabinet toujours affairé. C'est l'oeuvre d'un artiste consciencieux, sûr de ses moyens, qui lui fait grand honneur.

Mais si M. Masselotte s'adonne au portrait, en même temps il traite avec bonheur le paysage et dernièrement le Musée National faisait l'acquisition d'un de ses tableaux, où les brillantes teintes du colori ajoutent à la somptuosité du décor automnal, encadré par les rameaux alourdis d'un grand hêtre au feuillage bronzé, qui se dresse au bord de la route au tournant de laquelle apparait un chasseur fusil à l'épaule, pendant que sur la campagne laurentienne persistent les dernières ardeurs du jour et que tout l'atmosphère s'imprègne de tièdes moetteurs montant à l'assaut des monts lointains.

Nous devons aussi à l'habile pinceau de M. Masselotte, un tableau historique qui seul eut pu faire sa renommée, représentant la célébration de la première messe à l'Ile-aux-Coudres, qui orne aujourd'hui l'église de l'endroit et qu'on peut voir au-dessus du maître-autel. Le prêtre célébrant y figure entouré des premiers colonisateurs français, accompagnés d'indigènes, qui assistent impressionnés et saisis par la nouveauté, la grandeur symbolique du premier sacrifice divin offert en cette terre nouvelle où s'accomplira un jour le « *miracle canadien* ».

Il faut ajouter que l'artiste pendant plusieurs années s'était en quelque sorte spécialisé dans la copie d'oeuvres d'art religieux, remplissant des commandes pressantes, qui l'ont empêché de se livrer tout entier à l'art du paysage, lequel était une échappée vers la beauté idéale qu'il portait en lui et vers laquelle tendaient toutes les forces créatrices de son être.

Cependant pour être juste, ces dernières compositions, traitées selon l'école moderne de la lumière vive et des couleurs parfois outrancières se ressentent d'une certaine précision et rigidité de détails et composition formaliste apportée à la reproduction d'oeuvres antérieures qui l'ont tout de même initié au grand art religieux.

Tout en devisant sur le réalisme et le symbolisme de l'art nouveau, revenu des outrances des peintres soi-disant indépendants, nous jetons un coup d'oeil sur certaines études de nus, dans lesquelles l'artiste fait montre de qualités sérieuses d'aisance et de souplesse dans le rendu du modelé dans la luminosité et la tonalité des valeurs qui évoquent la manière objective d'un Manet, où la grâce émotive d'un Degas fixant le jeu de la vie devant les feux de la rampe, sous laquelle passent et repassent toute la fantasmagorie de ses créations géniales.

Maintenant, comme pour reconnaître son talent, le gouvernement confiait à M. Masselotte le nettoyage et vernissage de certains vieux tableaux acquis pour le Mu-

sée Provincial, lesquels ainsi restaurés nous permettent de nous rendre mieux compte de la valeur intrinsèque de ces récentes acquisitions artistiques qui vont à enrichir notre patrimoine pictural, dont M. Gérard Morisset est en train de faire, avec une rare compétence, la nomenclature.

En quittant l'atelier de M. Masselotte, jetant un dernier coup d'oeil sur le portrait si vrai et si nature, que retouchait consciencieusement l'artiste peintre, je me répétais le mot du grand critique d'art Ruskin, à savoir: « qu'une chose de beauté, est une joie pour toujours ».

O Québéquois, que ne soyiez vous pas tous des artistes!

Tableaux d'histoire

Certes, nous n'avons pas en nos musées comme au château de Versailles en France de « *Galerie des batailles* » où sont représentés à travers les siècles, les hauts faits d'armes et les brillantes victoires remportées sur l'ennemi, notamment, la glorieuse épopée napoléonienne magnifiquement évoquée par le pinceau d'un Horace Vernet ou d'un Raffet dans « le bataillon sacré » à Waterloo ou encore cette splendide « Chevauchée vers la gloire », de Detaëlles lequel dans une note plus moderne et plus tragique a reproduit sur la toile quelques-uns des émouvants épisodes de la guerre de 1870-71, pendant que d'autres peintres militaires contemporains ont déjà rendu avec une acuité de vision et une poignante ampleur de conception quelques-uns des moments décisifs de la grande guerre de 1914, dont les illustrations nous la font fiévreusement revivre et nous en font saisir toute la grandeur et l'horreur que domine, semble-t-il, le bruit sonore de la canonnade qui ébranla et retentit dans toute l'Europe.

Toutefois, sans vouloir, ici, établir de comparaison, certains de nos artistes-peintres canadiens, ont tour à tour, fait des tableaux d'histoire, lesquels ne sont pas sans mérite et témoignent d'une noble conception autant que d'un esprit patriotique propre à édifier et à inspirer les générations qui passent.

C'est tout d'abord Napoléon Bourassa qui peignit un apothéose de Christophe Colomb projet de fresque décorative qui eut les honneurs du Salon à l'exposition de Paris en 1878, mais qui ne fut jamais, faute d'encouragement officiel, exécuté au pays laurentien.

Plus tard, comme d'autres peintres, M. Eugène Hamel, alors dans toute l'ardeur et la possession de son beau talent, esquissa, lui, un projet de tableau historique, une sorte de glorification de Champlain, en hommage au grand fondateur, oeuvre d'une haute inspiration et d'une belle tenue, à laquelle l'officialité ne donna pas suite malheureusement.

Plus heureux, M. Henri Beau dota la salle du Conseil législatif d'une « *Arrivée de Champlain à Québec* », oeuvre conçue dans le style moderne qui ne manquait pas de grandeur malgré certaines outrances de couleurs et une conception originale des tons et des valeurs magnifiant toute la scène de cette foule bigarrée qui sur le pont du navire entoure le futur héros fondateur de ville, toisant du regard ce cap Diamant, au flanc duquel, sera assise la cité légendaire mirant dans un prochain avenir les ramparts et les clochers dans les eaux dormantes du grand fleuve Saint-Laurent.

Cette magnifique toile transportée au Musée Provincial, fait l'admiration des visiteurs anxieux de revivre ces temps d'épopée grandiose accomplie pour Dieu et la patrie!

Voici maintenant Suzor Côté qui alors à l'apogée de son talent, de sa gloire, peignit: « *L'arrivée de Cartier et de ses compagnons à Stadacona* », toile très décorative exécutée dans le genre et style moderne, avec cette vigueur et cette aisance de touche onctueuse, cet équilibre des valeurs et cette lumineuse tonalité éparse sur toute l'oeuvre illummant et transfigurant cette prise de possession de la terre canadienne, scène épique qui se déroule dans la clarté matinale, et la promesse de brillants lendemains. Ce tableau significatif de glorification historique occupe une place d'honneur au Musée où il capte l'attention et retient l'oeil des fervents d'un passé glorieux, que la célébration des fêtes du Tricentenaire ont immortalisé de par le monde.

Puis, ce sont les deux tableaux de Charles Huot, l'un représentant « *La première séance du Conseil Souverain en* 1663 », présidée par le Gouverneur De Mésy, qui décore aujourd'hui la salle du Conseil législatif; et l'autre « *La première réunion de l'Assemblée législative en* 1791 », inaugurant le système judiciaire et parlementaire, que nos hommes publics d'alors, grands patriotes, devaient si courageusement et si fièrement défendre contre une oligarchie abusive dans les subséquents débats devenus notoires, et que le pinceau de l'artiste a rendus toujours actuels devant la postérité.

Tant qu'à la fresque plafonnale qui décore aussi l'Assemblée législative, elle est du même artiste fécond, lequel a réalisé une synthèse triomphale de notre histoire sous les deux régimes français et anglais, qui accomplit une ascension vers d'immortelles destinées, dont notre vingtième siècle autorise déjà les merveilleux espoirs.

Si l'oeuvre picturale exécutée à la manière objective et symboliste habituelle pêche par certains détails d'exécution hâtive, l'équilibre des masses et des valeurs, l'harmonie et l'ensemble de cette gigantesque composition l'emportent et fixent désormais devant nous quelques-uns des traits les plus expressifs et les plus distincts de notre physionomie comme peuple, comme elle est une illustration probante et toujours vivante, de ce qu'on a si justement appelé: « le miracle canadien ».

A noter encore, d'une époque plus rapprochée, l'oeuvre d'un artiste dont le nom sur la toile jaunie paraît illisible, et qui représente dans un genre très décoratif: « *une assemblée politique en plein air à Saint-Denis en* 1837 », où sur l'estrade se reconnaissent les chefs de la Rébellion, les Chénier, les Nelson, que domine la haute stature de Louis-Joseph Papineau, le célèbre tribun haranguant la foule houleuse qui l'écoute et toutes ses paroles vibrantes, prémices d'une libération prochaine. Aussi d'autres tableaux historiques, comme ceux qu'en ces dernières années a exécuté M. Antonio Masselotte, symbo-

lisant en un style tout moderne un épisode fameux, comme celui de « Jacques Cartier avec ses compagnons plantant la Croix au nom du Roi de France » ; et aussi « La première messe à l'Ile-aux-Coudres », qui décore le maître-autel de l'église de cette paroisse légendaire.

Somme toute il existe maintes gravures et lithographies en couleur, illustrant certains faits historiques comme ceux de la mort de Wolfe et de Montcalm, s'exclamant avant de rendre le dernier soupir : « tout est perdu fors l'honneur » paroles pleines de noblesse et de grandeur d'âme qui ferment le cycle des grandes conquêtes, laissant le champ largement ouvert aux bâtisseurs et travailleurs de l'avenir.

Que nos artistes créateurs de beautés légendaires, ayant devant eux d'immenses perspectives et les profonds horizons laurentiens se répètent les vers magnifiques de notre poète Louis Fréchette, l'auteur de la « Légende d'un peuple » :

« O notre histoire, écrin de perles ignorées,

Je baise avec amour tes pages vénérées ! »

Salon de Québec—Ecole des Beaux-Arts

—1937—

Les élèves diplômés de l'Ecole des beaux-arts font en ce moment une exposition de leurs oeuvres dont plusieurs témoignent d'un réel talent et dénotent l'influence moderniste dans le style décoratif, partisan des plans découpés et des tons vifs, d'où le symbolisme n'est pas absent.

D'ailleurs la luminosité semble être la note caractéristique de ces oeuvres opérant une sorte de transfiguration de la nature que l'artiste nous présente à travers un prisme et son état d'âme.

Je n'en voudrais pour preuve que certaines toiles de Jean-Baptiste Bédard « L'Observatoire de Québec », la « Plage de Sillery », très largement traitées, où la juxtaposition des tons et des couleurs, coïncidant avec l'arrangement des masses et des valeurs, produit sous la touche onctueuse un heureux effet.

On en dirait tout autant des toiles et aquarelles d'Andrée Martineau, oeuvres aussi très lumineuses et bien dessinées, se détachant parfois sous un ciel bleu où courent des flocons de nuages rasant le « Cap Blanc », abritant une rangée de vieilles maisons normandes en bordure du fleuve ; ou encore cette « goélette dans le port » où dans les eaux câlines miroitent sa mâture et sa coque blanche toujours prête à prendre le large vers la haute mer.

L'on s'arrête étonné devant les toiles pleines de promesses et d'une douceur lumineuse totalité, de Laurent

Morin, lesquelles sont à en juger par ce « portrait de jeune femme » d'une solide facture, aux yeux rêveurs ouverts vers quelque lointain infini. Et cette « Vieille maison », dont les murs sous le lierre et la mousse verdoyante donne asile à maints souvenirs d'antan faits de pleurs et de sourires, de bonheurs vécus.

L'on n'est pas moins séduit par les oeuvres de M. Albert Rousseau, largement traitées, striées d'ombre et de soleil où s'accuse un dessin ferme et une touche légère, plaçant les objets et le paysage bien en valeur. Témoins entr'autres: cette « Maison Ste-Monique », de vieillotte et sévère apparence, asile mystérieuse des choses d'autrefois et cette « Entrée de port » aux eaux miroitantes où se reflètent des goélettes et les bastingages des navires en partance vers le large et les lointains pays d'outremer.

Cette « Tête de femme » bien modelée sous les traits accentués conserve une expression de beauté et de tendresse. La « Maison Montcalm » à l'aspect vieillot, garde enclos le symbolique souvenir du quartier général du grand capitaine qui, à la bataille des Plaines d'Abraham mourut pour la défense de la patrie canadienne.

M. Jean-Baptiste Soucy nous présente aussi des oeuvres qui ne sont pas sans un réel mérite, et son « Ancien moulin banal des Jésuites » ainsi que son « Rocher de Percé » témoignent d'une jolie ordonnance des sons et des valeurs, auxquels pourraient s'ajouter parfois la lointaine perspective du rêve, attirés que nous sommes toujours par les mirages et les horizons infinis.

Il faudrait joindre encore à cette appréciation des oeuvres de nos artistes plus connues comme celles de Georges Duquet, avec la « Grève de Maizeret » dans sa manière impressionniste pleine de couleur et le lumière; de M. Anthony Law avec « L'Hiver dans les Laurentides » d'une touche légère toute de contrastes et de nuances où se fondent tous les tons sur cette blancheur de neige où s'irradie la lumière; de M. Gordon-E.

Pfeiffer, avec « St-Hilarion » et « Granges près de la Baie St-Paul » paysages laurentiens pleins de lumière, traités en sa manière décorative habituelle.

Chose digne d'être notée, c'est la part prépondérante prise par les femmes artistes peintres à cette exposition rétrospective dont les oeuvres commandent l'attention et témoignent non moins que leurs confrères de réelles qualités picturales, où s'allient la fermeté du dessin, la souplesse et l'élégance de la touche, la fraîcheur et nuance des tons, l'ordonnance des valeurs, le contraste harmonieux des ombres et de lumière s'irradiant dans une perspective de rêve.

Nommons mesdemoiselles Louise Gignac, avec ses « vieilles maisons » et son effet du soir empourprant tout le ciel dans la gloire des couchers de soleil à « Val Brillant » ou à Alger, la ville blanche; Arline Généreux, avec ses « vieux toits » d'une juste observation d'où émanent les souvenirs d'antan; Marguerite Giguère, avec ses pochades originales du « Cap Blanc » et de la « Rue Notre-Dame », ses gravures caractéristiques destinées à des biographies de Saints. Simone Hudon, avec ses « Reflets » et « Vieille Maison », asile des souvenirs d'antan; soulignons ses eaux fortes. Mme Nora Devlin Jones, avec ses vues de Gaspé, de Québec et « la maison de Bourg Royal », où l'histoire s'ajoute aux perspectives du large et aux effets grandioses de la vie gaspésienne; Mlle Irène Legendre, avec son « Chemin de portage » d'une lumineuse tonalité, de même aussi « Un intérieur » d'une juste observation et d'un sens vécu en l'intimité des choses.

Mlle Nora Devlin peint aussi très nature « La ferme à Valcartier » la « Maison rose » et une vue de village à St-Irénée d'où il se dégage sous le rendu impressionniste une sorte de poésie des êtres et des choses.

Quant à la sculpture, elle est brillamment représentée par les oeuvres déjà connues de Mlle Sylvia Daoust, entr'autres: « La jeune Huronne » d'un modèle vigou-

reux et expressif sur les traits de laquelle se lit la doucereuse et nostalgique souvenance des jours de pleine et entière liberté au sein de nos grands bois. Le « Skieur » est rendu avec beaucoup de mouvements et de vigueur, tout à fait dans le style de l'école moderne qui procède par plans et par synthèse d'expression.

Venons-en maintenant à l'architecture qu'on a appelée avec raison le grand art, dans lequel nos jeunes artistes montrent à la fois du goût et de l'originalité qui ne cadrent pas toujours avec ceux de l'officialité, mais qui est plus qu'une promesse d'avenir, pourvu qu'ils rencontrent chez nous l'encouragement dû à leur talent et leur initiative.

Il faudrait les nommer tous « les Edouard Fiset, dont les ouvrages font sensation. Les Amyot, Bouchard et Rinfret dont les travaux s'adaptent aux exigences modernes. Brassard, Mathieu, dont les projets séduisent par l'harmonie des lignes; MM. Beaulé et Morisset, créateurs d'oeuvres d'un modernisme utilitaire; G. Caron, dont le style unit l'utile à l'agréable; Adrien Dufresne qui s'affirme un novateur dans maints travaux et projets, notamment ce détail, vraie grandeur, statue de sainte Thérèse; M. Gabriel Poitras, qui s'affirme ici un propagateur du goût moderne et réalisateur, comme dans la « Fontaine d'eau du parc Notre-Dame de Lourdes à Notre-Dame de Grâce de Québec ».

M. A.-H. Tremblay se révèle aussi un novateur dans ses différentes créations qui ont obtenu l'appui du ministère des travaux publics.

Voilà donc toute une brillante pléiade de jeunes et entreprenants architectes, qui peuvent tout aussi bien s'employer à la décoration de nos demeures, qu'à la construction d'édifices publics, qui porteront haut devant la postérité le prestige et le bon renom de notre nationalité canadienne-française noble héritière de nos traditions ancestrales, faites de bon goût et de mesure.

Galerie de Portraits

Qui l'eût dit, qu'au Parlement témoin de tant de débats et de discussions politiques, il y eût une sorte d'exposition de peintures permanente, composée des portraits en pied des orateurs de la Chambre législative, formant une imposante galerie, d'où impassibles, le front haut et serein, ils regardent la tumultueuse génération qui passe trop indifférente à leur gloire parlementaire d'un jour?

Au vrai, tous les grands artistes ont fait du portrait, réalisant dans la représentation de la personnalité humaine, toute la force de leur talent, et la synthèse de leurs moyens esthétiques.

Aussi, toujours à bonne école, nos artistes peintres canadiens ont-ils rendu avec une remarquable habileté et dextérité de touche ces personnalités de notre assemblée délibérante, auxquelles ils ont, les Hamel, les Huot et les Saint-Charles, donné un regain de vie et d'actualité qui les fixe et les situe dans l'histoire.

En effet, nos « oratores » d'hier et d'aujourd'hui, drapés dans leurs toges, sortent de la toile, pour un peu, on les entendrait évoquant certaines séances orageuses d'antan, qu'ils présidaient, où siégeaient des députés et des tribuns comme les Bourassa, les Prévost et les Lavergne témoins ainsi des discours, des harangues à l'emporte-pièce, signifier à certaines voix discordantes, avec un calme impertubable: « A l'ordre, messieurs! »

Car ils sont tous là, les morts et les vivants: les honorables Taillon, Marchand, Archambault, Labruyère, Fortin, Ross, Chapais, Tessier, Rainville, Turgeon, La-

Ferté, Delage et Francoeur, toujours présents, gardiens solennels de nos prérogatives, obtenues et conquises de haute lutte.

Même, on pourrait croire, qu'à certaines heures fatidiques, les disparus se réunissent peut-être et tiennent conseil, transmettant leur message, d'outre tombe, s'en remettant entièrement à leurs dignes successeurs pour la sauvegarde de nos droits et le respect de la constitution.

Ainsi, cette galerie de portraits, forme une sorte de garde d'honneur chaque côté de l'entrée principale, à un grand jour d'ouverture du parlement et semblent se redire entre eux notre immortelle devise provinciale, inscrite au fronton de l'édifice parlementaire: « Je me souviens ! »

* * *

Maintenant, le Palais de justice possède aussi sa galerie de portraits, ornant les murs de la Salle des pas perdus, et où siègent, semble-t-il, en toge rehaussée d'hermine, et en rabat leurs seigneuries, les juges en chef de la Cour Supérieure après avoir été les illustrations du Barreau canadien.

Dans cette digne et noble lignée judiciaire, composée des honorables juges Casault, Stuart, Bossé, Abywin, Taschereau, Routhier, Tessier et Lemieux, on notera qu'ici encore nos artistes peintres, les Hamel, les Huot, Wickenden et d'autres, ont fait montre de qualités de facture, de rendu, s'alliant à la transparence des tons de chair, au naturel et à la véracité d'expression.

En effet, sous la pureté et la fermeté du dessin, la vigueur de touche, l'agencement des tons et des valeurs mis en lumière, ils semblent revivre, regardant la foule des plaideurs qui passent sous leurs yeux, et à qui ils semblent dire: « Vous faites serment de dire la vérité et toute la vérité ? Que Dieu vous soit en aide ».

Il n'est pas impossible, que voyant de haut les misères humaines dans des jugements posthumes, ils n'appliquent plus le « dura lex sed lex », des anciens Romains. Augustes témoins d'un passé émouvant, ils sont, selon la noble et belle expression de Vogué : « des morts qui parlent ! »

Notes d'Art

Comme on a pu le voir cette année surtout, la série des oeuvres de nos artistes les plus réputés, ont été largement utilisées dans la distribution des cartes de bons souhaits de Noël et Jour de l'An.

C'était plaisir vraiment que de contempler ainsi les plus jolis points de vues de nos paysages laurentiens, de nos pittoresques villages avec leurs rangées de maisons aux toits encapuchonnés de neige ou encore quelques-unes de ces scènes coutumières et familiales qui rappellent ce bon vieux temps, ou parfois pris de nostalgie, ne fusse que pour échapper à notre vie moderne si trépidante, l'on aimerait tant revenir.

* * *

Voici tout d'abord, et devenues classiques, les tableautins de Clarence Gagnon, avec ces coins de village et leurs rangées de maisons moitié enfoncées, sous la neige, que domine la ligne bleuâtre des monts laurentiens aux flancs assombris, tachetés de neige. Comme ils sont en effet réposant, situés dans cet atmosphère familier et qu'ils demeurent bien insouciants des bourrasques, accrochés aux flancs des laurentides, les véritables et matérielles assises de la race que spiritualisent le petit clocher d'église pointant vers le ciel en un geste de prière.

Ce sont entre autres, un coin du marché « Bon Secours » à Montréal dû à l'habile pinceau de M. Paul Caron, qui a croqué sur le vif, quelques-unes de ces scènes coutumières où se révèlent une franche bonhomie et une heureuse compréhension de nos moeurs et coutumes.

Dans ce genre rustique, ce sont les admirables desseins en couleur de Julien, avec son « charroyage de Bois », c'est d'un parfait naturel, bref c'est vécu. Et nul mieux que ce grand artiste n'a mieux saisi, fixé de la pointe de son crayon les attitudes de nos gens, de notre vie nationale canadienne-française qu'il incarnait en d'éloquentes et picturales créations.

Enfin ce sont parmi les meilleurs et les plus populaires, les scènes familiales de M. E. Massicotte, où ce dernier a rendu avec une grande exactitude de détails, en même temps qu'une touchante simplicité quelques-uns des principaux événements de notre vie familiale, de ces pieuses coutumes ancestrales, comme celle de la « *Bénédiction paternelle au Jour de l'An* », qu'une voix autorisée dans une de nos principales revues tentait de ressusciter comme une confirmation du précepte divin : « Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement ».

Nous noterons encore dans cette sorte de galerie picturale quelques-unes des oeuvres minuscules et si pleines d'atmosphère et de couleur, de Mlle M.-L. Gignac, entre autres, celle la plus caractéristique de sa manière, « *La Fileuse* » où l'on retrouve dans cette jeune femme assise à son rouet et filant la laine, l'influence de notre peintre canadien Charles Huot, l'auteur de ce « *Sanctus* » qui restera à la manière de « L'Angelus » de Millet, son véritable chef-d'oeuvre, celui par lequel il s'est révélé un peintre régionaliste, l'âme remplie de toutes les évocations, et des résonnances laurentiennes.

Selon son mérite et sa qualité expressive d'un art du terroir « *La Fileuse* » devrait être au Musée Provincial.

Ainsi donc, à cette aurore de la nouvelle année, ces « créations » de nos meilleurs artistes, forment déjà toute une collection, qui ont figuré aux divers « salons » nous parlent d'hier et d'aujourd'hui ; nous disent aussi

que malgré les apparences déconcertantes, rien cependant n'est changé au pays du Québec, et qu'il en sera toujours ainsi tant que dans l'air limpide et la divine paix du soir tinteront les angélus sur nos campagnes et nos villes canadiennes et que retintra aux jours de fêtes: O Canada terre de nos aïeux.

William-H. Bartlett

artiste-peintre

Hier après-midi à l'heure où les promeneurs vont et viennent sur la rue St-Jean, l'exposition BARTLETT chez Morency battait son plein, pour un peu, l'on se fut cru à un « vernissage » où toute la société mondaine comme à Paris se serait donné rendez-vous.

C'était une véritable aubaine que d'être admis à passer en revue cette collection de tableaux déjà ancienne, du célèbre peintre anglais William H. Bartlett, datant du commencement de l'autre siècle.

Ce bel ensemble d'oeuvres, qu'il exécuta au cours de plusieurs séjours qu'il fit en Amérqiue et spécialement au Canada, dont il nota sur la toile quelques-uns des sites grandioses et des vues pittoresques, comme aussi quelques-unes des scènes familières et très couleur locale.

Ces annotations picturales exécutées en la manière rigide et style académique de l'époque, sont d'une pâte lisse, d'un dessin soigné où la ligne précise et nette, l'emporte sur les plans colorés, d'une teinte légère patinée par le temps qui leur a donné auprès des véritables amateurs, une sorte de consécration.

En effet, ces oeuvres, peintures, aquarelles ou lithogravures, d'un métier sûr, d'une touche fine et onctueuse, qui constituent une série de pièces documentaires, nous reportant à un siècle en arrière, nous permettent de faire la comparaison entre hier et aujourd'hui ; ce sont comme autant de souvenirs historiques, qui s'attachent à ces re-

liques du passé, que ces vieux murs, ces beaux coins de nature laurentienne font revivre pour le plaisir des yeux et du coeur.

A preuve, cette vieille porte, « *Prescott Gate* », dont un pan de mur crenelé, jauni par le temps sous un ciel orageux longuement brossé, se dresse au bas de la côte, que descendent des piétons gagnant la basse-ville; aussi toute demantelée, appuyée lourdement contre le talus, elle forme un semblant de rempart contre l'envahisseur, évoquant les sièges fameux, dont fait mention notre histoire canadienne.

Dans le même style de l'époque un peu étudié, sont traités: « *La Place de la Cathédrale* » et celle du marché à Montréal, avec une vue du port en bordure duquelle s'alignent les maisons des faubourgs adjacents, dont on se prend à regretter les formes architecturales trop vite disparues pour faire place à un genre moderne dénué de tout style, de sens ethnique véritable.

Voici encore une vue du *Port de Québec,* son cap Diamant se dressant sous un ciel où flottent des nuages rosacés par les teintes du couchant et qu'au bas de la falaise grisâtre s'étalent les maisons des faubourgs pendant qu'en rade mouillent deux vaisseaux en partance peut-être bientôt pour la haute mer et les lointains voyages dont on rêve toujours, vers quelque île, mystérieux asile du bonheur perspective fuyante d'un ciel sans nuage.

Enfin, parmi ces aperçus du vieux Québec, «*la place de la Basilique de N.-D.* » avec son kiosque qui fait tache sombre, sa rangée de maisons et de boutiques anciennes, là de l'autre côté le collège des Jésuites, situé le long de l'avenue Chauveau d'aujourd'hui, et remplacé par l'Académie Commerciale; tandis que hors des limites de la ville il a ouvert à nouveau ses portes toutes grandes à la jeunesse studieuse XXe siècle.

Somme toute cette exposition rétrospective, nous permet-elle de juger des progrès matériels accomplis mais

aussi de la différence sensible qui sépare la manière de peindre d'autrefois et le style de l'école moderne, plus objectif et plus lumineux, par l'agencement avec juxtaposition des tons et des valeurs qui accentuent et rendent plus réelle et plus vivante la vision des choses, qu'enveloppe un symbolisme qui le rehausse jusqu'à la poésie du songe et de l'irréel : genre pictural inauguré par les Manet, Courbet et Renoir, continué par les Bernard, Degas et tant d'autres créateurs de chefs-d'oeuvre, dont s'honore l'humanité.

Théophile Hamel

C'est une heureuse idée, qu'ont eu M. Pierre-Georges Roy, conservateur du Musée, et son adjoint M. Paul Rainville, d'organiser une exposition rétrospective des oeuvres de M. Théophile Hamel, artiste peintre de renom, présentement ouverte dans une des salles du Musée, qu'on dirait le « Salon carré » du Louvre, où l'on a réuni quelques-unes des meilleures toiles, caractéristiques de son talent et de sa manière.

Certes, ces peintures d'un effet saisissant, elles ne datent pas déjà d'hier et l'influence des grands maitres classiques des diverses écoles italiennes, françaises, espagnoles ou flamandes, y est bien visible; tout en manifestant dans l'exécution et le rendu, une réelle et vivante personnalité; qu'atteste « son portrait peint par lui-même », de style et de facture toute moderne, trahissant une vibrante sensibilité d'âme.

Comme d'autres de ses contemporains, Théophile Hamel, artiste très connu en son temps, a fait beaucoup de copies, de tableaux religieux, entre autres, dont nous retrouvons ici en rétrospection quelques-unes des meilleures oeuvres connues· « La Vierge à l'oiseau au fil », d'après Coypel, où dans la reproduction de ce chef-d'oeuvre, il fait montre de toutes les merveilleuses ressources de sa palette et de sa sureté de main, qui d'une touche légère et onctueuse, triomphe de toutes les difficultés.

Il faudrait en dire autant de « La Sainte Famille », de Vanloo; de « L'Assomption », évocation de Murillo; « Saint-Laurent », montrant les trésors de l'Eglise aux

Romains. Chacune de ces toiles témoignent hautement de la compréhension et de la conscience qu'il apportait à l'exécution de ces tableaux, dont le secret même avait sollicité toutes les ressources de son art qui fut toujours à la hauteur de sa tâche, soutenu par la vision d'une idéale et sereine beauté.

Mais, c'est dans le portrait que notre artiste québequois, comme tous les véritables peintres, s'est affirmé, et y fait montre d'une incontestable maitrise; tant par la facture, le modèle, le rendu des tons de chair, que par l'expression vivante dans le regard et le maintien de ses personnages.

L'on semble assister avec tout le charme de la vie intime de ce temps-là, à une réunion de famille, où chaque membre vivait coeur à coeur, et que l'artiste a mis à jour sur les figures et dans les attitudes d'une distinction native et conciliante.

Parmi ceux-là, notons « M. F.-X. Hamel », oeuvre d'une étonnante valeur expressive, que Ingres, par la sûreté de métier et la justesse du rendu, n'eût certainement pas désavoué et qui suffirait à lui gagner la célébrité que ne lui marchande plus la postérité.

D'ailleurs, voudrait-on se rendre compte jusqu'à quel point cette notoriété désormais si bien méritée, il suffirait de regarder cette magistrale copie de « La descente de la croix », par Rubens, où le génial artiste flamand a exprimé, rendu sur la toile une des phases les plus émouvantes de la Passion du Christ; c'est une de ces oeuvres picturales à laquelle s'attaquent seuls les artistes en pleine possession de leurs moyens, ayant une haute et noble compréhension de leur art.

Au reste, l'artiste d'une habileté éprouvée, ne s'est pas attaqué qu'au grand genre, il a peint avec non moins de bonheur et de véracité, la nature morte, que représentent ici des raisins et autres fruits sur un plateau, dans une tonalité nuancée que fait valoir la savoureuse fraîcheur de cette grappe de raisins toujours verts.

Ainsi l'on voit exposée jusqu'à la palette du peintre, encore empâtée de couleurs desséchées, où tant de fois son pinceau a cherché et trouvé les tons et nuances voulus, appliqués ensuite d'une touche prompte et vigoureuse sur la toile, où s'ébauchait l'oeuvre créatrice de beauté ; comme ce portrait du « Pellerin de Terre Sainte », qui bâton en main, l'expression de la figure grave et méditative, est en marche vers les lieux sains, terre de miracles pour la rédemtpion du monde.

Nous rapportions donc une heureuse impression de cette visite, de ce retour vers le grand art, qui reportait à un siècle près en arrière, témoin d'une aussi fructueuse éclosion d'oeuvres artistiques, quand en passant dans la grande salle, nous croisâmes sur le mur tendu de rouge, le portrait de M. « Eugène Hamel », son frère, peint par lui-même, alors que jeune encore, de retour d'un voyage d'études en Italie, s'étant mis à l'école des grands maîtres, il était en pleine possession de ses moyens et de ses facultés créatrices.

Ce portrait d'un tracé net et pur, conçu à la manière néoclassique, disons même impressioniste, aux tons de chair lumineux et transparents, qu'accentue le modelé doux et sinueux, d'un front plein de rêve, sous l'arcade duquel luit un regard profond, contemplant l'invisible et idéale beauté.

C'est ainsi que se rejoignaient deux écoles d'art, chacune élaborant une méthode, un genre, une valeur expressive couronnées par des oeuvres esthétiques dont s'enorgueillissent les générations qui passent en marche elles-mêmes vers l'immuable et éternelle beauté.

* * *

P.S.—En même temps, chez Morency, s'était ouverte une intéressante exposition des oeuvres de Mlle Yvonne Bolduc, artiste peintre de la Baie St-Paul, dont les oeuvres variées, si elles pêchent par un manque de composition et une certaine inexpérience des tons et des

valeurs, n'en témoignent pas moins d'une heureuse disposition et d'une réelle intuition des choses de l'art, sachant rendre quelques-unes des scènes du terroir, entre autres celles tirées du livre de « Maria Chapdelaine », où la mort de François Paradis « pris dans une tempête de neige », fidèlement reproduite, comme cette « Maria », rêvant à sa fenêtre.

Ce sont encore des « carpettes », où sont peintes quelques-unes des scènes typiques de cette pittoresque région laurentienne ; ce qui démontre déjà chez nous, un art régionaliste, qui faisant corps avec le tourisme, attirera les étrangers, en même temps qu'il devient une source importante de revenus, et que cet art ressuscitant l'amour du sol natal, nous entendrons longtemps encore monter, monter toujours le chant national :

« O Canada, terre de nos aïeux ! »

Cav. Giorgio Szoldatics

La vie, quoiqu'on en dise, nous réserve parfois d'aimables surprises. C'est ainsi que l'autre jour par une heureuse coïncidence, je fus introduit dans le studio du professeur Cav. Giorgio Szoldatics, peintre italien, installé dans la salle des comptes publics au Parlement.

L'artiste, d'une façon affable et cordiale m'invitait à rentrer, interrompant l'ébauche d'un portrait, celui d'un de nos dignitaires au costume officiel tout chamarré d'or, me fit, avec obligeance, les honneurs de son studio improvisé, où se trouvaient des toiles marquantes, oeuvres récentes, exécutées avec maestria, la prestesse et la joliesse décorative de l'école italienne actuelle, qui combine les influences somptueuses des grands Maitres, à celles si vivantes et si lumineuses de l'école moderne pleine de promesses d'avenir.

En entrant, nous remarquons tout d'abord une très belle toile, c'est une madone qui tient son enfant dans ses bras; l'oeuvre est traitée avec une grande douceur, une pureté de lignes et de contours qu'animent la transparence des tons de chair et la lumière chatoyante, qui enlumine et auréole la figure expressive de cette femme et la tête blonde de l'enfant posé sur ses genoux. Aussi le peintre l'a-t-il dénommée: la « *Vierge de Grâce* », évocation symbolique et l'idéale concention.

Le cadre même en bois doré, merveilleusement incrusté, est l'oeuvre du maître qui a voulu y joindre toute la richesse et la somptuosité décorative magnifiant ainsi cette création, idéale et mystique beauté.

Détournant la tête, comme à regret de cette « vierge de toutes grâces », qui semble trôner dans ce salon improvisé, nous suivre des yeux au cours de cette visite, je m'arrêtai devant quelques portraits de dignitaires, de femmes du monde, oeuvres récentes, de parfaite ressemblance, sujets traités avec conscience et pénétration dans une pose naturelle et d'une expressive personnalité.

Devant moi s'alignent de jolis paysages d'Italie, caractérisés par la fraîcheur de tons, la transparence lumineuse, l'agencement des valeurs et la somptuosité du décor. Comme aussi certains effets du soir qu'illuminent des lueurs crépusculaires s'éternisant sur la cime des grands monts, à l'assaut desquels montent graduellement les ombres de la nuit mystérieuse.

En guise d'ornementation, j'aperçois sur la table où siège d'ordinaire le comité des Comptes Publics, une gerbe de fleurs en guise d'ornementation peintes avec beaucoup de vraisemblance et qu'on dirait fraîchement cueillies, semblant embaumer toute la salle transformée en quelque merveilleux Eden.

Puis tout en causant des différentes écoles d'art créatrices de beautés géniales, celle de la Renaissance entre autres, que le peintre affectionne, celui-ci nous ouvre ses cartons où s'étalent des reproductions photographiques de plusieurs tableaux d'inspiration religieuse, d'un mysticisme tout moderne, lequel pour le rattacher à la poétique sérénité d'un Fra Angellico, n'en fait pas moins preuve d'onction et de profondeur, utilisant en cela toutes les ressources du grand art.

Il serait peut-être à souhaiter que certaines de ces « *créations* », d'un mysticisme si prenant et de réalistique conception puissent figurer dans quelques-unes de nos églises qui s'orneraient avec profit de ces sujets religieux aussi habilement et si consciencieusement traités.

D'ailleurs le bon portrait d'un modèle si accentué, qu'il a fait du pape Benoît XV, montre déjà sous quel

haut patronage l'a placé son talent si bien accrédité à l'Académie Royale de Rome dont il est un des membres les plus en vue.

D'ailleurs ses oeuvres parlent d'elles-mêmes, plusieurs ont eu les honneurs du salon à Rome où l'artiste est très bien acrédité, et s'est fait un nom dans les meilleurs milieux artistiques.

Mais le peintre est aussi sculpteur si l'on en juge par un motif en bronze qui rappelle ceux qui décorent les portes du baptistère à Florence et à Pise où se voit l'influence ingénieuse des maitres anciens auxquels se rattache toute la mysticité des modernes.

Déjà l'après-midi tirait à sa fin, le jour déclinait rapidement et dans la brunante n'allaient bientôt dissiper les rayons de lumière électrique nous nous crûmes environné de créations de rêve qui sortant soudain de leurs cadres dorés, venaient rendre leurs hommages à la « *Vierge de Grâces* », créant autour d'elle un véritable enchantement pour l'esprit et une indicible joie pour les yeux toujours ravis par l'idéale et sereine beauté.

Pendant qu'au dehors des grandes fenêtres du Palais Législatif l'on n'apercevait plus la masse sombre des remparts et la tour crenelée de la Porte St-Louis se détachant en grisaille, et qu'au loin dans la campagne scintillaient aux fenêtres des maisons comme autant de points d'or, les premières lumières s'irradiant dans la vallée laurentienne que dominait la cime enneigée des Grands Monts, que teintaient les lueurs rougeâtres du soleil couchant qui empourpraient tout le ciel.

Ce furent ainsi dans cet atelier, en cette atmosphère esthétique, des heures délicieuses écoulées dans les félicités et la vie spirituelle.

« Ces fortes délices, disait un critique d'art, nous viennent parfois du souple ondoiement d'une ligne, d'un galbe, d'un modelé, du charme assoupi d'une nuance ».

Nous primes alors congé de l'artiste qui dans la spirale odorante d'une bouffée de cigarette, semblait toujours poursuivre son rêve créateur de formes idéales.

D'une exposition à l'autre

Sous l'effet, dirait-on, des effluves printanières accompagnées d'un sourire d'avril, s'irradiant dans la lumière et la brise attiédie, une exposition n'attend pas l'autre. C'est un véritable kaléidoscope où les êtres et les choses, sur le canevas ou sur la toile, prennent toutes les couleurs et les teintes multicolores d'un prisme enchanteur.

Club de Photographie

C'est d'abord le Club de Photographie qui nous a donné cette année encore une remarquable exposition des oeuvres esthétiques de ses principaux membres qui savent choisir leur « motif » et en tirer les plus heureux et lumineux effets. Quelle étonnante évolution depuis l'âge de pierre où l'homme en un graphisme primitif et malhabile, traçait de la pointe de son silex, les figurines des êtres et des choses qui l'entouraient, jusqu'au kodak, merveilleux instrument de précision et de vision instantanés.

De l'avis des meilleurs juges c'est encore M. Heitihn avec ses deux portraits de têtes de « paysan » et « d'ouvrier » aux traits accentués et bien en lumière, ayant subi les irréparables outrages du temps. Sans compter quelques paysages où l'artiste a recours à toutes les ressources d'un clair obscure symbolique et mystérieux.

D'autres artistes, ses émules, à rendre les plus beaux effets de la nature: tels sont M. Paul Christin, dans des portraits expressifs de jeunes filles dans des poses nonchalantes ou extatiques, prêtant à de douces rêveries ou

d'élévation mystiques. M. Lavoie, avec ses lumineux paysages d'hiver, encadrant des ruisseaux aux eaux noirâtres déferlent en bordure des côteaux. C'est M. MacDonald, avec des « motifs » et des sites bien choisis au hasard de la route, au tournant du chemin. C'est M. Driscol, avec son paysage « à la brunante » plein de poésie et de mystère. Ce sont Mlles Gabrielle et Pauline Fiset, qui signent « GaPaul » avec entr'autres choses expressives d'un joli talent, la « Vieille maison » retirée et encadrée dans le feuillage strié d'ombre et de soleil, où ce toit ancestral des générations ont passé là. Que d'autres amateurs il faudrait nommer, qui ont eux aussi leur apport artistique à cette captivante vision des êtres et des choses de chez-nous.

Les peintres australiens

En visitant cette intéressante exposition des oeuvres picturales de ces artistes australiens, j'évoquais instinctivement les noms des grands peintres de l'école anglaise: les Gainsborough et les Reynolds, auxquels leur genre et leurs styles tout moderne s'apparente étroitement.

Dans cette galerie, tous les genres sont traités accusant chez certains de ces peintres un incontestable talent où d'aucuns manifestent une prédilection pour l'aquarelle où s'avère une acuité de visions et légèreté de touche saisissante.

C'est vers cette île lointaine toute ensoleillée aux proportions bleutées, où s'épanouissent sous la lumière dorée la flore et les frondaisons tropciales agitées, dirait-on, par une douce brise attiédie, embaumée de senteurs enivrantes.

Tel nous apparaît cet « Hâvre de Sydney » aux spacieuses proportions, s'ouvrant sur l'immensité de la mer bleue, découvrant ses quartiers urbains, comme perdus dans la verdure des feuillages exotiques bordent ses grandes avenues.

D'autres toiles, paysages traités de main de maître, aux couleurs vives et luxuriantes, d'un dessin sûr, aux plans et valeurs concentrées, qu'intensifie une pâle onctueuse, riche de tous multicolores s'irridiant sous la lumière ensoleillée qui baigne les êtres et les choses.

Ainsi nous apparaissent tour à tour, au hasard de notre visite, ces lumineux aperçus d'un « Sourire de soleil » sur la mer bleue. Ou encore « Courses » sur les eaux mouvantes de l'océan, sur lesquelles tombent de légères vapeurs traînant à la surface de l'onde, diaphane et aérienne, nuageuse.

Que dire encore comme contraste de cette belle et forte tranche de nature vigoureusement traitée, intitulée « Hâlage » de bois en forêt où un attelage de plusieurs chevaux traînent à l'ombre des chênes aux troncs noueux, assistent, témoins impassibles, au dépouillement de leur domaine séculaire.

L'on s'arrête pensif devant cette peinture d'évocation romantique de « L'exténué » ce pauvre hère, qui tout grelottant se réchauffe auprès d'un feu de branches sèches, allumé sous la voûte enfeuillée et protectrice de la forêt où flotte une buée onctueuse et mystérieuse, à la faveur de laquelle sylvains et sylphides dansent leurs légendaires farandoles, se penchant, s'emble-t-il, sur ce pauvre gueux venu sous cet ombrage chercher refuge; c'est d'un impressionisme vécu et attachant.

Maintenant toute une série de jolies aquarelles (un genre de prélidection des peintres anglais) captent aussi l'attention par leur légèreté et leur habileté de touche, que par la conscience du « rendu » à preuve cette scène agreste « Le relèvement de la herse » esquissée dans la rayonnance d'un clair matin, qui nous reporte aux âges primitifs et des gestes légendaires de la race terrienne.

A mentionner dans cette belle collection de « Nature morte » très poussées, d'un réalisme savoureux dans un doux atmosphère d'intérieur. Aussi des gerbes de fleurs aux teintes multicolores d'une charmante et gracile

disposition aux corolles épanouies desquelles perlent des goutelettes aromatiques de rosée matinale, scintillant sous le soleil.

Dans le genre « portrait » l'on est de suite captivé par celui de cette Madone au corsages cramoisis, à la figure pâle et à l'expression méditative et concentrée dont les yeux baissés et les mains croisées, font montre d'une vie intérieure intense qui se répand sur ses traits émaciés en une angélique béatitude, qu'on dirait un coup de pinceau évoquant les primitifs flamands d'une si touchante et virginale inspiration.

A la sortie de la salle l'on remarque un petit tableau « intérieur » où dans le clair obscur de la pièce se glisse une silhouette féminine dont on a peine à saisir la figure à demi retournée, enveloppée dans un mystérieux qui en accentue toute valeur expressive et d'une singulière force intuitive qu'inspire les toiles des grands maitres. Un autre tableau « Le petit déjeuner » représentant une dame vêtue d'une toilette bleutée, assise à une petite table dégustant sa tasse de café ; c'est une scène d'intérieur pleine d'aisance, de naturel et de fraicheur, aux teintes claires et riantes, qui s'inspire de la meilleure école alliant la technique ancienne au goût moderne d'un si heureux effet.

Enfin, voici ce délicieux et rayonnant « matin ensoleillé » une jeune femme assise, lisant sous la tonnelle garnie de feuillages verts striés d'ombre et de lumière chaude. C'est d'une parfaite réussite d'évocation, exquise rappelant la meilleure manière des impressionistes, s'apparentant même aux surréalistes.

Je m'excuse, au sujet de cette notable collection, de ne pouvoir faire que quelques suggestions propres à engager les fervents de l'Art, à visiter cette exposition, une des meilleures qu'on nous ait présenté jusqu'à ce jour. Qui est à elle seule une école d'académie, qu'auraient profit à visiter les élèves de nos institutions qu'orientant toujours vers un idéal de formation esthétique et le culte de l'idéale beauté.

Exposition des enfants

En effet vient de s'ouvrir à l'école des Beaux-Arts une exposition de travaux des plus jeunes élèves, comprenant des études de paysages et des portraits d'un graphisme primitif plein de couleur et de naïveté charmante. Ce *de visu* enfantin indique que ces garçonnets et fillettes tiennent même d'une façon très réalistique à extérioriser leur rêve de la beauté des êtres et des choses. Que si paradoxal que ce soit, il faut pour rendre la vraie nature avoir une âme d'enfant.

P.S.—Voici maintenant qu'au Musée provincial s'ouvre l'exposition des fleurs, aux teintes multicolores dont les corolles sensitives à l'excès, s'entre buvent sous la lumière ensoleillée ou se ferment au déclin du jour. Celles-là, en leur parure naturelle, parlent d'elles-mêmes, car selon la parabole biblique « Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'une d'elle ».

Clarence Gagnon

La magnifique exposition des oeuvres de Clarence Gagnon, artiste-peintre canadien de réputation mondiale, qui s'est ouverte par un brillant vernissage il y a déjà quelques semaines au Musée provincial, grâce à l'heureuse initiative de M. Paul Rainville, marque une date dans notre évolution esthétique.

En effet, dans leur ensemble ces oeuvres picturales, sous leurs différents modes d'expressions, marquent une date en s'inspirant du plus pûr régionalisme, dans ce qu'il y a de plus caractéristique d'une race, d'un pays, bref de plus humain.

Et à ce propos, les typiques et réalistiques illustrations de Maria Chapdeleine, de Louis Hémon, suffiraient à elles seules par leur canadianisme de bon aloi, à immortaliser son nom. Certes pour être juste, d'autres peintres canadiens s'étaient évertués avec bonheur à rendre les beautés évocatrices de la nature laurentienne, à fixer sur la toile quelques-uns des traits saillants des gens et des choses de « chez nous » à noter en une fuyante et lointaine perspective les vastes horizons de notre pays. Mais aucun d'eux ne s'étaient attachés à peindre l'aspect particulier d'une région, encadrant et faisant revivre l'âme « canadienne », l'aspect montagneux de cette contrée de Charlevoix, une des plus pittoresques de la province de Québec.

On a tout dit sur le mérite intrinsèque de ces toiles, de ces « croquis », de ces gravures et ces « eaux fortes » caractéristiques du genre impressionniste, lesquelles toutes s'inspirent du terroir laurentien, dont le génial pin-

ceau du maître idéalise et magnifie la claire et reposante vision, s'estompant parfois sous un ciel pâle et grisâtre, ou s'irradiant dans l'éclatante et chaude lumière d'un soleil d'été, ou encore que des lueurs crépusculaires empourprent tout l'horizon dorent la cime des grands monts.

C'est ainsi que dans chaque tableau « à la Baie St-Paul », par exemple, dans ces pittoresques scènes d'hiver devenues légendaires, se trouvent ramassée, concrétisée, toute l'âme canadienne, qui lui a valu une réputation légendaire dans cette contrée, immortalisée par ces « paysages d'hiver » si magistralement traités.

Clarence Gagnon fut sans contredit par la noble et haute conception la vivante expression de son oeuvre éminemment canadienne, un grand peintre, et son nom, par son oeuvre picturale représentante de tout un peuple au pays laurentien passera à la postérité.

En somme l'on ne saurait trop encourager les jeunes de la génération montante à aller visiter cette remarquable et vivifiante exposition qui s'inspire du plus pûr canadianisme auréolé déjà d'un rayon de gloire immortelle.

P.S.—Maintenant pour en revenir aux illustrations en couleurs qui ornent l'édition du livre de « Maria Chapdelaine », le célèbre roman de Louis Hémon, disons que l'artiste-peintre s'est uni à l'écrivain pour suréaliser chacune des étapes de cette rustique et émouvante idylle, qui incarne l'âme même de notre survivance. Car selon le mot de l'auteur « rien n'est changé au pays du Québec et il en sera toujours ainsi », carillonnent les cloches de nos églises aux échos laurentiens.

Une exposition retrospective

Dans les salles de l'Union Commerciale, sur la rue Saint-François laquelle vit naître de brillants chroniqueurs, comme Nazaire Le Vasseur, des journalistes, comme L.-A. Huot, s'ouvrait la semaine dernière, une exposition de peintures, d'aquarelles et de gravures, vraiment remarquable, suggestive de visions rétrospectives, où le passé s'unit au présent, sous la pittoresque magie en couleurs évoquée par nos peintres d'hier et d'aujourd'hui, pleins de promesses d'avenir: impressions fugitives se fixant, se perpétuant sur la toile, en la fuyante perspective d'un grand rêve d'idéal et sereine beauté.

Dans cette symphonie en couleurs qui enchante et qui retient l'oeil, l'on retrouve entre autres: « La Cour du Séminaire », de Georges Duquet, qu'ombrage le chêne séculaire, où des générations d'écoliers ont passé là; « Sur la grève de Sillery », où une goélette est échouée, une aquarelle pleine de lumière et de fraîcheur; et dans la même note, « Vieux chênes à Maizerets », témoins de joyeux ébats de la gente juvénile. Il n'est guère de coins de rues québecoises que son habile pinceau n'ait pas brossé, comme celui des rues Saint-Pierre et Saint-Paul s'adossant à la falaise, en bordure du fleuve. Ce sont, dans la note impressionniste, les jolis coins de nature, aux lumières et doucereuses perspectives de mademoiselle Marie-Louise Gignac, comme « Les Bouleaux à Sillery », pleins d'ombre et de mystère drapés dans leur blanche écorce; cette nostalgique impression du « Soir », et de cette « Vieille maison canadienne », à Beauport, la gardienne de nos traditions ancestrales.

Tant qu'à mademoiselle Simone Hudon, elle excèle aussi bien dans l'aquarelle qu'à la gravure, « La Maison rose » et « La Sainte-Famille » et « Saint-François d'Assise » en témoignent.

Parmi les toiles de Charles Huot, dont la réputation est consacrée, citons « Plage à l'Ile d'Orléans », d'un joli effet de perspective et d'eau miroitante ; « Québec vu de l'Ile d'Orleans », s'estompant dans un impalpable atmosphère et lointain horizon ; et son « Paysan canadien » d'une si caractéristique et véridique physionomie.

Dans son « Etude », portrait de monsieur Francesco Iacusto, est d'un dessin incisif, d'une physionomie expressive qu'il transporte dans ces vieux coins « La Côte de la Montagne » et « La Côte d'Abraham », où s'alternent, selon les heures, les ombres et la lumière s'allongeant sur le pavé pierreux.

Dans une note originale, aux tons vifs, mademoiselle Madeleine Laliberté nous montre une « Paysanne », « Intérieur canadien », et un « Marché mexicain » d'exotiques évocations.

Maintenant, monsieur Jean-Paul Lemieux affirme son genre moderniste avec « Le Testament » et « jours d'automne à Québec », dans une gamme de tons multicolores s'harmonisant dans l'ensemble.

De monsieur Edmond Lemoine, de regrettée mémoire, notons : « Le Goûter champêtre », « La Rivière Malbaie », « Le Bassin Louise au petit jour », d'une juste acuité de vision de probité de dessin dans une note un peu terne, particulière à sa vision des êtres et des choses.

D'un genre impressionniste, Antonio Masselotte expose, dans tout le chatoiment des teintes multicolores une « Vue des Laurentides », une « Eglise anglaise », dont la grisaille des pierres tranche sur l'ensemble de ce brillant décor automnal.

André Morency s'affirme avec « La Fournée », d'une belle venue, d'un habile coup de pinceau, dans une pâte onctueuse, et riche d'heureuses perspectives.

Arrêtons-nous devant quelques-unes des oeuvres de monsieur Albert Rousseau, qui fait montre de qualités sérieuses, de fermeté et de justesse du rendu, comme dans « La Côte Lamontagne », « Portrait », « Cap-Blanc », d'une luxuriance de couleurs synthétisant les masses et les valeurs, d'un modernisme professionnel; s'inspirant de la même école qui a ses adhérents, le « Portrait de femme au collier de perles », de Jean Soucy, à la physionomie expressive d'un galbe un peu dur et précis de dessin, corrigé par la souplesse des contours et la profondeur du regard fixé sur « quelque immense aurore ».

Un fait à noter, c'est la part importante que les artistes femmes ont prise à cette intéressante exposition, notamment madame Marguerite Scott O'Donnell, un peintre animalier de renom, avec un gracieux « Paysage de la Côte Nord », d'un aperçu lointain qui en estompe l'aspect froid et rugueux, puis un « Poulain au repos » tout d'animale langueur et de lourde somnolence, ayant d'un pré tondu plus que la largeur de sa langue.

D'une jolie teinte nuancée sous la voûte bleutée, cet « Amphithéâtre de Gaspé » pris d'assaut par les embruns et les effluves marines venant du large, et cette « Nature morte »; masques et objets posés dans la crudité et la variété des nuances rehaussant les valeurs.

L'on en dirait autant de la « Nature Morte », de monsieur Omer Parent, de facture moderniste dans l'équilibre des tons et des valeurs, que ne rachète pas toujours la sûreté du dessin.

Il faudrait en dire autant de Jean-Charles Faucher, avec des « Vieilles maisons », rangées sur la rue Fleurie, toutes ensoleillées en bordure de quelque quartier désert, dans une atmosphère reposante, hors de la poussière et des vains bruits de la ville affairée.

Un vieil habitué de nos Salons québequois, Gordon Pfeiffer, avec ses deux « Paysage d'automne », semble avoir mis cette fois plus d'originalité dans le choix de ses sujets et plus de hardiesse et de variante dans sa pa-

lette s'enrichissant d'autant et élargissant sa vision créatrice.

Tant qu'à Maurice Gaudreau, ses aquarelles, bien léchées, d'une claire vision, captivent et retiennent l'oeil qui s'arrête irrésistiblement à les « Fleurs », à cette « Vieille maison », de Charlesbourg, et à cette « Chapelle de l'Ile d'Orléans », à cette « Ferme de l'Ile d'Orléans », dont les pittoresques aspects, auréolés de légendes fantantiques séduisent toute âme d'artiste.

Jusqu'à Claude Picher, le benjamin des artistes, qui, dans sa jeunesse et la fraicheur du don de peintre, expose un « Portrait de famille » et un autre de lui-même, déjà d'un bon procédé et d'un tracé sur et en même temps que son acuité de vision qui s'exerce en de gracieux et lumineux paysages des coins de jardins fleuris, des plantureux paturages, les enfoncements des baies et la verdure des champs de cette Ile d'Orléans, dont il a fait son pays d'inspiration, prometteuse perspective d'avenir.

Ce n'est pas trop dire que les deux toiles que le peintre P. Tudor-Hart a tiré de sa collection: « La Pluie sur les toits d'ardoise », et « Le Soir dans les Appenins » (Italie), sont pas la tonalité douce et par la lumière transparente enveloppant toutes choses d'une teinte bleutée, sont par leur tracé un peu flou et l'harmonie des tons habilement nuancés parmi les meilleures de cette intéressante galerie de peintures et d'aquarelles qui réjouissent l'oeil et font oublier l'heure.

Enfin, comme pour clore cette nomenclature impressionniste, voici en rétrospective deux beaux portraits d'Antoine Plamondon, consciencieusement peints, qui semblent par leur attitude un peu désuète, sortir de leurs cadres et prendre contact avec la réalité mouvante d'aujourd'hui, si loin de la reposante existence d'autrefois.

L'on préconise un « ordre nouveau »; souhaitons qu'il s'auréole de toute la splendeur rayonnante du Beau et du Vrai, dans l'harmonie et la paix des êtres et des choses.

Félécitons l'Union Commerciale de son heureuse initiative de préconiser chez nous l'amour du Beau sous toutes ses formes les plus hautes et les plus civilisatrices.

A six heures, l'on ferme. Dans la vieille rue déjà pointillent aux lampadaires les lumières électriques ; quelques passants rentrant souper rasent les murs ; la première heure de la « brûnante » enveloppe hommes et choses et dans le silence mystérieux, le passé reprend ses droits.

Le salon de photographies

Cette année encore les amateurs d'art photographique ont eu l'heureuse idée d'organiser une exposition de leurs oeuvres artistiques, car fort heureusement nous ne sommes plus au temps où la photographie était toute mécanique et n'offrait guère de chance à l'amateur de cultiver son goût, d'exprimer sa personnalité en même temps que son habileté à rendre les beautés de la nature.

Grâce à cette notable évolution, nous voici conviés à une exposition d'oeuvres d'art, à un véritable petit « salon » où s'affirment des qualités de vision et de sensibilité, intuitive, qu'illustrent le choix des « motifs » commandés par l'agencement des masses et des valeurs qui s'estompent dans une lointaine perspective.

Ce sont autant d'aperçus sur les êtres et les choses, situés dirait-on, en un monde irréel, où parfois des décors fantastiques encadrent des visions de rêve comme celles de certains ciels orageux que traversent des clartés sinistres, ouvrant par l'échancrure des masses floconneuses des perspectives infinies.

Nous passons ainsi, du « clair-obscur » des « intérieurs » ou des « natures mortes » aux éblouissantes blancheurs des espaces enneigés des collines et des vallées, où se dressent des arbres aux rameaux chargés de neiges, figurant parfois des fleurs boréales acclimatées au pays du grand silence blanc.

Mais sur ces paysages qui sont des « états d'âme », sur ces « coins de nature » laurentienne, sur ces « scènes rustiques » ces « intérieurs » qui sont révélateurs, ces portraits et ces figures pris dans toutes les attitudes, il

faut mettre des noms qui ont obtenu des prix et mentions honorables, que leur méritaient leurs oeuvres si artistiquement présentées.

D'ailleurs un jury compétent s'est prononcé accordant cinq prix aux plus méritants, dont le premier à M. Paul Moisan, pour « une tête d'enfant » d'un merveilleux naturel d'expression. Suivant MM. Gordon Heitshon, Oscar Parent, Lucien Durant, Gérard Molleur, l'abbé Gervais, dont chacune des oeuvres exposées est une « révélation » dans l'art d'exprimer une pensée par l'image fusse-t-elle une simple « marguerite » dressant sur un fond obscur sa fine tige surmontée de sa corolle aux blanches pétales, au nombre desquelles l'on phophétiserait: s'il m'aime un peu, beaucoup, pas du tout? »...

Cependant, arrêtons-nous encore devant certaines photographies d'art de M. Olivier Drouin, tels ces portraits si expressifs « d'une religieuse » au regard extatique, ou de « jeune fille » les yeux levés, éprise de quelque rêve sublime; comme aussi cette « tête de jeune fille » en prière, les mains jointes implorant la grâce divine, la figure nombée de ferveur extatique où M. Heitsh a mis tout son art symbolique; lequel prime autant par l'heureux choix des « motifs », que par le « rendu » expressif de ses oeuvres empreintes d'idéalisme.

Il faudrait en dire autant de cet « instantané », « de jeunes filles courant dans un pré », exubérantes de joie et de vie, s'en allant ainsi baignées de lumière ensoleillée, éprises d'air et d'espace infini, vers quelque rêve de bonheur...

Avant de laisser ce petit « salon » improvisé, notons quelques « hors concours », une série de photographies en couleur d'un réalisme prenant, dont « un chien de chasse » rapportant le gibier, scène coutumière bien en lumière. Puis cette autre « une façade de chapelle » qu'éclaire un rayon de soleil comme tamisé par le feuillage; asile mystique où semble-t-il l'on aimerait parfois chercher refuge.

Somme toute, ce « salon » constitue une notable contribution à l'art « régionaliste » qui est un apport précieux à notre héritage esthétique, à un « canadianisme » de bon aloi, dont ne peut que s'enorgueillir notre province et le pays tout entier, devant lequel s'ouvre en ce XXe siècle un immense avenir.

A ce propos, répétons ce mot d'un visiteur séjournant dans nos murs, en admiration devant le site mémorable de notre vieille ville et du magnifique panorama qui s'étend tout autour : « O Québequois ! comment ne seriez-vous pas tous des artistes ? »

Marguerite Scott

peintre animalier

Comme on l'a fait déjà remarquer, Québec a vu dernièrement se succéder nombre d'expositions au cours desquelles, plusieurs de nos artistes ont fait montre de réelles qualités qui augurent bien de l'avenir.

Parmi celles-là, les oeuvres que Marguerite Scott expose présentement ne sont pas à vrai dire une révélation pour le public et les amateurs de jouissances esthétiques.

En effet, à une précédente exposition, en compagnie d'artistes comme: Mesdemoiselles Généreux, Hudon et Daoust, elle s'était, avec des dessins et des esquisses d'une remarquable justesse d'exécution, affirmée une peintre animalier de talent; bref elle avait le « trait » et dominait déjà son sujet.

Aujourd'hui la collection de ses oeuvres réunies pour le plaisir des yeux en un salon achalandé, sont plus qu'une promesse d'avenir, c'est l'apogée.

Nous n'en voudrions pour preuve que cette superbe et si expressive « tête de cheval » de race, aux oreilles dressées attentives aux moindres bruits, ou pour un peu on entendrait hennir. C'est, on peut dire, le « clou » de ce salon improvisé où trône cette tête si vivante.

Tout à côté, bien en lumière, « une vue du Port » sous un jour gris et un ciel bas, où les nuages amassés rasent les contours estompés du bassin Louise au-dessus duquel s'aligne la cime lointaine des grands monts. On

dirait qu'ici le ciel et l'eau composent une atmosphère, une sorte de symphonie en mineur, pleine de nostalgiques souvenances, portées sur la traînée vaporeuse des nuages qui fuient au bord de l'horizon, emportant de plaintives rumeurs.

Il y a dans cette « marine » une prestesse et sûreté de touche remarquables, auréolées de poétique beauté qui en font tout le charme puissant et séducteur.

Ainsi sous un habile pinceau, comme de sa palette magique surgissent par enchantement : maints paysages, des « tranches de nature » laurentiennes, voir même des scènes de rues, caractéristiques de son talent d'observation, et de cette conscience de « rendre », qui en fait toute la valeur ; c'est toute la vie canadienne qui s'encadre de délicieuse et harmonieuse façon, captant à la fois l'oeil et l'esprit retenus sous le charme.

Puis, veut-on juger de l'honnêteté et de la sûreté de son dessin, arrêtons-nous devant ses « esquisses » à la sanguine, où brille l'anatomie de ses têtes de chevaux, de chiens ; ces animaux sont fixés dans toutes les attitudes coutumières, elles sont pleines de vie et de mouvement qui en font tout leur incontestable mérite ; qualités qu'affirment encore les modelages de ces bêtes au repos, mollement étendues, mâchant et rêvassant au pré vert, ou elles brouteraient la largeur de la langue.

Donc, peintre « animalier », Marguerite Scott l'est surtout par ces chevaux croqués sur le vif ; à la foire, sur la place ou dans la rue ; où ceux-ci figurent dans leur attitude familière et leur habitude serviable sous les attelages divers, stationnant patiemment sur le marché, ou près du kiosque des charretiers qui y fument tranquillement leurs pipes en attendant le client bénévole.

Toujours et partout la noble et intelligente bête se montre avec le chien fidèle, les véritables amis de l'homme ; visions et choses de la vie que la talentueuse artiste nous a encore une fois montrées en les illustrant de si

noble et véridique façon ; préludant au splendide avenir qui s'ouvre devant elle. En faisant ainsi la revue des oeuvres picturales et sculpturales de notre artiste québequoise dans lesquelles, avec une parfaite maîtrise, elle atteint au « surréalisme » des bêtes et des choses, l'on évoque le mot célèbre de Ruskin : « Une chose de beauté est une joie pour toujours ! »

Perspectives photographiques

En ces heures troublantes que nous vivons, c'est une aubaine de se trouver dans l'atmosphère de paix et de sereine beauté de l'Ecole des Beaux-Arts, où s'ouvrait l'autre soir, l'exposition annuelle du Club de photographie, conviant ses membres à faire montre de leurs meilleures oeuvres.

Incontestablement le mécanisme du « déclic » et de l'« instantané », voir même des longues « poses » devant l'objectif, est devenu un art qui « surréalise » la nature, et personnifie un état d'âme.

Disons de suite, qu'en entrant dans la salle aux murs ornés de vues symboliques, des gens et des choses, nous sommes accueillis par toute une série de portraits, petits bambins, dodus et potelés, rutilants de gaieté expansive, pendant que de délicieuses figurines de jouvencelles sourient à la vie de toute l'expression de leurs lèvres, buvant à la coupe enchanteresse du bonheur de la vie, qu'a parfaitement rendue un Paul Christin. Pendant qu'un P. Laurin nous entraîne à la suite de ses « skieurs » vers les vastes plaines enneigées, glissant dans une course folle au flanc des collines, contournant ravins et précipices, grisés d'espace et d'horizon. Dans un cadre plus intime, « Enfant et poupée », de M. O. Drouin, inscrit lui aussi une page de vie expressive, pleine de naturel et d'abandon, marquée d'une candeur naïve donnée à cette scène familière. Maintenant les paysages de neige captés par M. Highs nous ménagent d'attrayantes et lointaines perspectives. Il faudrait en dire autant des merveilleux effets de lumières qu'obtient M. Lavoie, synthétisant toute une

série de vues expressives des régions boréales, sises aux confins du rêve et de la poésie.

Aussi on voit ici et là, des « natures mortes », quelques gerbes de fleurs, ornements des chauds intérieurs où elles mettent une note poétiques encloses en leurs corolles parfumées s'érisant dans la lumière ensoleillée.

L'on s'arrête instinctivement devant cette « tranchée de nature pittoresque où une jeune fille, sise sous un arbre aux rameaux protecteurs, semble rêver, suivant du regard la ligne sinueuse des grands monts se profilant sur l'horizon bleu.

Tant qu'à M. Heitshu il s'affirme encore un maître et sa figurine intitulée « Inquiétude », est d'un parfait rendu, qui souligne et illumine le contraste de clair-obscur qui s'avère avec une rare justesse d'expression ; il faut en dire autant de cette « grisaille » d'automne, avec ses grands bouleaux, en bordure de la plaine, dont les rameaux en forme de lyre, rendent sous la brise la plainte nostalgique des choses qui finissent.

Comme scène vécue, ce garçonnet qui dans le pénombre de la porte cochère attend l'occasion propice de tendre la main, en dit long sur la question sociale, des riches et des pauvres, admirablement solutionnée par le Christ, Notre-Seigneur et Maitre.

A tout considérer, ce noble effort des membres exposants du Club Photographique méritait d'être souligné, d'autant qu'il nous oriente vers une plus parfaite expression de la beauté avec toutes ses formes, où celle de l'âme canadienne revit et se perpétue dans leurs oeuvres propices à l'idéalisme des êtres et des choses. N'oublions pas, comme l'a dit Ruskin : « Une belle chose est une joie pour toujours ».

Salon Dénéchaud

Décidément, Québec devient une ville d'art, les « vernissages » succèdent aux « vernissages ». Les artistes-peintres de Montréal même, viennent exposer leurs oeuvres démontrant le côté original de leur talent à rendre les beautés de la nature.

Cette fois encore, c'était mademoiselle S. Dénéchaud, professeur de dessin et de peinture à l'Ecole des Beaux-Arts de la Métropole, où elle s'est signalée par plusieurs expositions, notamment à l'« Art gallery », où ses oeuvres picturales attiraient les regards ; pendant que le gouvernement en retenait quelques-unes pour le Musée provincial. Entre autres toiles : « L'orage qui vient », le « clou », on pourrait dire de la présente exposition.

En effet, la figure centrale de ce paysan qui bien campé debout la main au front pour intercepter la trop grande lumière regarde venir l'orage, est traité avec un réalisme vécu, encadrée qu'elle est par le vaste panorama de cette région des Laurentides dont les contours et les pentes valonnées se détachent sur un ciel grisâtre, floconné de nuages rasant les cimes majestueuses. Faudrait-il citer dans la même note ces « Nuages sur le Cap », où s'accuse une touche légère en une montée toute aérienne vers les cimes du Cap de Bonne Espérance, terme de tous nos désirs.

Maintenant par un heureux contraste, voici cette charmante et délicieuse « Alice, ballerine », qui dans une pose toute de grâce, de naturel, lace son soulier pendant que sa jupe évasée de tulle bleutée, encadre la danseuse d'une atmosphère de rêve et de lumière dorée. Cette

ouvre remarquable a été aussi acquise et ornera les murs du Musée provincial.

Quoi de plus naturel pour une femme que de peindre des fleurs, ainsi sous une « Pluie de roses » viennent-elles avec les « Tournesols », les « Pois de senteur », les « Pavots », en guirlandés, les murs pâlots de cette exposition.

Au hazard de la flânerie, les vieilles rues St-Jean, St-Gabriel et St-Simon, avec leurs rangées de maisons qui s'allongent sous un ciel grisâtre, lui ont livré leurs souvenirs d'antan, s'accoudant les unes sur les autres, contre les intempéries.

Comme contraste et modèle de « genre » la nature morte du « Canard » est d'un réalisme que ne désavouerait point l'Ecole des Indépendants ; tout en faisant fi de la technique classique du dessin qui « est, selon Ingres », l'armature de la couleur ».

Dans le genre « portrait », celui de « Mon Père », qu'expose l'artiste, donne ici la mesure de son talent, par sa solide facture et le modelé de la figure, aux tons de chair transparents. Sur la tête aux cheveux grisonnants tombe une douce lumière qui en accentue le relief et la vivante expression.

D'autres toiles sont encore à noter par leur composition et leur justesse d'observation, comme cette « nature morte », « A la biche », et « Les Clochers » qui s'estompent dans une douce tonalité, une grisaille qui sous la pâle onctueuse poétise et harmonise les choses vues.

Dans une gamme plus accentuée d'une réalisme mystique se détache cette « Tête de Christ » qui semble empruntée à quelque page d'un vieux missel, ou à quelque verrière de cathédrale moyenâgeuse.

Au centre de ce salon improvisé, deux jolies figurines de femmes bien en lumière, encadrent la figure austère d'un homme de loi en toge, exprimant sur ses traits émaciés le « Dura lex, sed lex ».

Illustrant le genre animalier, un ours blanc, bien en lumière et une tête de sanglier, semblent garder l'entrée de cet éden, où nous avaient été ménagées des jouissances esthétiques qui nous ont fait un moment oublier les heures tragiques que nous vivons.

En somme, ce n'est pas assez dire que cette exposition de tableaux qui font montre d'un réel talent par les qualités de technique et de délicatesse de touche que par l'harmonie de la composition, révélant l'artiste peintre d'avenir.

Car longtemps encore en une vision fugitive m'apparaîtra cette délicieuse « ballerine » en sa robe aux teintes bleutées, la mince figure, comme auréolée d'une lumière dorée dans sa jolie pose, toute penchée sur son pied mignon, qui nous rappelle « les danseuses » de Degas transposées aux clartés de la rampe toute d'élégance et de poésie charmante.

Au royaume de l'ombre et de la lumière

Décidément l'on assiste à Québec à une véritable floraison d'oeuvres photographiques même internationale, car cette année par une heureuse innovation des artistes américains nous prêtent gracieusement leur précieux et talentueux concours, sans pour cela jeter nullement dans l'ombre celles de nos artistes locaux précédemment exposées.

La collection de ces photographies est considérable et démontre qu'en cet art moderne de « l'instantané », bon nombre des exposants d'outre quarante-cinquième sont passés maîtres et révèle chez eux un sens esthétique très développé surréalisant leur conception du Beau sous toutes ses formes.

Que de changements survenus depuis les âges lointains où l'homme de la pointe de son silex traçait son image sur les murs des cavernes, ou ornait de fresques des tombeaux, symbolisant la croyance en la survie de l'âme.

Mais c'est toujours, aujourd'hui comme au temps des Druides, l'homme qui s'ajoute à la nature et expose l'originalité et la personnalité de sa vision, de sa perception des choses du monde extérieur.

Arrêtons-nous devant quelques-unes de ces visions de choses rétrospectives, mais toujours actuelles symbolisant des « états d'âmes », des « scènes vécues », notées au hasard de la promenade ou de la flânerie, prises dans le « grand livre » de la nature.

Voici, en entrant un portrait d'homme coiffé d'un caluron noir, à la figure expressive, le front méditatif, esquissant un sourire sarcastique en tenant un livre à demi fermé sur sa poitrine, c'est probablement un philosophe, un sophiste qu'amuse la comédie humaine?

Plus à gauche sur les murs cartonnés, une face d'homme aux traits ravagés, bien en lumière; plus loin sur la même rangée, un portrait très vivant d'un jeune noir au regard direct et dominateur.

Soudain apparaît une belle tête de femme enrubannée et enveloppée dans un burnous aux blancheurs voilées descendant sur les épaules; nouvelle Eve victorieuse nous initiant à quelque rite mystérieux.

A la suite viennent quelques jolies figurines de jeunes filles au clair regard et au fin sourire, pareilles à des fleurs dont la corolle multicolore s'ouvre aux chaudes caresses du soleil.

De l'autre côté de la salle tapissée de visions instantanées du monde extérieur, s'ajoutant de ravissantes et souriantes têtes d'enfants, d'une grande véracité d'expression.

Viennent alors s'alignant en nombre tout une série pittoresque de paysages de montagnes, aux cimes enneigées, aux pics altiers couronnés de nuages floconneux qui s'attardent à leur flanc ombreux; ici des scènes agrestes au temps de la moisson sous le solstice adrent de l'été; là à un tournant de route une maison rustique sise aux flancs d'une colline boisée, quand tout au fond dans la vallée et la plaine au vert gazon paissent des troupeaux de moutons broutant l'herbe.

Ce sont ici et là des vues originales, de mystérieux et silencieux sous-bois, s'ouvrant sur des clairières aux allées striées d'ombre et de lumière ensoleillée, filtrant à travers la feuillage touffu des grands arbres de la forêt.

Puis revenant de cette échappée vers la grande nature prodigue en surprises, ce sont des vues d'intérieurs,

d'une intime et châtoyante luminosité; même des aspects éclairés de gares de chemins de fer, pleines d'activité fiévreuse et le va-et-vient ferraillé des wagons, en partance toujours vers quelque coin de pays.

A remarquer aussi en un coin de la salle d'exposition, une porte d'église en fer forgé, ornée de dorures qui s'ouvre sur une chapelle, où au pied d'une grande croix des fidèles sont agenouillés en une fervente prière, leur coeur cherchant la consolation divine.

Comme un contraste à ce décor de la vie humaine, à l'autre extrémité de ce « véritable salon », sur le cartable se dessine un temple tout illuminé aux tourelles majestueuses dominant les eaux noirâtres et miroitantes d'un lac: asile mystérieux des légendes des mille et une nuits.

En plus un certain nombre d'artistes ontariens et des pays slaves participent à cette exposition affirmant des dons esthétiques incontestables les uns, dans des scènes hivernales, où de hardis skieurs font aux flancs abruptes des collines enneigées des descentes vertigineuses; les autres en des scènes villageoises en leurs pittoresques costumes nationaux; « sujets » et « motifs » pleins de couleur locale, d'un rendu original avec de nouveaux aperçus sur les hommes et les choses du pays natal.

Félicitons chaleureusement les organisateurs de véritable fête pour les yeux et pour l'esprit, où toujours à la recherche de l'idéal il nous fut donné de suivre dans l'azur et la splendeur du vrai, l'envol du papillon aux ailes dorées vers les horizons infinis d'un monde irréel et d'universelle beauté.

Exposition Pfeiffer

Voici maintenant comme contraste saisissant, l'exposition annuelle de M. Pfeiffer, lequel semble s'être rangé franchement du côté des peintres indépendants dont il a adopté le « surréalisme » en couleurs, rendu sensible dans ses tableaux: « *Nostalgie d'automne* », « *Petite famille* », et son « *Ciel d'orage* » « *au-dessus de Québec* », dont l'effet nous paraît quelque peu conventionnel dans la fulgurance des éclairs sillonnant la sombreur des nuages amoncelés.

En regard, de petits tableautins, tels que: « *Les granges enneigées* » et « *symphonie automnale* » attirent davantage et retiennent l'attention par l'harmonie et la simplicité de la composition, bien propres à satisfaire les plus exigeants.

N.B.—Toutefois, si les rapports de volume et de couleurs constituent « *l'art moderne* » il n'en est pas moins l'expression d'un être pensant: « un état d'âme ».

" Salon ", Francesco Iacurto

Comme au fil de nos jours qui se suivent et ne se ressemblent pas, les expositions d'oeuvres d'art, soit à l'Ecole des Beaux-Arts ou au Palais Montcalm, sont tour à tour une véritable délection esthétique ; celle-ci entre autres nous repose un peu de la technique constructive et des arabesques en couleurs des Indépendants se souciant guère parfois de l'armature du dessin, fondement de toute composition.

En parcourant cette galerie de portraits de certains de nos contemporains esquissés d'un trait incisif évoquant celui de Henri Julien, un des maîtres jadis du crayon, auteur de maintes et inoubliables silhouettes parlementaires et de types originaux tels qu'on les rencontre sur la rue.

Au reste, ces « têtes et figures » prises sur le vif, appartiennent à tous les milieux sociaux, les personnalités du monde de la politique et des affaires, y coudoient des militaires, des bourgeois bien en chair, surpris, semble-t-il dans une attitude débonnaire et sans apprets qui leur est coutumier.

En effet, d'un trait inexorable et révélateur d'état d'âme, l'artiste a fixé en des pastels d'expression vivante ces personnalités, ces têtes et figures de jeunes gens et de jeunes filles qui en toute candeur et naïveté sourient à la vie qui passe...

Aussi sur ces physionomies aux traits révélateurs, prises dans tous les milieux, se traduit l'assurance du bourgeois satisfait ou l'anxiété chez certains d'un premier contact avec la réalité.

Mais à tout seigneur tout honneur, le portrait de l'honorable Georges Parent, sénateur, d'un bon modelé, aux rutilantes transparences de chair, dans une attitude de circonstance, trône ici dans sa toge d'apparat à jabots et manchettes de dentelles; c'est un sursis aux clameurs parlementaires...

Ils ne sont pas moins parlants » ces jeunes Godbout à la physionomie éveillée, confiants en l'avenir. Très caractéristique aussi cette série de types du village croqués au cours d'une tournée en campagne canadienne si riche d'aperçus et de moeurs originaux. Tel aussi ce « Vieux Canadien » aux traits fortement accusés, au clair regard, aux joues tannées par le soleil, habitué aux rigueurs du climat, comme à celles de la vie coutumière.

Dans cette liste de portraits exposés, ils sont nombreux ceux-là qui au pays de Maria Chapdelaine, qu'ils s'appellent: Gagné, Lemieux, Boudreault, Leguy, Tremblay, sont aussi burinés avec justesse d'observation et vigueur de « rendu » caractéristique de la race et du milieu laurentien.

Tant qu'aux « paysages » peu nombreux, ils mettent on peut dire une note claire et reposante dans cette exposition, et de ces coins de nature, ces petits étangs bordés de neige dont les eaux tranquilles et noirâtres entre des saules miroitent un pan du ciel bleu; et c'est aussi comme scène de rue, ces « carrioles » sur la place, autour desquelles se groupent des « charretiers » emmitouflés, attendant la clientèle. Une chose vécue aussi cette « Face à la traverse », où viennent accoster les bateaux passeurs, qui ont remplacé les vieux chaloupiers d'une si pittoresque et vivante allure.

Que d'autres études et esquisses de montagnes et de routes laurentiennes il faudrait noter qui ont toutes un cachet particulier: des clairières et des sous-bois, pleins d'ombre et de mystère.

Notons encore ce portrait de « jeune fille » au chapeau noir retroussé d'un ruban rouge, au corsage bleu

moulant sa taille svelte; délicieuse apparition s'irradiant dans la lumière et dont le persistant regard vous suit comme en un rêve sans fin...

Terminons cette nomenclature d'oeuvres esthétiques lumineuses perspectives par cette suave apparition, où pour la joie des yeux et du coeur, l'artiste-peintre qu'est M. Iacurto, a mis toutes les ressources de son talent et peut-être le meilleur de lui-même.

Exposition des "Anciens des Beaux-Arts" de Montréal

Même en ces temps troublés que nous traversons, un souffle d'esthétisme passe sur notre ville, où les expositions d'art pictural vont se succédant. Cette fois, ce sont « Les Anciens des Beaux-Arts de Montréal » qui exposent, au Musée provincial, un ensemble imposant de leurs oeuvres impressionnistes: portraits, paysages, natures mortes, d'évocation moderniste et mystique qui séduit et retient l'oeil du visiteur, lui font en cet Eden oublier l'heure.

Voici tout d'abord, au hasard de la tournée, ce « Portrait de vieille femme », aux traits émaciés, d'une vivante expression et d'un parfait rendu, réalisé par l'habile pinceau de René Chicoine, lequel a d'autres oeuvres à son crédit: paysages et natures mortes d'un bel effet et de justesse d'observation.

Comme tranche de vie, « L'Ivrognerie », de Marcel Baril, est d'un saisissant réalisme, évoquant tout un drame psychologique qui se déroule en une lumière blafarde qui éclaire la pièce exiguë et baigne la figure hébétée des deux personnages ivres, assis devant la table et la bouteille.

Très vigoureusement rendue, cette « Descente de billots », de Fleurimond Constantineau, scène familière, où les eaux rageuses de la chute entraînent avec elles les rouleaux de bois ruisselants et cahotants.

Notons encore « Sur la Plage de Saint-Georges de Mal-Bay », de Stanley Cosgrave, d'un bon tracé et d'une

lumineuse perspective. Aussi, « Les Arbres bleus », d'une douce tonalité ; comme « La Madeleine aux cheveux coupés », d'un bon modelé, et de vérité d'expression.

Il faut en dire autant du « Portrait de l'artiste », de Suzanne Duquet, qui, avec « L'Annonce à Marie », témoigne d'une note profonde et mystique, sous la légèreté de la touche, la gradation des tons, qu'accuse aussi le subtil modelé de ses portraits à peine esquissés et d'un dessin un peu flou.

Et puis cette « Scène de rue », toute d'observation aiguë, de Jean-Charles Faucher, scène coutumière, enrichie et rehaussée par le jeu des tons de la lumière chatoyante ; comme dans « Chicorées bleues », qui s'étalent sur la verdure d'un champ, à la bordure du fleuve aux eaux bleuâtres, sur un fond d'horizon lointain où se profilent les grands monts.

A noter aussi, les oeuvres mystiques et symboliques de Jean-Paul Lemieux, avec son lumineux paysage, « Les Cantons de l'Est », propriété de la Province ; puis, « Notre-Dame protégeant Québec », une évocation mystique, qui, par le jeu des masses et des couleurs, des ombres et des lumières s'irradiant dans le temps et dans l'espace. « Pendant la messe », de mademoiselle Marie Lamothe, d'une inspiration mystique également.

Cette iradiation, Madeleine DesRosiers, avec « Laurentides », dont les contreforts se fondent en lignes ondoyantes avec l'horizon, nous en donne une vision de rêve et de magie de grandeur. On s'arrête aussi devant ce joli tableau « Barns near Longueil », de mademoiselle Ethel McNaughton, qui fait montre d'une bonne technique et d'un sens aigu des valeurs soutenu par la poésie qu'évoque sa pénétrante vision des êtres et des choses. Venons-en au « Paysage » et « Nature morte », de Jean Simard, s'affirmant un impressionniste consciencieux, qui révèle, avec les richesses de sa palette, une âme qui s'ajoute à la nature.

J'en arrive à mademoiselle Vallerand, qui avec « Immortelles » et « Négresse », accuse une dextérité et une joliesse de touche qui engagent aux lumineux effets et aux heureuses perspectives.

A mentionner cette « Sortie de l'église », de Louis Barrette, évoquée dans un cadre coutumier, sous une forme un peu tenue, dans une tonalité grisâtre.

Et maintenant, pour clore cette nomenclature d'oeuvres picturales évocatrices, voici, « La Vierge et l'Enfant » et « L'Annonciation », de Maurice Raymond, deux oeuvres marquantes, qui sythétisent l'évolution de l'art mystique chez nous d'une interprétation moderniste, empreinte d'élévation d'âme et de sereine béatitude, qui à elles seules feraient la réputation de ce grand artiste.

Du même artiste, encore faudrait-il ajouter « Paysage » et « Nature morte », bien hauts en couleur, et pleins d'atmosphère; puis, cette jolie « Tête de jeune femme rêveuse », à peine esquissée qui est elle-même tout un poème nostalgique de romanesques souvenances.

Bref, nous avons par cette intéressante exposition des « Anciens », comme le disait l'éminent critique d'art Maurice Gagnon, « la preuve du rôle social de l'artiste, en ce qu'il nous rend tangible et sensible, ce qui est au plus profond de nous-mêmes, et reste ignoré de notre conscience ».

En somme, cette brillante exposition est pour nous, Canadiens, une belle promesse d'avenir et un gage de merveilleux espoir.

P.S.—Dernièrement, l'on a installé au Musée provincial une des plus belles oeuvres de Charles Huot, intitulée « Le Sanctus », qui nous représente en son cadre rustique, une femme à genoux, égrenant pieusement son chapelet; scène émouvante, qui symbolise l'esprit de foi des nôtres, en même temps qu'elle nous livre le secret, à travers les difficultés et les épreuves de la vie, de leur étonnante survivance.

L'exposition panaméricaine et canadienne d'art contemporain

C'est une véritable aubaine que cette remarquable exposition d'oeuvres d'art contemporain tenue ces dernières semaines au Musée provincial où les deux Amériques, la latine et celle du nord, y compris le Canada, s'unissaient dans un beau geste pour nous rendre en une pittoresque vision des choses et des gens toute l'âme du Nouveau Monde prédestiné à un si prestigieux avenir.

Rarement en effet nous fut-il donné de contempler une aussi nombreuse et riche collection de peintures évocatrices d'idéales et sereines beautés de cette nature rude et sauvage, dont l'atmosphère parfois chargé d'orages semble se diluer en de lumineuses clartés ensoleillées qui donnent à toutes choses tant de couleur et de vie.

Devant les toiles des peintres de l'Amérique latine aux tons chauds et aux plans juxtaposés, aux masses et valeurs fondues dans les couleurs vives, l'on songe inévitablement au style tourmenté d'un Goya auquel viendrait se joindre le coup de pinceau magique la somptutuse allure d'un Vélasquez.

Ainsi c'est l'impression que nous donne ce paysage « Des bords du ruisseau marron », de Fernando Pascual Ayllon si délicieusement esquissé dans l'air paisible d'un clair matin où les arbrisseaux et les masures qui s'estompent à l'horizon, au-dessus desquelles a passé un vent d'orage. Ces deux portraits largement et soigneusement traités de « La femme au chandail rouge » physionomie méditative, nature rongée d'amertune; celui de Antoni

Berni, et ce joli portrait de « Jeune fille » consciencieusement peint par R.-G. Carnex qui y fait montre de qualités d'expression et d'un métier sûr, rompu au style des meilleurs maitres.

Cette nature morte; « Sur la table », cous ses tons tranchés et le contour des objets baignés de lumière s'irradiant sur un fond sombre, dénote des qualités de facture et de rendu de la meilleure école impressionniste.

Le portrait intitulé: « Arab » de C. Livramento, est d'un vigoureux dessin et d'une bonne pâte haute en couleur. On en dirait autant de la « Maternité » due au pinceau onctueux et poussant au tragique de Lucy Ferreira, dramatisant son sujet en un style et de facture toute moderne.

L'on respire par contraste « La paix et la tranquillité de la campagne », en voyant ces moutons qui broutent, auxquels Benito Rebolledo, a su donner tant de vie et de couleurs réelles. Il est d'un accent très véridique et d'un solide métier ce « Poète rural », dans une pose extatique inspiratrice de hautes oeuvres.

A vrai dire, cette « Cueilleuse de café » de Esméraldo Povedano d'une si gaillarde et si naturelle allure fait montre de qualités de style et de couleur tout à fait hors pair.

La toile « L'Orage d'été » de Antonio Morey, est parmi ces paysages celui qui est le plus captivant et le plus saisissant par la distribution des masses et des valeurs fondues dans les ombres et la lumière qui s'étendent sur la plaine désertique vers l'horizon sans bornes éclairé de lueurs tragiques; c'est l'oeuvre d'un grand peintre.

A signaler encore ce « Lapacho en fleurs », dans une si nette et claire vision, baigné dans une atmosphère lumineuse et douce, pendant que sur un ciel grisâtre se détache le faite des arbres en pleine floraison. Oeuvre

magistrale due à l'habile pinseau de Pablo Luborno, qui est à la fois un archéologue et un philologue émérite.

Maintenant des oeuvres picturales comme « Le joueur de flûte » de Mlle Julia Colevido, d'une si vive acuité de vision et de véracité objective ; aussi « La chaire de l'église de Chucuito du peintre C. Brent, d'un vibrant réalisme de clair-obscur, avec des paysages ensoleillés de terres brûlées où paissent des animaux et qu'au bas des monts Avila s'échelonnent quelques maisons étagées que n'abrite semble-t-il, aucune verdure rafraichissante.

Et voici ces quelques notes d'abord sur cette exposition des oeuvres d'un certain nombre de peintres des républiques latines, très caractéristiques de leur talent et de leurs manières de rendre les beautés de la nature en ces lointaines et chaudes régions, toutes baignées de soleil et de lumière dorée, où dans la fulgurance des lueurs rougeâtres barrant l'horizon et frangeant d'or les nuages floconneux qui errent dans l'espace.

Soyons-leur reconnaissants, de concert avec leurs émules les peintres des Etats-Unis et du Canada, auxquels subséquemment nous reviendrons, de nous avoir conviés à un pareil régal esthétique ; en somme d'avoir pu un moment vivre en un féerique et somptueux décor séduits par les sereines beautés de la nature tropicale, pleine de couleurs et de vie.

P.S.—A cette nomenclature d'oeuvres picturales des représentants des républiques de l'Amérique latine, il faudrait joindre celle par trop succincte des principaux peintres des *Etats-Unis* et du *Canada,* qui eux aussi s'imposent à notre admiration par l'originalité et la hardiesse de leurs compositions tendant à l'harmonieuse beauté créatrice. Citons les noms déjà connus de : John Kelly Fitzpatrick, de Sydney Lawrence, Maynard Dixon, N. C. Wyeth, Nan Watson, Katherine Merrill, Frank N. Benson, Jean Paul Slusser, Paul Sample, Kenneth M. Aadams, tous peintres de valeur reconnue.

Le *Canada,* étant représenté par Adrien Hébert, Charles Simpson, Frédéric Steiger, Robert W. Filop, dignes émules des Clarence Gagnon, d'Oscar Leduc et toute une lignée d'artistes canadiens qui, eux aussi, ont porté au loin la renommée de leur beau et grand pays avec sa nature agreste et montagneuse, ses horizons sans borne, une merveilleuse source d'inspiration se renouvelant et se perpétuant en un éternel devenir

L'exposition de l'Académie Royale Canadienne

Notre vieille capitale se voit à l'honneur, l'Académie Royale Canadienne tient au Musée provincial, pour la première fois, son exposition annuelle, ou, pour mieux dire, son Salon d'automne, au vernissage duquel se pressait tout un monde officiel et une brillante société heureuse d'être conviée à pareil régal artistique.

Cette exposition académique, très intéressante par elle-même, comprend tous les sujets et toutes les formes d'art, y compris le « modernisme » que trahissent certaines toiles des peintres les plus réputés.

Ainsi, dans le genre portrait, pouvons-nous noter des personnalités marquantes, des officiels, des militaires, tous d'une vivante expression ; entre autres, ceux de l'honorable Thomas Vien, K.C., de l'honorable J. Allison Glen, K.C., par Kenneth Forbes ; de Walter Merrill, K.C., par R. A. Richard Jack ; de F. S. Haines, Esq., par J. S. Hallam, comme aussi celui de mademoiselle Janet, par Iacurto, pose pleine de charme et de naturel ; et surtout celui de madame Poverley, par Alphonse Jongers, d'une impeccable technique et d'un parfait rendu ; signalons encore celui de Ed. Howards, l'artiste peint par lui-même, d'un bon modelé et d'une solide facture ; dans le même genre, d'autres toiles s'affirment et attestent l'habileté du peintre et la valeur introspective de son oeuvre.

Quant aux paysages, ils sont nombreux et chacune de ces toiles représente un coin de nature, un « état d'âme », à la constante recherche de l'idéale et sereine beauté des êtres et des choses.

Dans ces multiples tranches de nature, sous la gamme en couleurs s'irradiant dans la lumière du jour, ou sous le ciel empourpré des doucereuses fins du soir, l'on s'arrête de-ci de-là, séduit, au cours de notre tournée par quelque ravissante vision, d'un monde surréalisé par la lointaine et fuyante perspective d'un rêve inachevé, comme ce « Printemps à Newtonbrook », de F. H. Brigden, une véritable féérie que ces arbres fruitiers en fleurs, sous un ciel ouaté de nuages floconnants; cette scène de chantiers intitulée « Au repos », de Tom Stone, c'est d'un réalisme vécu; puis ce « Retour du Baptême », de F. S. Coburn, d'un merveilleux rendu, dans ce décor hivernal et bien canadien d'aspect et de coutumes familiales; comme l'est aussi cette vue pittoresque de la « Baie St-Paul », de Lorne Bouchard; cette « Ferme canadienne », St-Laurent de l'Ile, par Jean-Charles Faucher; et ces « Paysages gaspésiens », de Marc-Aurèle Fortin, aperçus pittoresques, pleins d'atmosphère et de couleur locale; cette impression d'« Automne », de Berthe Des Clayes, d'une sensitive véracité et légèreté de touche; ce « Matin au Port » et « Dans l'atelier », d'Adrien Hébert, une si nette et claire vision; ce dessin pour « Solitude », de A. A. MacDonald, d'une facture toute moderne, soutenue par la juxtaposition des tons et des valeurs, dans l'atmosphère paisible où pointe le clocher de l'église du village. Notons encore ces « Hélices », de J. R. Tate, évoquant dans son réalisme vécu tout l'industrialisme moderne; en même temps que les « Projecteurs », de Rowly Murphy, nous reportant en pleine action navale de nos destroyers sillonnant les mers, témoins de l'héroïsme de nos marins; maintenant, une vue plus reposante et d'un régionalisme avéré, ce « Havre de Glace Bay », de mademoiselle Rita Mount, qui consacre sa réputation de peintre gaspésien; très réussi, cet « Intérieur » familial de Jean Langlois, toute de sensibilité et d'acuité d'observation; de même que les « Bouteilles vertes », de E. Lemieux, qui sont une heureuse synthèse de couleurs et de valeurs transparentes; cet « Intérieur canadien », de mademoiselle Jean- et l'accueillante rusticité propice à ce milieu champêtre.

Au parterre des fleurs, ce vase de « Pivoines », de mademoiselle Simone Dénéchaud, est d'un brillant coloris, sous la courbe gracieuse des tiges de fleurs étalant leurs odorantes corolles; non moins habilement traitées ces « Fleurs au bord de l'eau », de madame M. E. Eastlake; avec cette somptueuse « gerbe de fleurs », de madame J. Forbes, d'une touche si légère, aux tons nuancés; ainsi enguirlandés, tout à côté se présente une toile, un « Combat de coqs », de James Graham, d'une touche onctueuse et d'un brillant coloris, surréalisant cette tumultueuse rencontre à l'ombre d'un fourré, favorisant cette haineuse prise de becs.

Combien d'autres peintures et aquarelles, d'une étonnante prestesse de touche, pleines d'atmosphère et de chatoyantes couleurs, signées de noms connus, ne faudrait-il pas citer, qui apportent à cette brillante exposition le prestige de leur talent incontestable.

Quant à la « sculpture », elle fait montre d'oeuvres remarquables, signées de noms accrédités tels que ceux d'Henri Hébert, avec un plâtre expressif de Louis Francoeur, journaliste; d'autres bustes, très ressemblants, de Laliberté, avec « La Croix rouge », une parfaite maîtrise de son sujet; de Florence Wyle, avec « Négresse », fortement et l'argement modelée, à la manière désinvolte de Rodin; et cette gracieuse tête de « Fillette », toute d'expression méditative devant la vie, de Sylvia Daoust; ce buste encore « Ma mère » de Bronfman, d'une si vivante et souriante physionomie, aux traits enfouis sous son châle.

Maintenant, il faudrait souligner la part prépondérante qu'a prise l'« artisanat canadien » dans cette exposition d'art domestique et tant, par ses nombreux exhibits, d'une habileté consommée, d'une grande variété, d'ingénieuse inspiration, il promet pour l'avenir de notre beau pays.

Soulignons, en terminant, la part aussi prise par les artistes canadiens-français, en train de se tailler dans le domaine esthétique, comme dans tous les autres, une réputation bien méritée, acquise déjà par cette manifestation artistique prometteuse de grands espoirs.

De " Salon " en " Salon "

Nous entrons vraisemblablement à Québec dans une ère esthétique, c'est une « Renaissance ». Chaque semaine en effet, voit s'ouvrir un nouveau « salon » où sont exposés les oeuvres de quelques-uns de nos meilleurs artistes-peintres canadiens, qui ayant le culte de l'idéal et de la beauté créatrice, tour à tour nous initient avec ferveur à l'esprit des formes plastiques et picturales.

Hier encore, c'était l'exposition DuGuay et Hyot, chez Morency ; le premier avec sa maîtrise habituelle dans une série de peintures et de gravures, paysages et coins de nature laurentiens, pleins de mystère et de poésie, nimbant choses et gens de chez-nous, rendus sous ses aspects changeant d'un soleil d'été, d'un ciel gris d'hiver, ou sous la féerie de coloration automnale dorant le feuillage de nos grands bois. Alors, sous son pinceau magique, surgissent et s'esquissent des « clairs de lune » des « Neiges dorées » des « après-midis de printemps », des « sous bois » mystérieux, des « nuits d'été », où l'on croit entendre un chant d'amour qu'exhalent les coeurs humains.

Tant qu'à mademoiselle Hyot elle a su aussi rendre quelques-uns des plus jolis coins de nature laurentiens. Parfois les tons de sa palette sont-ils trop en grisailles et manquent par cela même d'atmosphère et de riante perspective, nous ouvrant de plus larges et de lointains horizons sur l'espace et le rêve sans fin.

Mais artiste dans l'âme, elle choisit généralement bien son « motif » et rend bien l'impression d'un « automne au Lac Gravel », de l'hiver à l « Ile d'Orléans »,

de la « Vieille maison », aux solides et durables assises; de la « Rivière mystère du Saguenay », et d'un « Soleil couchant », dont les lueurs fulgurantes incendient tout le ciel et qu'à l'assaut de la plaine et des collines en gradins, déjà montent les premières ombres de la nuit. Et ce beau décor se clôt sur une vue des « Chutes Montmorency », encadrées dans la sombreur de la falaise et dont les eaux rageuses déversent des flots d'écume blanche dans le gouffre béant qui s'étale tout au bas.

Que d'autres jolies perspectives il faudrait noter qui ajoutent une note caractéristique du terroir laurentien, que le pinceau de cette artiste-peintre américain nous a révélées, en y mettant tout son talent voire même tout son coeur.

Maintenant j'en arrive à plus récente exposition « Albert Rousseau », ouverte la semaine dernière au Palai s Montcalm dans une des salles dédiées et mises à la disposition de nos artistes.

Avec Rousseau nous revenons à l'art moderne, mais d'un genre modéré, car si sa palette est riche en couleurs, sa facture est solide et ses tons fortement nuancés sont justes et prêtent aux plus heureux et lumineux effets. J'en veux pour preuve ces portraits aux traits accentués et expressifs de ce « joueur de cartes » et de ce « liseur » à la physionomie recueillie, à l'attention concentrée.

Cette « tricotuese » elle-même si absorbée et si patiente à son ouvrage... Cette tête de jeune garçon « Yves », une sanguine, consciencieusement rendue. D'autres portraits d'un bon modelé et d'un ton expressif s'alignent; ceux de jeunes filles, dont le regard profond se fixe, dirait-on, sur les réalités de la vie, qu'elles ne veulent plus entrevoir comme en un rêve...

A ce « salon » du printemps, notre artiste expose toute une collection de paysages, jolies tranches de nature: comme « La Baie St-Paul », « Petit pont du Lac Sergent », « Côte Lamontagne », « étude d'arbre », aux branches duquel se joue, semble-t-il, la brise doucereuse...

A cela, faudrait-il joindre toute une série de « pochades », délicieux coins de la nature laurentienne, où se jouent à profusion les ombres et la lumière dorée d'un soleil d'été, où encore sous la grisaille assombrie d'un ciel d'automne, mettant sur toutes choses les notes mélancoliques; l'or passe ainsi de « N.-D. des Laurentides », « Au pied du Cap Diamant », « A la Maison rose », « Au bouquet champêtre », « A la première neige » à « Ce coin des Laurentides » dont la masse sombre se dessine dans l'azur floconné de nuages.

Nous nous en voudrions de ne pas mentionner aussi cette jolie et intéressante série de « gravures » tirées à la main, qui dénotent un métier sûr, un surréalisme romantique qui évoque toute l'âme du pays et choses de chez nous, qu'encadre ce « Vieux puits », tout à côté du « moulin » et de la « Vieille maison », qui se dessine dans un clair obscur évocateur des résonnances d'antan.

En outre, l'exposition « François Ranvoyzé » qui se tient actuellement au Palais Montcalm, est aussi des plus significatives et nous démontre tout ce que cet artisan-orfèvre savait mettre de goût et de fini, dans ses oeuvres d'un art consommé; car sous « l'Ancien régime », l'on avait conscience de l'ouvrage bien fait, soigné, contrastant avec notre système actuel du « botchage » et de la « camelote » en série, de l'industrie moderne.

Toutefois depuis quelques années, sous la poussée des pouvoirs publics, « l'Artisanat » ou le « Paysana » du Québec, a renoué la tradition ancestrale, caractéristique du terroir laurentien prémices d'un brillant avenir.

P.S.—En concurrence aux « modes du printemps », l'on nous annonce l'ouverture de l'exposition des oeuvres de Mlle Maud Devlin, une artiste-peintre québecoise de talent, au profit des oeuvres de guerre.

" Exposition André Morency "

« L'art de peindre, a-t-on dit, réside dans le fait d'analyser les couleurs et les formes fugitives de la nature et de les immobiliser en une synthèse harmonieuse.»

C'est à cette directive que semble avoir obéit André Morency si l'on en juge par la remarquable exposition de ses oeuvres picturales au Club Renaissance, laquelle fait montre en effet d'une véritable rénovation dans l'art de rendre les beautés de la nature laurentienne.

Ce n'est pas la première fois que nous avons eu l'occasion de voir exposer quelques-unes des toiles du jeune artiste qui se caractérise par une grande et sincère acuité d'observation, rehaussée par une vive luminosité caractéristique de l'école moderne. Sa vision de choses est nette et précise, et ses paysages largement brossés en une sorte de juxtaposition de couleurs irradiantes semblent à certains moments se fondre en une lointaine perspective s'étendant jusqu'à la ligne bleuâtre des grands monts.

Des scènes rustiques telles que « La cuve à tout faire » sont représentatives de la vie campagnarde saisie sur le vif, encadrée dans un décor de la nature laurentienne s'ouvrant sur une clairière où s'alignent de grands pins dont la sombreur se détache sur un fond d'horizon teinté parfois de lueurs rougeâtres se reflétant sur les eaux tranquilles d'un lac au frangeant d'or des flocons de nuages s'attardant dans le ciel par une belle fin de jour.

Toujours en quête d'horizons nouveaux, de coins de nature à sa vision, à son rêve de beauté, qui s'harmonise en « une symphonie en blanc » s'étendant sur un

paysage encadré de montagnes où « la neige tombe toujours » pour durer jusqu'au « crépuscule » dont les lueurs roussâtres mettent une note doucereuse et mélancolique sur ces maisons aux toits enneigés sises au bord d'un lac aux eaux englacées.

Cette note impressionniste, elle se renforcit dans ses « désors d'automne » avec la riche frondaison des « bouleaux » au tronc blanc, se rehaussant de toutes les couleurs automnales, tranchant sur le fond bleuâtre du ciel où flottent quelques nuages teintés de nuances légères.

L'on s'arrête avec plaisir devant certaines scènes familières qui prévalent dans nos campagnes comme celles-ci : « à combien les pétaques » ; ou « on a bien de l'agrément icite » ; conséquence de cette vie coutumière qui fait qu'on a pu écrire « que rien n'était changé dans le pays du Québec, à preuve qu'on y entend « Ce merci monsieur » avec un geste de gentilhommerie héréditaire.

Ces qualités impressionnistes, rehaussées de rêves, on les retrouve dans une note plus légère, mais non moins précise dans nombre de ces aquarelles dont les taches nuancées s'harmonisent et se fondent dans un ensemble chatoyant, riche de couleurs et de lumière qui en forment tout le charme prenant.

Dans le portrait, l'artiste fait montre d'une bonne technique et d'une facture solide, auxquelles pourrait s'ajouter à la teinte du carmin, une transparence de chair, accentuant la personnalité sous le masque d'une physionomie plus caractéristique.

Néanmoins, ce profil de jeune fille « aux yeux noirs » rendus si expressifs est mieux réussi, d'un modelé plus sûr, d'une touche plus souple et légère, dont le regard fascinant vous suit et vous retient.

Quant aux « Pochades-Microbes », faites d'un trait, rapidement esquissées sous l'impression du moment, elles empruntent à vrai dire toutes les nuances : riches parfois de tons et de lumière ; ou encore tracées en grisailles, en

rendant toute la somptuosité des colorations automnales, elles semblent devoir nous convier à une merveilleuse symphonie en couleurs dans l'espect changeant de la nature laurentienne pour l'enchantement de l'âme et le plaisir des yeux.

Somme toute, cette exposition fait montre de qualités sérieuses en même temps qu'elle est une promesse d'avenir.

René Richard

Décidément la pittoresque région de Charlevoix séduit l'oeil des artistes-peintres épris des beautés de la grande nature, tel que René Richard, qui exposa dans une des salles du Musée provincial, toute une collection de peintures et de fusains qui dénotent un remarquable talent soutenu par une technique s'avérant d'un impressionnalisme s'alliant au surréalisme.

Ses peintures sont riches en couleurs, d'une pâte onctueuse, hachant les tons, procédant par taches, et juxtaposant les masses et les valeurs dans l'harmonie des ensembles tendue vers l'infini des immenses horizons bleuâtres. D'ici de là, ce sont des coins de nature laurentienne, des plaines vallonnées, des collines boisées, des pics et des falaises dominant le grand fleuve aux eaux mouvantes; dans l'ordre plus intime; des entrées de village où stationnent patiemment des chevaux attelés à des carrioles emplies des produits de la ferme, des vieux moulins aux ailes tendues vers la forte brise. De vieux hangars, des camps de trappeurs et des coureurs de bois, situés dans une clairière au bord d'un lac en pleine nature sauvage qui rappelle les légendaires explorations d'antan, empreintes d'héroïsme et de grandeur d'âme.

Mais si riches de tons et de couleurs que soient certaines de ces pochades prestement enlevées mettant en valeur les jeux de lumière, c'est sans contredit par ses fusains d'un tracé précis et nuancé, d'un clair obscur du plus heureux effet, que l'artiste a su rendre l'âpre et sauvage grandeur des paysages laurentiens qu'enveloppe une sorte de mélancolique poésie imprégnant toutes choses au pays du Nord et du grand « Silence blanc ».

L'Ile-aux-Coudres sous cet effet des « clairs obscurs » empreinte elle-même d'une atmosphère de mélancolique souvenance particulière aux neiges d'antan, aux vieilles coutumes, aux vieux souvenirs qui peuplent cette île légendaire, où s'est conservé la campagne primitive des anciens Canadiens.

En marge, deux portraits significatifs: celui d'une jeune Bretonne à la physionomie rêveuse avec la coiffe traditionnelle, et celui d'un jeune trappeur au galbe énergique et au regard tendu vers l'action et l'audacieuse aventure; ces portraits d'un tracé sûr, d'un modèle accentué, dénotent un coup de crayon exercé, sensible toutefois à la souplesse de ligne et l'éternelle beauté de la forme.

Nous avons ébauché quelques-unes de nos fugitives et sincères impressions en face de cette oeuvre artistique, qui révèle d'ors et déjà un réel talent d'artiste-peintre, dont l'oeuvre accuse des qualités transcendantes, prometteuses d'un brillant avenir et ce, tout à l'honneur du pays laurentien peuplé des légendaires souvenances où s'abreuve et se retrempe toute l'âme d'un peuple à l'aurore des temps nouveaux qui s'annoncent pour le monde.

Exposition d'art polonais

Depuis un certain temps un souffle d'exotisme a passé sur les expositions d'oeuvres d'art pictural tenues au Musée provincial, donnant lieu à des ouvertures officielles, à des « vernissages très goûtés de la société québecoise et de tous les amateurs.

Ce furent d'abord les artistes-peintres australiens, qui dans leurs oeuvres multiples nous firent voir toute la lumineuse et luxuriante beauté de leur île lointaine aux rives ensoleillées, puis ce furent les peintres australiens, qui de leur côté nous initièrent aux contrastes violents de leurs contrées respectives, allant des teintes grisâtres et ternes des plaines nordiques, aux riantes colorations de la végétation tropicale, s'étalant sous la lumière incandescente des glorieux couchers de soleil et les lueurs crépusculaires s'irradiant vers des horizons infinis.

Maintenant, voici que s'est ouverte l'autre soir l'exposition d'art polonais, un vernissage officiel auquel était convié tout le public amateur québecois, friand d'une pareille aubaine esthétique. En même temps qu'on venait en aide à ces frères d'armes si cruellement éprouvés par la guerre qui ravage actuellement leur beau et sympathique pays si glorieux dans l'histoire.

Et, détail à noter, la plupart des artistes exposants, combattent actuellement sur tous les fronts pour la libération de leur malheureuse patrie et celle des autres pays alliés qui gémissent sous le joug teutonique.

Dans l'ensemble cette exposition d'oeuvres d'artistes polonais est intéresante en même temps qu'elle nous pré-

sente une pénétrante et significative vision des êtres et des choses s'irradiant dans la lumière des matins clairs ou se perdant en de lointaines et fuyantes perspectives vers des horizons infinis. Car pour l'artiste comme le poète : L'esquif est en partance au quai flottant du rêve ».

Notons au cours de notre visite ce « paysage d'automne », un hâvre sûr sous un ciel gris, où percent encore des lueurs crépusculaires, s'alignant sur les dunes sablonneuses de proprettes maisons qui, les unes sur les autres se protègent contre les vents du large. Me voici devant un portrait de jeune femme, intitulé : « Rêverie » d'une facture toute moderne aux traits à peine esquissés rehaussés par des tons de jaune, de rouge et de noir, ombres de taches cette diaphane et pensive figurine, toute à son rêve intérieur.

Tout à côté cette jolie toile de Baak, une fille assise sous l'ombrelle dans un coin de jardin fleuri baigné de lumière ensoleillée, elle poursuit sa lecture comme enveloppée par cette chaude caresse estivale. Comme contraste cette plaine valonnée s'étendant sous un ciel sombre sorte de vallée des ombres d'où monterait le légendaire et mystérieux présage.

J'arrive à cette « Place du marché » de Frydysiak traitée de main de maître, l'aspect général et l'atmosphère véridique qui sous la teinte jaunâtre des vieilles maisons aux hauts murs, empreint cette scène rustique, en font une oeuvre marquante. Comme aussi ce magnifique portrait de l'artiste d'un si vaporeux modelé si vivant d'expression, et d'un rendu qui fait songer à une oeuvre de Rembrandt, de puissante création. Aussi bien traité cet intérieur d'atelier d'une si naturelle description et d'un reposant accueil.

J'en arrive à l'oeuvre magistrale de Jan Gotard, « La femme sage », d'une saisissante composition et d'un réalisme troublant, comme l'énigme méthaphysique qui d'un geste significatif elle pose défiant toujours des ans l'irréparable outrage, à ses auditeurs bénévoles.

Il faudrait citer encore les portraits, ceux intitulés: « Jeune fille au livre », « Une Pensionnaire », « La Fillette au pigeon », ces oeuvres multiples créatrices de beautés. Mais cependant ne faudrait-il pas mentionner ces délicieuses aquarelles aux tons fins et nuancés, d'une froide exécution, faisant un heureux contraste avec l'âpreté et la forme tourmentée de ces fusains, de ces scènes émotionnantes de guerre; de ces eaux fortes et de ces gravures qui rendent du blanc au noir de si merveilleux effets, épousent tous les contours et les formes rénovatrices. des phyisonomies pleines d'accent, de lumière et de fraîcheur, et tour à tour enjouée, en rêvant sous la tonnelle ensoleillée, le regard intérieur fixé sur l'azur d'un bonheur intérieur ou d'illusions perdues, comme dans le cas de cette « Pensionnaire » songeant elle aussi sous son grand chapeau de paille ombrant ses traits ravagés par la vie.

J'en passe et des meilleures n'ayant qu'esquissé quelques-unes de nos impressions au coeur de ce salon national où figurent avec tant d'avantages nombre d'artistes aux armées combattant sur tous les fronts pour la libération de leur malheureuse patrie et celle de tous les pays alliés gémissant sous le joug nazi.

Bref, à voir l'affluence de visiteurs à cette exposition d'art polonais ne pourrions-nous pas dire que le goût esthétique se développe parmi nous et qu'on peut se répéter ce mot de Ruskin: « Qu'une chose de beauté est une joie pour toujours ».

Un excellent artiste : G.-H. Duquet

Notre compatriote, Georges-H. Duquet, comme doyen des artistes-peintres québecois, nous a conviés l'autre soir à un vernissage fort intéressant où affluèrent nombre d'admirateurs de son incontestable talent de coloriste qui, aujourd'hui plus que jamais s'affirme dans une série de toiles de paysages aux claires et riantes perspectives.

Dans l'ensemble, sa pâte est onctueuse, sa vision est doucereuse, la juste position des plans et des valeurs s'accomplit sans heurt et se fondent paresseusement avec la ligne d'horizon bleuâtre.

D'ailleurs, l'artiste sans adopter tout à fait la technique constructive de l'art, rend donc toute la réalité des êtres et des choses vus comme à travers un prisme aux couleurs châtoyantes, s'irradiant sous la lumière.

Aussi affectionne-t-il certaines rues, certains carrefours du vieux Québec où davantage s'évoque l'âme des choses d'antan, ces « pierres qui parlent », ces « parcs » et ces « remparts », ces « places d'armes », et ces « marchés », ces « visions Ste-Foy », et de la « route St-Hilarion », nous offrant toutes deux de pittoresques aspects des natures laurentiennes s'étalant au pied des grands monts où à travers une région boisée où pointent les clochers de riants et coquets villages, mettant leur école à l'aise dans ce majestueux décor, comme celui du « Village de la Malbaie », vu du cap à l'Aigle, accroché à la falaise.

Bref, en cours de route, il a d'un parfait coup de pinceau noté « un intérieur à St-Irénée », le « Scieur »,

la « Goélette verte », un « Pâturage à Ste-Famille », qui semble être le genre préféré de Duquet qui se prête à une vision et une exécution rapides.

Ainsi, ces aquarelles et ces peintures si caractéristiques d'un état d'âme et d'un régionalisme vécus, sont-elles encadrées de nombreux dessins qui soulignent encore quelques villes comme de Québec, des « masures », comme celles de la rue St-Vallier, évocatrices des choses d'antan qui comme l'église Woodley bravent les rigueurs des temps.

Dans le genre portrait, celui du « Frère Stephens » d'un bon modèle, accuse sous les traits sévères d'un magistère consciencieux, un grand esprit de dévouement et de choses anciennes qui ont une histoire légendaire.

Mais, notre artiste québecois aime aussi les paysages laurentiens dont il sait à plaisir rendre l'aspect pittoresque, et la merveilleuse beauté empreinte d'une note mélancolique qui en fait tout le charme prenant.

Telle cette vue de la « Vallée de sacrifices » ; tandis que celui de « Jean F. D. » fait montre vraiment d'un tracé sûr, une personnalité acquise au pragmatisme de la vie moderne.

En somme, cette nouvelle collection de toiles dénote un travail aride et un réel talent à nous rendre sensibles les beautés des choses de la matière.

G.-H. Duquet, artiste-peintre de renom est resté un coloriste de la meilleure école, les années mêmes n'ont fait qu'enrichir sa palette et maintenir une réputation enviable.

Nul peintre canadien ne sait peut-être mieux rendre les vieilles rues et les carrefours de sa ville natale où chantent toujours de légendaires et nostalgiques souvenances.

Exposition rétrospective

Il y avait déjà quelque temps que nous n'avions pas été convié, grâce à l'heureuse initiative de M. Paul Rainville, Conservateur du Musée provincial, à un pareil régal artistique. En effet les oeuvres les plus remarquables de nos peintres réputés se trouvent là réunies en une magnifique collection pour la joie de l'esprit et de nos yeux ravis de tant de beautés évocatrices.

Dyonnet

C'est d'abord toute une galerie de portraits dus à l'habile pinceau d'un Dyonnet qui sont tous d'une solidité de facture et d'une véracité d'expression s'alliant à une conscience de rendu tout à fait hors pair, qu'il nous est pas souvent donné de rencontrer chez certains de nos modernistes infatués de surréalisme.

Notons d'abord le portrait expressif d'un vigoureux tracé, d'évocation rêveuse de Charles Gill, artiste et poète à ses heures. Celui de Jules Helbronner, du Dr De Lotbinière Harwood, tous d'un joli tracé relevés par les tons nuancés bien en lumière, qu'accentue l'expression parlante d'un regard qui vous suit, comme celui de *l'artiste* au galbe auréolé de rêve, d'une beauté toujours irréalisable.

C'est surtout dans cette délicieuse « tête de jeune fille » d'une telle finesse de touche et de souplesse de ligne modelant les contours de cette exquise figure de femme au regard profond et rêveur qui semble ouvert à quelque immense aurore, que le grand artiste semble avoir mis toute son âme, peut-être tout son coeur ».

Arrêtons-nous devant ce « paysage » aux teintes nuancées qui s'estompent dans la perspective fuyante d'un horizon lointain à la lumière d'un Corot ou d'un Troyon, ces merveilleux impressionnistes d'un autre âge toujours présent.

Saint-Charles

D'un autre côté, l'artiste-peintre *Saint-Charles,* trône ici de toutes les richesses de sa palette et de sa vigueur de touche, s'alliant à une aisance et souplesse de ligne étonnantes, qu'on retrouve dans ce séduisant « portrait de femme aux yeux croisés », qui fixent sur vous un regard langoureux et profond sans même soupçonner ce murmure d'amour suggéré par son ravissant visage d'un modèle si fier, ombré par la chevelure proeminant sur un front pensif où se joue la lumière. Très parlant ce portrait du sculpteur « Philippe Hébert » d'un galbe si net dont le beau regard et le front pensif évoquent la création de tant d'oeuvres artistiques dont son ciseau a doté la patrie canadienne.

Très évocateur « Ce coin de l'atelier à Rome », qu'éclaire une lumière tamisée propre aux évocations esthétiques à peine ébauchées. Elle est aussi bien dans l'ambiance du terroir « Cette chambre de campagne », avec cette femme assise, sur une chaise berçante, causant près de son lit, dans toute la quiétude de la vie coutumière au foyer, qu'illumine la pâle clarté du jour. Que dire aussi de cete « Liseuse », aux lignes si souples, aux tons estompés qui semble tout absorbée dans une rêveuse évocation.

Dans ces « pastels » aux teintes nuancées le portrait de « jeune fille » est d'un tracé pur et d'une vivante expression du regard plein d'une langoureuse nostalgie ouvert sur tout un monde de bonheur...

Dans ses dessins au fusain, l'artiste affirme la supériorité de sa technique et solidité de facture, qu'on retrouve notamment dans sa « Madone » aux lignes si pures empreintes de recueillement mystique.

Ozias Leduc

Et puisque nous parlons de mysticisme c'est bien à Ozias Leduc que ce genre s'applique, se reflétant sur les traits de sa physionomie d'expression méditative de son portrait d'un tracé un peu flou au front nimbé de lumière intérieure, propice à la pensée créatrice de formes plastiques.

C'est elle qui anime quelques-unes de ses meilleures oeuvres comme: « Labour d'automne » toute plein d'humour du terroir sous un ciel bas et gris s'estompant dans un lointain horizon vers lequel s'allongent les sillons. « L'heure mauve » est une création de rêve tout ambuée de la tonalité rosassée d'une fin de jour propice aux longues rêveries dans la douceureuse tiédeur des soirs.

« Neige dorée » semble tirée des quelques contes des « Mille et une nuits » où dans une poétique féerie se joue la radieuse lumière des jours sans fin. Comme aussi cette moiteur enveloppante dans « L'Heure du soir », empreinte de toute cette reposante quiétude qui descend sur la terre endormie où rôdent des formes diaphanes. Il faudrait citer encore cette « Mater Dolorosa », où l'artiste a mis tant d'expression de douleur contenue, auréolée d'une virginale mysticitée qui se lit sur les traits de cette figure extasiée, participant au grand drame de la Croix.

D'un charme prenant est aussi cette délicieuse « Tête penchée » au gracieux profil, aux tons de chair nacrée, absorbée dans une rêverie sans fin.

Notons enfin parmi ces fusains, d'un vigoureux tracé, fondu dans un clair obscur qui caractérisent ces « Hommes battant aux fleux », dans l'embrasure d'une porte de grange donnant sur la plaine dans la grisaille d'un jour d'automne.

Elzéar Soucy

Enfin nous voici rendus à *Elzéar Soucy,* sculpteur de renom, dans des oeuvres comme « Claude Champagne » un bronze très poussé, « La prière », tête méditative, avec cette « Rêverie » statuette évocatrice de songerie. Très fidèlement sculptée cette tête de « Beethoven » d'un puissant modelé et d'un vigoureux coup d'ébauchoir. C'est dire que son oeuvre sculpturale est imposante et couronne sa renommée d'artiste puisque son bronze de « Pierre Lemoyne d'Iberville » orne la façade de l'Hôtel du gouvernement à Québec.

Soulignons l'heureux avantage qu'il est donné au public québecois toujours amateur d'oeuvres d'art, de pouvoir apprécier cette remarquable collection de quelques-uns de nos meilleurs artistes, primés d'ors et déjà à la célébrité.

Impressionistes d'hier

Suzor Côté, Louis Franchère et Henri Beau

A cette exposition rétrospective actuellement en cours au Musée provincial ces trois peintres de la même époque et de même école et qui y figurent permanemment, méritent d'être cités à l'ordre du jour.

Suzor Côté

Tout d'abord, *Suzor Côté,* qui adopta tous les genres avec un égal bonheur d'expression et d'intensité de vision, soutenue par une luminosité, une fraicheur de tons et une gradation des valeurs, qu'accuse une somptueuse composition cette magistrale fresque de « L'arrivée de Jacques Cartier » en terre d'Amérique, y plantant la croix au nom du roi de France. Nous trouvons riche de tons et largement traitée cette toile représentant une jeune femme à la porte du jardin, dans un encadrement de feuillage strié d'ombre et de soleil s'entrouvant sur un monde de bonheur rêvé ; à évoquer aussi ces lumineux paysages de Bretagne apparentés aux nôtres où paissent des troupeaux et où dans les ajoncs traînent des vapeurs aux senteurs marines.

C'est dans les décors d'intérieurs d'églises, cette scène symbolique de « La quête pendant l'Office paroissial », que suivent religieusement trois vieux assistants à barbe blanche, les grosses lunettes sur le nez, lisant dans leur gros paroissien aux feuilles jaunies que retiennent leurs doigts osseux et tremblants, une scène vécue, souvenirs d'antan.

Jamais peut-être le trait incisif de son dessin et la véracité de son oeil observateur ne sont plus évident que dans ses portraits au fusain, des types les plus caractéristiques de la race, tels que « Le Draveur », « Le Conteur », ou le « Partageux », ou le « Guide » au pays d'En-Haut aux horizons sans fin.

Bref ce trait caractéristique du terroir nous le retrouvons dans ses bronzes dont le modelage témoigne d'une profonde compréhension des hommes et des choses du pays laurentien, dont il a avec amour pour la postérité les picturales et plastiques résonnances.

Sous ce rapport les typiques illustrations de « Maria Chapdelaine » première édition, évoquent à merveille les principaux épisodes de ce roman célèbre inspiré et imprégné de régionalisme canadien d'où montent à certaines heures les éloquentes voix de la terre!

Louis Franchère

Dans une note plus atténuée aux tonalités plus nuancées mais sincères et d'habileté d'exécution qui n'enlève rien à la poésie nimbant ses oeuvres picturales d'un profond symbolisme, traduisant un « état d'âme » devant la nature. A preuve cette jolie tête de « Jeune femme » aux cheveux blonds, aux traits délicats, au teint rose, d'une carnation et d'une transparence véritablement exquise, jointe au doux regard qui semble fixé sur un monde d'illusions ou d'un perpétuel devenir. Ou encore cette toile ravissante d'un cachet particulier représentant une jeune fille assise, l'ombrelle à l'épaule, sur la grève, rêvant dirait-on face à l'immensité mouvante de la mer que sillonnent quelques voiles blanches pareils à ces rêves qui surgissent aux confins d'un monde irréel. Mais c'est surtout dans cette scène d'intérieur « La tireuse de cartes » qu'il révéla sa manière et toute l'acuité de son observation doublée d'un charme poétique.

La scène aux tons nuancés nous représente l'intérieur d'un salon mondain où à l'avant-plan, sont assises sur le tapis au bas d'un sofa deux jeunes filles, se tirant aux cartes pendant qu'au fond de la pièce, un groupe de jeunes gens en habit de soirée causent entre eux, enveloppés par la fumée légère des cigarettes que traverse un rayon de lumière électrique dans une mystérieuse intensité accordée aux cartes révélatrices, pronostiquant leur irrévocable destin.

On lui doit aussi maints paysages laurentiens. Ceux du bas du fleuve à la Pointe-au-Pic, à la Malbaie, largement brossés, d'un aspect sévère et la tonalité grise, qui, sous un ciel bas, où courent des nuages rasant la cime des grands monts, où peuplant le ciel des forces fantastiques. A cela il faudrait joindre maints portraits d'une saisissante et pénétrante individualité, maintes fresques décoratives où il a mis toutes les ressources de son imagination créatrice et toutes les richesses de sa palette que voilait la note en mineur, de mélancolique sensibilité, caractéristique de ses oeuvres picturales d'une si prenante beauté d'expression dignes de figurer à côté de celles de nos plus grands maîtres.

Henri Beau

Voici un nom que tout artiste de talent qu'il fut, après de rares expositions chez nous, n'a guère retenu l'attention des critiques d'art, s'étant depuis nombre d'années fixé à Paris d'où il nous a été guère possible de suivre son évolution créatrice.

A tout événement ses premières oeuvres picturales témoignent déjà de ses fortes tendances modernistes. En effet sa palette riche en couleur, d'un coup de pinceau sûr, il procédait par touches épaisses et claires, juxtaposant les valeurs dans une luxuriante harmonie de lignes et de contours d'une étonnante exécution, au point qu'il fallait à distance juger ce merveilleux ensemble. Notamment dans ses paysages un « Sous bois », entr'au-

tres, qui de près semblait un beau fouillis, mais qui dénote une parfaite maitrise de son art qui scandalisait les vieux tenants du genre académique épris d'un formalisme d'école.

Mais son oeuvre principale qui orne aujourd'hui l'entrée latérale du Musée provincial, est cette grande toile, véritable fresque décorative, représentant « L'arrivée de Champlain à Québec », se portant en avant sur le pont du navire qui semble-t-il se fraye difficilement un chemin à travers les glaces éparses sur le grand fleuve au majestueux cours.

L'oeuvre picturale apparemment que manquait un réalisme vécu, accréditait peut-être trop la légende des arpents de neige qui a si longtemps eu cours sous les lambris dorés de Versailles, mais qu'en revanche notre glorieuse histoire consacre comme terre d'héroïsme et de sainteté, que symbolise sa belle devise « Je me souviens ! »

P.S.—Maintenant je m'en voudrais de ne pas mentionner ces esquisses miniatures exposées sur un panneau spécial, dues au talent de Sir Henry Joly, ancien premier ministre de la province, qui occupait aussi agréablement ses loisirs en pratiquant un art libéral entre tous, étant de ceux pour pasticher un vers célèbre : « un noble dessin emplit l'âme et front ».

Deuxième Partie

" Propos Littéraires "

Ephémérides

La volumineuse collection des brochures canadiennes telle que l'on peut la consulter compose avec celle de nos revues littéraires une bonne partie, et non la moindre, de notre littérature nationale.

En effet, on y lira les noms de nos principaux écrivains, ceux de nos hommes politiques qui y ont traité de tous les sujets économiques ou sociaux qui passionnaient alors l'opinion, s'efforçant par de judicieuses directives d'y apporter une équitable solution. A cela faut-il ajouter même des lettres pastorales adressées en temps opportun par les autorités diocésaines à leurs ouailles.

Mais la littérature ne perdit pas ses droits et nos meilleures plumes parfois sous des pseudonymes publient des oeuvres narratives ou de critique pleines de verve et d'esprit gaulois qui sont un modèle du genre, font preuve d'érudition et de bon goût que l'on serait tenté de remettre en honneur.

C'est ainsi que sous la rubrique des « Mélanges littéraires » l'on retrouve les fameuses « Guêpes canadiennes » par Aug. Laperrière ; les « Chroniques québecoises » par Blaise, où sont finement notés les faits et gestes des politiciens du jour, à cette époque déjà lointaine de la « pléiade rouge » qui ne fut pas romantique pour un brin.

Maintenant voici heureusement pour nous en un même fascicule, réunies les non moins rarissimes et célèbres « Silhouettes littéraires » de Placide Lépine, et les

« Portraits et pastels littéraires » de Jean Piquefort, quelques-unes des personnalités les plus marquantes de notre littérature canadienne.

M. Taché s'est essayé même en poésie. Hélas! c'est de la prose où les vers se sont mis. Au demeurant, grand coeur, grand esprit, l'un des plus nobles types qu'ait encore produit la race canadienne.

M. G. de Boucherville, poète et écrivain, il est l'auteur de ce roman fortement conçu que tous les enfants, vieillards, hommes graves et frivoles, dévotes et coquettes se rappellent avoir lu. Qui ne connaît « Une de perdue deux de trouvées ».

M. l'abbé Raymond Casgrain fut, en 1861, un des plus brillants esprits qui imprimèrent aux lettres canadiennes un irrésistible essor. La prose vivement colorée des légendes ouvrait en effet une ère nouvelle aux lettres canadiennes. M. Gérin Lajoie, auteur de la naïve ballade « Un Canadien errant » si touchante et si émue, dans la simplicité qu'elle est devenue la plus populaire de nos chansons canadiennes.

Immortel auteur aussi de « Jean Rivard » ouvrage qui grandira avec le temps; c'est plus qu'un beau livre, c'est une bonne action.

M. P.-J.-O. Chauveau est aussi un homme d'esprit, un gentilhomme aussi. Il a la répartie fine, la saillie piquante. Pour cela, il est bien Français. Il n'a écrit qu'un livre. « Charles Guérin » qu'on loue et qu'on ne lit pas. De Canadien il n'a que la signature. Il est le plus poli de nos hommes publics et le plus aimable.

M. F.-A.-H. LaRue, mâle Canadien, mâle d'esprit, mâle figure, tel est l'original de ce mâle portrait. Entre deux conférences il a réuni et mis en ordre ses articles épars. Il en a fait un pot pourri sur lequel il a écrit « Mélanges » c'est la somme de ses idées. Sa phrase coudoie le prosaïsme elle marche et ne vole pas.

M. Joseph Marmette, l'auteur de « Charles et Eva », de « François de Bienville » de l'« Intendant Bigot ». M. Marmette est né romancier, la faculté native est la marque de son talent. Cependant le coup de pinceau, la touche artistique, le fini de l'exécution lui font défaut, en un mot il n'est pas coloriste.

Comme on a pu le constater à ces simples notations, si Placide Lépine n'est peut-être pas toujours tendre dans sa critique des oeuvres de nos principaux écrivains qui alors faisaient leurs débuts dans les lettres canadiennes.

Jean Piquefort ne l'est pas moins et peut être d'un trait plus incisif dans ses « Portraits et pastels littéraires » lesquels demeurent un modèle du genre, où l'on pique mais l'on ne blesse pas.

Parmi les auteurs canadiens dont les oeuvres donnent lieu à des remarques acerbes et des observations piquantes, se trouvent les noms entr'autres des L.-H. Fréchette, Hector Fabre, L.-O. David, L.-A. Dessaules, dont le réel talent littéraire s'affirmait et devant lesquels s'ouvrait un brillant avenir.

Tous ces écrivains composent tout une avant-garde; car ils ont été des porte-drapeaux pour la conservation et la maintenance de la langue française sur nos rives laurentiennes.

Leurs portraits aussi esquissés avec autant de justesse que de prestesse de touche se détachent comme en relief sur l'écran de notre histoire littéraire, monument de gloire élevé à la patrie canadienne-française.

P.S.—Parmi ces questions autrefois ardemment débattues, l'on peut citer celle de l'Institut Canadien à Montréal, de l'apostat Chiniquy, de l'affaire Guibord, lesquelles firent en l'occurence couler beaucoup d'encre, au temps où s'y intéressait tout une élite intellectuelle.

"Portraits et Pastels"

par Jean Piquefort

Mais revenons aux « Portraits et Pastels » qui s'apparentent étroitement aux fameuses « Silhouettes littéraires » de Placide Lépine, pleines de verves et d'esprit primesautiers, qui inauguraient alors un genre de critique littéraire bien propre à faire les délices de la gente intellectuelle, laquelle prisait fort cette spirituelle appréciation des oeuvres des écrivains contemporains qui faisaient leurs débuts dans les lettres canadiennes déjà remplies de promesses d'avenir.

Ils sont tous là nos hommes de lettres qui tour à tour défilent devant nous et dont la silhouette légèrement et prestement tracée, s'agrémente ainsi qu'une fine et pénétrante analyse de leurs oeuvres jugées par leurs congénères. « Nous ne critiquerons, écrit Jean Piquefort, pas pour le plaisir de la chose sans tenir compte des lois de la vérité et de la justice, mais nous ne biaiserons pas devant les ridicules dont se couvrent quelquefois des écrivains très bien doués...

C'est tout d'abord M. *l'abbé Casgrain* à qui le critique décoche quelques traits acerbes. « Je pourrais multiplier les citations, mais il me semble qu'il y en a assez pour démontrer en quoi le style, des Légendes est défectueux. « Ce qui lui manque surtout, c'est la simplicité, le naturel et le goût. A chaque ligne on sent le travail et un travail pénible. C'est forcé, exagéré, hérissé de chevilles, chargé d'enluminures. Malgré ces défauts, il y a dans les « *Légendes* » de bien belles pages, toutes

ciselées avec un art infini et ce serait un beau livre s'il était réduit de moitié. Au demeurant il est aussi poète et historien, mais il l'est plus en prose qu'en vers et les « *Miettes* » sont le moins poétique de ses ouvrages ».

Au sujet du Dr F.-A.-H. LaRue, le critique n'est pas moins tendre. « Quant à vos écrits, je ne nie pas leur mérite mais je cherche en vain les idées qui vont révolutionner le monde. Vos « *Mélanges* » ont le défaut d'être trop mélangés. La recherche de l'esprit est peut-être le seul travail choquant dont le lecteur s'aperçoive ».

Voici *Joseph Marmette*. « Il est certain que ces défauts légers se rencontrent dans un grand nombre de pages de « François de Bienville » ou dans l'« Intendant Bigot ». Les descriptions surtout sont encombrées d'épithètes. « Dans presque toutes les descriptions de M. Marmette il se rencontre de ces petits détails voisins de la trivialité. Malheureusement ses descriptions de personnes sont plus répréhensibles que ces descriptions de lieux. Au point de l'art je conseille à M. Marmette de se défier de romanciers modernes. Il le font glisser dans le machinisme littéraire.

« Qu'il prenne garde et n'aille pas se prendre à toutes les ficelles du romantisme contemporain ».

Quant à M. L.-H. Fréchette, notre futur poète national en a sa large part de critique aigre douce. « M. Fréchette a publié « *Mes Loisirs* », il s'est donné beaucoup de mal pour former un petit volume. On y trouve beaucoup de vers faibles, beaucoup de bouts de rimes mêlés à quelques belles strophes, quelques idées bien exprimées puis du doux, du tendre, du passionné, des images des métaphores, de vains efforts pathétiques et puis des mots encore des mots ». Voilà en résumé ce que contiennent « Mes Loisirs »,

Et pour terminer ce coup de massue: « Je pense, note le critique averti, que M. Fréchette a un talent bien supérieur à ses oeuvres. Je pense même qu'il a assez de

talent pour reconnaitre que « Mes Loisirs » ne contiennent rien, et que la « Voix d'un Exilé » pas grand chose.

Disons à décharge du poète hugolien qu'il n'avait alors publié ni « Les Fleurs boréales », ni la « Légende d'un Peuple », ouvrage couronné plus tard par l'Académie française qui le fit entrer dans la gloire, magnifique hommage que la postérité reconnaissante a ratifié en célébrant le centenaire de sa naissance.

M. Hector Fabre, son portrait au pastel, est peut-être le plus réussi peut-être parce qu'il s'y prêtait mieux que les autres de ses confrères. « Si j'étais le silhouetteur je commencerais ainsi le portrait de M. Fabre: Esprit et corps léger. Jolie figure, curieuse et originale. Il aime à rire, il raffole de plaisanterie. Sa passion, son bonheur est de faire des mots. Quant il a fait un mot il n'estime jamais que sa journée soit perdue.

M. Fabre est gens de lettre et homme d'esprit. Lorsqu'il fonda l'Evénement, souligne M. Jean Piquefort, M. Fabre écrivait chacun sa vocation... à tort ou à raison je me crois journaliste, et cette ambition heureuse ou malheureuse conduit mon esprit.

Après avoir ainsi décoché quelques traits piquants à *M. L.-O. David,* lequel, malgré quelques défauts de style, dit généralement bien ce qu'il pense, mais ce que je lui reproche c'est de penser trop peu.

Comme dernier portrait celui de *M. L.-A. Dessaules,* journaliste, lettré, penseur, rédacteur du Pays, aux pages acrimonieuses, teintes d'un libéralisme haineux.

Puis pour finir une synthèse littéraire évocatrice des grands noms: « Casgrain, Chauveau, Taché, Crémazie, Fréchette voient épanouir ses blondes années. Le petit Marmette, le brillant chevelu Faucher de Saint-Maurice couvrant sa tête d'un sombrero, le jeune Garneau, le Dr LaRue, le beau David ».

C'était aussi l'époque orageuse et mouvementée qui avait vu paraître le National, l'Avenir et le Pays le plus

radical de tous. C'était une resse journalistique teintée d'un libéralisme frosecteur.

Somme toute, rien n'est plus intéressant et de plus instructif que de se reporter aux origines de la critique littéraire où celle-ci exerçait une salutaire influence sur les lettres canadiennes qui portait déjà en germe des oeuvres assurant la survivance de la langue et de l'esprit français en terre d'Amérique. Flamme souvent vacillante que maints auteurs anonymes se chargèrent dans nos journaux et revues d'enterrer sur nos rives leurs entiennes.

Remarquons que ces piquantes critiques sont empreintes d'un goût disert et d'un électisme littéraire qui est en même temps un hommage à ces écrivains dont les oeuvres marquantes ouvraient déjà de si heureuses perspectives aux lettres canadiennes-françaises.

En effet, ils traçaient les voies, et grâce à ces devanciers quelque chose de très noble et de très fiers dans l'âme nationale devait leur survivre motivant notre symbolique devise: « Je me souviens ».

"Lettres et opuscules",

par Edmond Paré

Ce livre à vrai dire n'est pas d'hier puisqu'il fut publié en 1899, mais il marquait néanmoins une date dans notre littérature canadienne.

« Je ne crains donc pas de répéter écrivait Ludovic Brunet en préfaçant cet ouvrage, qu'Edmond Paré était doué d'un talent tout à fait remarquable. Il aurait pu nous donner plus et figurer au premier rang.

« On le classera parmi ceux appelés à de hautes destinées dans la renommée littéraire qui n'ont pu atteindre les sommets ».

Comme pour éterniser sa mémoire, Joseph Turcotte, son ami, lui a dédié, sous le titre de « Fantaisie », ces vers d'une délicate et touchante évocation :

« C'était une âme alerte et vive
Dans un corps fragile et dormant
L'âme souffrait d'être captive ;
Le corps souffrait du mouvement.

« Mais la vague était immortelle
Eile a brisé l'obstacle enfin
Pour s'en aller contente d'elle
Se perdre en l'océan divin. »

Son talent d'aimable chroniqueur, il le fait valoir en nous décrivant d'une plume alerte : L'antique Québec, qui durant l'été, a l'air sévère et grincheux d'un vieux

soldat retiré du service et que l'inaction et des blessures mal fermées aigrissent et rendent grognard, se déride et prend un aspect agréable sous son blanc vêtement de frimas, un sang plus jeune semble couler dans ses veines, il survit au milieu de ses ruines: « Voici nos hôtes habituels. La foule est si grande sur certaines rues que les pauvres petits moineaux ne trouvent plus de place pour sautiller sur la neige, eux qui bravent les rigueurs du climat pour rester avec nous. Rien pourtant de plus agréable de les voir s'abattre du haut des toits dans les rues, sautillant en groupes compacts, voltigeant, parfouillant de leur bec dans la neige pour y trouver leur imperceptible pâture. Effrontés d'ailleurs comme des petits coureurs de rues qu'ils sont, ils attendent qu'on ait mis le pied sur eux pour s'enfuir, effarés et tourbillonnants. »

Puis, sous sa plume descriptive s'esquisse une tranche de nature hivernale à la Krieghoff: « Ce matin un étroit ruban d'un or pâle colore l'horizon et éclaire à peine.

« D'un côté, un groupe de cabanes tapies dans la neige se dessinant sur le fond vert d'un bosquet de sapins légèrement poudrés de blanc, de l'autre une plaine nue et blanche, tachetée de gros arbres dont les branches noires se profilent sur le ciel gris; au centre, un traîneau lourdement chargé, tiré péniblement par un vieux cheval dont les nasaux fument, dont les sabots s'enfoncent dans la neige et qui secouant énergiquement sa tête courbée sous le soleil, semble dire: « n'ous n'arriverons jamais, jamais, jamais ».

Que d'autres jolies scènes vécues, tout en flânant par les rues de la vieille cité gardant encore son cachet ancestral, comme ce « marché de Pâques »: « Partout où nous jetons les yeux ce n'est qu'un fouillis chatoyant de roses, de feuilles vertes, de guirlandes, de papiers coloriés qui se déroulent et s'agitent au vent. Au milieu des fleurs et des boeufs immolés s'empressent les gros garçons bouchers paraissant très bien avec leurs grands ta-

bliers blancs ressemblant assez aux prêtres de l'antiquité au moment du sacrifice ».

D'une touche légère, l'auteur nous fait un « Croquis d'automne » : « Vieux arbres (ayant perdu leur brillant coloris, qui étendent dans le ciel leurs branches noires et, gémissant se penchent les unes sur les autres comme de graves vieillards qui causent sérieusement entre eux sur les affaires de familles, ou comme des esprits mystérieux qui se confient à l'oreille des secrets redoutables ; feuilles noircies qui tourbillonnent et effleurent les surfaces miroitantes des flaques d'eau. »

« La chronique », écrit-il, « est l'article que les femmes lisent le plus facilement, car elle est chose légère, elle parle gravement de choses futiles, et légèrement de choses graves, se rit de tout et d'elle-même ; elle sourit à travers ses larmes et ses joues sont encore humides que déjà elle remplit les airs de l'éclat de sa gaieté. Comment après cela ne pas plaire aux femmes ? »

Il nous faudrait relire ses « Lettres de Paris », pleines d'esprit primesautier, de fines observations sur les hommes et les choses, sur ce Paris, la ville lumière :

« Je me fais vieux, nous avoue-t-il, en terminant. Que voulez-vous, le chroniqueur vieillit comme un autre. »

Ce livre est d'un charmant causeur qu'on soupçonne avoir l'âme d'un poète à ses heures, même celle d'un dilettante qui nous déclare sans ambages « qu'on ne badine pas avec le célibat pas plus qu'avec l'amour... »

Bref, Edmond Paré fut en son temps un de nos meilleurs et nos plus spirituels chroniqueurs.

Sa prose, écrite en style châtié et imagé, conserve encore l'exquise saveur des choses d'autrefois qui toujours ressuscitent en nos mémoires de vingt ans, semblant défier du temps « l'irréparable outrage ».

Une fête de Noël sous Jacques Cartier

par Ernest Myrand

A la veille de Noël j'ai cru opportun de relire cette oeuvre historique d'un de nos écrivains les plus diserts, de goûter les pages évocatrices de cette célébration religieuse accomplie suivant tous les rites sacrés sous l'égide imposante du grand chrétien et découvreur Jacques Cartier « entouré des membres de son équipage, à bord de la « Grande Hermine » décorée et pavoisée pour la mémorable circonstance.

En effet « ces retours au passé historique, nous dit l'auteur, ne sont pas seulement un plaisir de l'esprit, un exercice de la mémoire, une satisfaction d'orgueil national, ils demeurent encore la préoccupation des grandes âmes qui se font une religion sévère de leur souvenir ».

Tout en causant avec son ami Laverdière, évoquant les souvenirs d'antan, il nous décrit la merveilleuse féerie de cette nuit de Noël propice à de religieuses émotions et à la découverte des caravelles, précieuses reliques des âges héroïques: « C'était en effet goûter un délice de nageur que de prolonger ce bain de lumière sidérale, pénétrant à la fois le corps et l'âme, une lumière divinement pure qui ressuscite en ce rigoureux hiver affronté par l'immortel Cartier et ses hardis compagnons sur les bords de la rivière Sainte-Croix.

A la suite de cette admirable et symbolique page d'histoire, l'auteur, d'une plume alerte et d'un style imaginé, évoque cette légendaire messe de minuit à bord de la « Grande Hermine » à laquelle assistent Jacques Car-

tier et ses valeureux marins, compagnons de l'héroïque aventure qui ouvrait tout un nouveau monde au roi de France et à la chrétienté

« En même temps divinement pure, divinement rayonnante, cette lumière vibrait aux yeux avec une telle puissance d'émission que le spectateur ébloui ne savait plus vraiment d'où elle partait; du disque argenté de la lune ou de la neige immaculée: Paysage de rêve sur lequel surgissent les ombres du tableau si intensément noires, si brusquement découpées, tranchées dans la neige qu'elles me semblaient creuses des gaufrures aussi capricieuses que gigantesques. »

Dans cette féerie hivernale à la suite du « conteur d'autrefois, nous partons à la découverte du premier hivernement de Cartier et de ses légendaires « caravelles », pendant que sur la place du vieux marché et par l'entrebaillement des portes de l'église nous arrive l'écho du vieux cantique de Noël; dont le refrain joyeux, en cette nuit divine, nous semble venir du haut des cieux:

« Nouvelle agréable
« Un Sauveur enfant nous est né
« C'est dans une étable
« Qu'il nous est donné!

Ainsi avec notre narrateur et son guide historique, après avoir longuement interrogé « les interprètes de Jacques Cartier lui faire, en leur langue imagée, force pittoresques descriptions nous arrivons enfin à l'endroit désigné, que c'était en ces lieux que le « dict Jacques Cartier hiverna au temps de ses découvertures ».

Alors que remontant le cours des siècles en cette mémorable nuit de Noël 1535, lui apparut à demi enfermées sous la neige les traces d'un premier établissement et l'armature fantastique des trois vaisseaux de Cartier. L'historien Laverdière de s'écrier: « Ici, les caravelles, là-bas, le gallion! regardez! »

C'est donc tout un lointain passé, toute une épopée glorieuse présentant la vision attirante des pays de Roc-Amadour : « Dans ces petites lumières irradiantes, étoilées, des cierges empruntant au froid terrible de l'hiver leur blancheur de neige, les extratiques compagnons de Jacques Cartier reconnaissaient les falots des barques soeurs ancrées au fond d'une crique armoricaine ».

Puis, toujours en compagnie de l'érudit historien l'abbé Laverdière, notre narrateur tout ébloui et ému de cette fantastique évocation liturgique de la célébration de la messe de minuit à bord de la « Grande Hermine » en cette fête de Noël 1535, poursuit toujours son grand rêve au pays des neiges d'antan, même à ses oreilles lui arrive l'écho du « Veni Creator Spiritus », entonné à bord de la « Petite Hermine » comme aussi du «Te Deum » chanté d'abord à St-Malo puis à Québec en toutes les solennelles circonstances et les événements mémorables de notre histoire en l'église de Notre-Dame des Victoires.

Mais « ce ne sont là que des choses qui ont été », remarque Laverdière, d'une voix d'outre-tombe en retraçant les vestiges révélateurs de l'« Emérillon » enfouis dans un immense banc de neige ; ce petit bâtiment de la taille de nos goélettes modernes.

Admirons, grâce à l'intarissable chroniqueur, avec quel entrain ces Noëls anciens furent chantés en la Nouvelle France par Cartier et ses rudes marins bretons, émerveillés par cette féerie nocturne, dont les voix mâles et claironnantes rompaient à travers les siècles le grand silence blanc de ce pays de neige, promu déjà à de providentielles destinées.

Désormais, comme en un rêve merveilleux sur cette terre de la Nouvelle France l'on verra, grâce aux amoncellements qu'a faits la neige, que les équipages entiers de la « Grande et de la Petite Hermine » se sont endor-

mis là et que du fond des âges révolus leur arrive, porté par la voix des anges, le message divin :

« Gloire à Dieu dans le ciel et paix aux hommes de bonne volonté ! »

Une brillante pléiade

Depuis un quart de siècle aucune littérature européenne n'a présenté au monde civilisé une pareille phalange d'écrivains, d'hommes de lettres cultivant tous les genres avec un égal succès que ceux de la France contemporaine qui ont été vraiment, par leurs directives intellectuelles « Les fils de la lumière ».

A la suite des grands aînés qui avaient noms : Barrès, Anatole France, Bourget, Henry Bordeaux, ils partirent à la conquête de nouveaux trophées dans l'ordre des idées car pour eux « rien d'humain ne leur était étranger ».

Aussi, sous quelque forme ou genre littéraire que ce soit, il n'est guère de question qui n'ait été soumise à leur enquête introspective et génératrice de créations nouvelles, soulevant en quelque sorte un pan du mystère de la vie.

C'est d'abord, un Paul Claudel recréant une mystique qui anime toutes ses oeuvres chrétiennes qu'on dirait écloses à l'ombre des cathédrales moyennageuses, dont les vitraux et les rosages multicolores s'ouvraient jadis sur une ère de piété et de ferveur, l'atmosphère des grandes âmes et de ces bâtisseurs de temples religieux. Tout le frontispice de cette oeuvre magistrale, resplendit par : l'annonce faite à Marie », qui l'associe à Péguy, cet autre créateur évocateur des mystères du moyen-âge.

A sa suite, c'est Francis Jammes et c'est Louis Cardonnel qui nous donnent des strophes toutes chrétiennes d'un mysticisme élégien, d'élévation et de candeur angéliques, on peut dire, la réplique faisant écho avec une

symphonie intérieure qui vibre en leurs oeuvres, vastes théories de vierges, chantant des hymnes au Seigneur.

Dans un genre plus profane c'est Paul Valéry, le créateur de la « poésie pure », celle tout au moins qui se dégage de tous les oripeaux pour ne prendre que la quintessence révélatrice des sentiments humains qu'on dirait sortis dans quelque précieux métal digne d'en garder intact toute l'olympienne empreinte et la durable résonnance.

Suivent alors sans ordre de mérite des écrivains, comme Louis Bertrand dont les oeuvres multiples, notamment son « Saint Augustin » et le « Sang des martyrs », lui font une place à part dans le domaine de l'hagiographie religieuse, où il nous décrit avec force couleurs le miracle chrétien accompli sur la terre africaine, féconde en oeuvres civilisatrices accomplies sous l'égide de la civilisation païenne gagnée à de si lumineuses clartés qui unissent la Carthage augustinienne à l'Acropole d'Athènes.

Dans ce genre descriptif d'un état d'âme bouleversé par les courants divers d'un néopaganisme aux prises avec les données évangéliques, il faudrait citer : Un Emile Baumann, avec l'« Immolé » et la « Fosse aux lions » ; un Georges Bernanos avec le « Soleil de Satan » et « Le journal d'un curé de campagne », oeuvres fortes toutes en contrastes saisissants, où l'humain s'oppose au divin dans un paroxysme troublant et révélateur.

Maintenant citons en tête de file, des philosophes comme Bergson, prônant la valeur intuitive de « l'évolution créatrice » ; un Gilson, poursuivant ses « études médiévales » ; un Maritain, qui, sous l'égide du néo-thomisme trouve réponse au gergsonisme et à l'homocentrisme accaparant les facultés pensives de l'être humain dont un Blondel, nous explique toute la lumineuse profonde psychologie.

Et pour compléter et réaliser cette expérience de la vie située dans une ambiance particulière des roman-

ciers de la trempe: d'un François Mauriac avec « Nid de guêpes » et d'autres oeuvres analogues; un Rogar Martin du Gard avec les « Thibault » un Jacques Chardonne; un Henri Montherlant; un Jacques Lacretelle avec les « Hauts Ponts », oeuvres d'une grande puissance d'expression.

Puis, c'est toute une littérature régionaliste: Alain Fournier avec le « Grand Meaulnes »; Paul Cazin, avec les « Bestiaires ». Pendant que Henri Pourrat, nous décrit les types d'Auvergne; Jean Yole, la race vendéenne; Charles Silvestre, nous brosse un tableau du Limousin; pages descriptives, d'un vivant symbolisme.

Au milieu de toutes ces évocations, un poète du terroir s'est trouvé en la personne de Louis Mercier, auteur des poèmes de la « Terre de la maison » et d'autres oeuvres rustiques où vibre en des bucoliques et des élégies, toute l'âme nationale française soumise depuis lors à de si angoissantes et crucifiantes épreuves. Parmi ces oeuvres, prime: le « Lazare ressuscité ».

Dans un autre ordre d'idées, voici d'autres célébrités: comme ceux d'un Jules Romains, créateur du roman fleuve, dans les « Hommes de bonne volonté »; un André Maurois, avec ces essais retentissants sur certains hommes d'état anglais, et la société anglaise contemporaine; un Paul Morand, qui après « Fermé » et « Ouverte la nuit » d'une plume alerte publie une série de reportages cosmopolites où il oppose l'ancien monde pétri du génie grecolatin avec le nouveau, imprégné et soumis à un pragmatisme irrésistible.

Mentionnons des critiques comme Edmond Jaloux, André Bidou, Chs Thibaudet, Daniel-Rops, Jean Giraudoux, compilant des documents humains qu'un Alphonse de Châteaubrian utilisera dans « Monsieur Sourdine » et « La réponse au Seigneur », d'un symbolisme prenant.

Même des esprits généralisateurs; comme un Fortunat Strowsky, un Gonzague Turc, nous donnent une vue d'ensemble de cet effort intellectuel, source d'une

vivifiante lumière répandue par le monde soulevé au-dessus de lui-même.

En plus, à cette oeuvre génératrice d'idées s'associent d'autres noms célèbres comme ceux d'un Charles Maurras, d'un Léon Daudet qui eurent avec un André Gide, un Lucien Romier, un Daniel Rops, un Paul Hazard, un Gaston Rageot, une notable influence, que partagent de brillants écrivains, comme Georges Duhamel, André Lecarès, Francis Carco, dont les oeuvres rétrospectives, commandent l'attention.

Pendant que des écrivains catholiques de l'autorité d'un Victor Giraud, d'un Henri Massis et Henri Ghéon (au théâtre) s'inspirent du plus pur christianisme rendaient plausibles les éternels espoirs. Emboîtant le pas des critiques dont, comme Emile Mâle révélant tout le symbolisme et le mysticisme chrétiens du moyen-âge, comme Elie Faure nous offrant une magnifique synthèse de l'esprit des formes esthétiques à travers les âges.

Maintenant pour clore ce cycle révélateur des forces intellectuelles françaises, citons encore les noms d'historiens de la valeur d'un Louis Madelin, merveilleux évocateur avec son éminent confrère Gabriel Aubry, de cette légendaire épopée napoléonienne, qui eut de par le monde et même sur les bords laurentiens un immense retentissement.

Bref, nous n'avons fait que glaner quelques-uns des grands noms de la littérature française contemporaine qui ont eu sur leur époque une influence marquante, tout en prônant une indéfectible foi en l'avenir de la France, qu'autorisaient à travers tant de siècles d'histoire, « les grands morts qui parlent » ; clamant la victoire de nos armes.

Joseph Royal d'après sa correspondance

Tous les écrivains notables, on peut dire, ont largement usé du genre épistolaire révélateur de leur caractère et de leur personnalité littéraire comme aussi de leurs qualités de coeur et d'esprit qui se manifestent dans leur correspondance pleine de charme et d'abandon.

Nos écrivains canadiens, n'en déplaise à certains contempteurs de notre littérature, n'ont pas dérogé à cette règle et l'on se représente assez bien ce que devaient être les lettres d'un Buies, d'un Faucher de St-Maurice, d'un Hector Fabre et d'un Napoléon Bourassa, témoins d'une des époques les plus marquantes dans nos annales littéraires.

A tout événement nous avons la bonne fortune de pouvoir reproduire quelques extraits d'une lettre due à la fine plume d'un de nos anciens journaliste et homme d'état puisqu'il fut aussi lieutenant-gouverneur à Régina, Sask., poste qu'il occupa avec une grande distinction sans cesser d'être un fervent humaniste persuadé qu'il était, avec Montaigne, que les lettres adoucissent les moeurs et sont une joie pour l'esprit.

Dans une missive pleine de cordialité et de délicatesse qu'il adresse à un vieil ami de Québec en date du 3 mai 1892, voici en quels termes spirituels il s'exprime: « Mon cher ami,

Il est écrit, n'est-ce pas, que quand je vais à Québec je laisse toujours quelque chose de moi. Ce n'est pas prémédité, non certes, car pour avoir ces affaires je suis obligé de vous déranger et de vous occuper encore de moi après mon départ, ce qui me désole ».

Notez en quels propos galants dignes d'un gentilhomme d'ancien régime, il s'excuse de cette mésaventure: « Autrefois j'y laissais une parcelle de mon coeur aux pieds des jolies femmes, je ne télégraphiais pas pour qu'on me remit en possession, heureux d'en retracer quelque reste bien enterré sous les cendres de nouvelles flammes quand j'y retournerai (1). Voyez comme on vieillit: aujourd'hui ce sont des pantoufles que j'oublie sous un fauteuil où j'ai causé la dernière fois! Vous avez été assez bon de me les renvoyer, je vous en remercie mille fois. Et n'était notre ancienne amitié, je jurerais sur la tête de ma belle-mère de ne plus remettre les pieds là où je ne cesse de déranger même après que je suis parti.

« J'ai revu mes savates de vieil homme avec plaisir. Elles sont restées douze heures de plus que moi chez vous où je suis si bien; elles me sont plus chères dorénavant. De sorte qu'en tout ceci, c'est moi l'éternel moi, qui y gagne toujours ». Avouons qu'on ne peut avoir pour un petit service rendu, une attention plus délicate.

Puis en ce style épistolaire du meilleur classicisme qui donne ouverture sur le monde des êtres et des choses, voire même les moindres détails de la vie domestique, il continue sa lettre en termes descriptifs de la vie coutumière et de la nature dans les Territoires du Nord-Ouest canadien:

« Je suis de retour en mon royaume depuis ce matin. Tout est à la même place, hommes, choses et gens et peu s'en est fallu même que je n'y retrouve les neiges et les vents qu'il faisait à mon départ il y a un mois. La saison est paresseuse, le soleil a lair de se lever tard, il est pâle là où il y avait des nappes de neige éblouissante ce sont en ce moment de grandes taches de boue noire qui font des tessons de deuil dans l'immense praierie silencieuse; de larges flaques d'eau coupent les chemins, et c'est curieux de voir les paysans debout dans leurs charriots faire décrire au loin des zigzags à leurs boeufs lents qui semblent se mouvoir à peine et dont souvent on

n'aperçoit que les cornes branlantes au-dessus des grands foins desséchés ».

Ne croirait-on pas, lire une page narrative du « Blé qui lève » de René Bazin? Tant est bien rendue cette vie rurale dans les immenses plaines du Nord-Ouest, surnommées, le grenier du Canada.

Suivent maintenant quelques réflexions qui sont d'un aimable philosophe et tout le moins d'un habile diplomate, pour ne pas dire d'un politicien averti.

« Le gouvernement a bien été pendant mon absence, tant il est vrai que suivant moi l'art de gouverner consiste à ne le faire sentir que le moins possible aux gens. Et puis il y a le mouvement imprimé à la machine qui se continue longtemps après le départ du mécanicien. Avouons que les gouvernements personnels comme le mien ont beaucoup de bon; j'en rends grâce aux dieux immortels tous les jours. Mon cher ami, je ne voulais que vous écrire merci, et voyez où j'en suis rendu. La plume trotte si vite quand l'amitié la mène ».

Ainsi se termine cette lettre écrite au fil de la plume d'un style primesautier, plein d'esprit, d'à propos et de sentiments délicats qui nous révèle l'écrivain de race, un des meilleurs de sa génération, qui fut aussi une des illustrations du journalisme canadien, lequel eut toujours ses préférences marquées.

Aujourd'hui qu'une campagne se fait pour populariser et répandre notre littérature canadienne, faisons confiance à nos écrivains d'hier et d'aujourd'hui qui ont toujours été les meilleurs constructeurs de l'édifice national gage de notre ultime survivance.

P.S. (1)—A cette époque, il y avait des dames de la société qui tenaient un « salon » que fréquentaient plusieurs notabilités, où étaient admis cependant les étrangers de marque de passage dans la Vieille Capitale, réputée pour sa cordiale hospitalité.

LES CARABINADES

par Ernest Choquette

Les lettres canadiennes sont en deuil par le décès du docteur Ernest Choquette, écrivain de mérite, romancier d'un régionalisme avisé, dont les ouvrages « fleurent » bon le terroir laurentien, et qui en outre comme Conseiller législatif faisait figure représentative d'humaniste.

Je relisais dernièrement ses piquantes et réalistes « carabinades », oeuvre de jeunesse primesautière et frondeuses qui toutes voiles dehors s'élance vers l'avenir. Ces chroniques ainsi soulignées elles firent, dans le temps grand bruit à la clinique parmi la gente étudiante et le public lettré.

C'est qu'en effet si elles sont parfois pittoresques, ses dissertations n'en sont pas moins sentimentales et touchantes comme celles du « lit No 38 » qui font songer à certaines pages des « Contes » de Daudet, qui nous tracent et nous élèvent au-dessus des brutales réalités de la vie.

A preuve ce passage évocateur: « Tout ça, décrit avec l'éclair triste et remonte dans le regard de tous les tendres et les naïfs souvenirs qu'elle évoquait avec une vérité si intense et si vivante que je reconnaissais tout de suite son hameau d'aigrefeuilles, s'il m'était donné de l'entrevoir ».

Voyez cette gracieuse description pleine de fraîcheur et de lumière qui sert d'avant-propos à « Petite Lise ». Quel délicieux coin de montagne elle habitait la petite Lise. Rien d'étonnant qu'elle eut conservé dans l'ombre

et les brises en courses des grands arbres le voluté laiteux de ses joies d'enfant. Elle était encore imprégnée de l'odeur des cèdres et des fougères aromatiques quand elle vint me voir par un beau matin fait de rosée et de lumière dorée.

Que de fois aussi il lui est arrivé d'aller entre deux cours de clinique se griser d'air, d'espace et d'horizon; de contempler « du haut de la terrasse Dufferin, ce coin de ville le plus enchanteur qui existe dans tout l'univers. L'oeil embrasse d'un seul coup Lévis perché sur la falaise, le grand fleuve, la rade, les lourds steamers et endessous la Basse-Ville, le quartier Champlain qui égrenne ses piétons affairés et bavards.

D'ici, de là, notre narrateur, disciple d'Esculape, aime au cours d'une « drôle d'opération » mystifier les gens: « Ce n'était rien moins que des guérisons étonnantes merveilleuses, miraculeuses des patients happés en pleine agonie, à moitié ensevelis déjà, à trois pieds sous terre. ouf! et gentiment déposés en un rien de temps, grassouillets, rougeauds, prêts à faire de la haute voltige, entre les mains des parents qui n'avaient seulement pas le temps d'essuyer leurs larmes, tant ça se faisait vite ».

Dans ces « carabinades » toutes pleines de profonds aperçus, d'expériences de la vie, ce n'est pas qu'à son art qu'on a recours, mais dans ce cas au « chemin de la croix ». Oh! la prière a ses heures de détresse pénible, on s'y rattache instinctivement comme à une épave; c'est là que les femmes dans leur grande âme trouvent la force de tous leurs sacrifices, et si réfractaires que nous soyons nous mêmes, Dieu est encore pour nous le meilleur baume à certaines désespérances.

En plus, l'on trouve de-ci de-là des tranches de nature, joliment brossées qu'envierait un peintre paysagiste: « Au crépuscule dans le cadre lointain formé par les forêts sombres tous ces groupes champêtres se dorèrent et s'empourprèrent dans les rayons mourants du soleil ».

Cependant au sein de ce merveilleux décor, l'auteur laisse échapper cet aveu : L'homme sans cesse tiraillé par des désirs jamais satisfaits, n'atteint que rarement une satisfaction passagère ».

Ainsi après avoir repassé maints souvenirs de carabins, des neiges d'antan !... « Le vieux docteur » entre autres choses : « Il se souvenait de son premier et seul amour. Il en conservait des lettres qu'il retrouvait machinalement sous ses doigts en fouillant dans son secrétaire et qu'il relisait encore en passant avec l'éclair tout de suite remonte à ses yeux de toutes les flammes de ses souvenirs... »

Sans doute il y a parmi ces carabinades des scènes un peu trop réalistes, mais si prestement troussées, encadrées par de si jolies descriptions de coins de nature rustiques qu'elles se perdent pour ainsi dire dans le grand tout d'humanité, et d'ultimes souvenances qui embaume tout ce petit livre, véritable concert de notes et impressions d'un vieux praticien au sein de la nature champêtre.

Car Ernest Choquette dès sa tendre enfance aima toujours la « terre » dont il fit le sujet de ses meilleurs ouvrages où se trouvent traduits des sentiments comme ceux-ci : « Les paysans écoutaient pieusement cet hymne de foi profonde, cet hymne suave et majestueux qui descendait ils ne savaient d'où dans l'ombre grandissante mais qui les remuait comme une prière de muezzin dans leurs oreilles ravies. »

Ou encore décrites des scènes rustiques comme celle-ci, toutes parfumées des senteurs vivifiantes du terroir : « L'endormement de la nature était tel à ce moment qu'on n'entendait plus que le bruissement des feuilles mortes agitées par un reste de brise. Et dans les champs que le cliquetis des bandes et des anneaux de fer des harnais secoués par la pesante allure des attelages de labour qui s'en revenaient. »

C'est la même note impressionniste sous d'autres aspects qui retentit dans les « Raimbaud » et « Claude Paysan », où s'affirme son talent descriptif et de contour qui en font un des auteurs les plus goûtés et les plus recherchés en même temps qu'un protagoniste du retour à la terre, où l'âme canadienne retrouve toute sa raison d'être et son grand espoir d'avenir, gage ultime de survivance.

L'homme devant la médecine

par le docteur Jean Arii Blachette

Depuis l'époque reculée où le célèbre psychologue Maine-de-Biran, partisan de l'apperception interne, suivant sa pittoresque expression « introspectait les arcanes de son âme », la psychologie expérimentale a vu considérablement s'étendre son champ d'action ; science éminemment humanitaire devant laquelle s'ouvrent des perspectives infinies.

En effet, c'est tout un monde de faits conscients et subconscients que nous révèle l'être humain. D'ailleurs la publication d'ouvrages désormais célèbres : « L'homme cet inconnu » du docteur Carrell, et celui encore récent : « L'homme devant la médecine » du docteur Jean Arii Blachette qui tous deux concluent aux rapports étroits du physique et du mental, qu'affirme la conscience du moi.

A tout considérer, l'auteur faisant oeuvre analytique et synthétique de l'être humain, en démontre toute la personnalité individuelle, comme aussi de son interdépendance psychologique. C'est ainsi que nous tiendrions à nos semblables par toutes les fibres de notre être.

Il s'établit donc par cette interdépendance des relations sociales qui forment à la longue la conscience humaine, siège en même temps de toute activité intérieure. De plus il parait possible, d'après l'auteur, de réaliser par des associations psycho-physiologiques de créer tous les éléments de la résistance organique, la raison dernière de notre immunité.

Mais il y a aussi les influences extérieures: du pays, du climat, du milieu, qui modifient l'aspect physique et le caractère de ses habitants, comme aussi leur manière d'être et de penser, la direction de la vie. Toujours d'après ces constatations qu'on pourrait qualifier d'empiriques, l'homme se construit lui-même un univers à sa mesure. C'est donc tout l'homme qu'il s'agit d'interroger dans son activité intérieure, ne pouvant séparer l'évolution du corps de celle du coeur et de l'esprit.

Voilà sans embage l'enquête minitieuse et profonde que le docteur Blachette a menée à profit pour trouver en chaque être la raison dernière de sa maladie, en tenant toujours compte de ses dispositions affectives, intellectuelles et morales, bref de tout homme. Ces considérations ont amené l'imminent praticien qui extorise ses vues, à faire une plus large part aux tempéramments individuels et aux faits psychologiques.

Car alors des influences inpondérables entrent eu jeu pour le rétablissement de l'équilibre organique qu'il faut rechercher dans l'esprit et dans l'âme.

En tout, honneur n'est-ce pas, devant un certain positivisme scientifique opter pour les forces spirituelles qui concourent puissamment au rétablissement de l'organisme.

Donc, la santé et la maladie, affirme-t-il, sont des activités vitales qui dépendent de l'univers organique et de l'univers mental, aux prises avec les forces destructives. Ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas de soutenir, que l'homme est un condensateur de vie! que par son dynamisme même il peut propager dans son milieu son corps et sa pensée.

Qu'il utilise le cas échéant à volonté ses forces suggestives et auto-suggestives, pouvant forcer une influence télépathique.

De tout cela il découle à la lumière des faits pathologiques qu'à tout moment l'action de la personnalité indi-

viduelle, se fait sentir, qu'en réalité l'on ne sort pas de son *moi* tributaire de l'hérédité et de la formation intellectuelle et morale.

Au surplus, note-t-il en substance, notre univers mental est composé d'une foule de faits psychologiques soumis à des réactions spirituelles et organisques. Somme toute, qu'il y a interdépendance du psychologique et du pathologique.

De là il découle que notre personnalité psychologique joue un rôle aussi déterminant que notre personnalité physique ; soumise aux conditions de milieu et de vie sociale.

Qu'en toutes circonstances l'on peut dire que l'homme à besoin d'être en accord avec lui-même. L'on est encore forcé de reconnaître que le pouvoir affectif et la direction de nos idées morales et religieuses jouent un grand rôle dans notre état physique.

Que par conséquent, et c'est là un point capital sur lequel insiste l'auteur, qu'il existe une thérapeutique fluidique qui impose et se surajoute à la médecine matérielle, que détermine une action psychique sous forme de psychotérapie.

Qu'en définitive l'homme possède, à un même degré, les caractères de l'organe et les éléments immatériels de l'esprit.

« Et c'est ainsi, nous dit en conclusion l'éminent médecin et profond penseur, qu'à notre époque de puissance matérielle revivent les valeurs morales et individuelles qui ont dirigé l'humanité à travers les vicissitudes de l'histoire ». Nous n'avons fait que transcrire ici quelques-unes des constatations de l'auteur qui souscrit entièrement à l'axiome « mens agitat molem » des anciens, auquel s'ajouterait, en élargissant et ouvrant d'immenses horizons spirituels, cet autre axiome chrétien : « Que l'homme s'agite et Dieu le mène ». En somme, l'on revient à la maxime cartésienne : « Cogito, ergo sum ». Je pense, donc je suis, significative de la dignité humaine.

Progrès matériels et intellectuels du Canada

par Bibeau (jeune)

Dans la volumineuse série des brochures canadiennes, l'on trouve un tableau historique des progrès matériels et intellectuels du Canada, publié par Bibaud, jeune, en 1858.

En un préambule approprié, l'auteur s'exprime ainsi: « Si je mets en première ligne les progrès matériels est-ce donc que les progrès de ce genre doivent être pris au-dessus ou à l'égal de ceux dont je parlerai en second lieu?

« Personne qui osât proclamer un semblable paradoxe, même dans ce siècle essentiellement industriel; car à vrai dire les arts d'agrément ne se répandent qu'à mesure que cette agrégation ou société humaine devient un peuple, une nation ».

Dans un bref exposé Bibaud note les progrès matériels accomplis depuis Champlain, exposant en termes clairs et précis la situation économique et sociale du pays qui depuis les intendants de la Nouvelle-France, n'a cessé de grandir et d'étendre ses relations commerciales, de développer ses industries nationales; de même que maintes exploitations en cours sous l'ancien régime. Que notre population avait doublé, près de sept fois depuis 1791; que si la société canadienne était peu nombreuse, elle était en revanche fort choisie.

Des villes surgissaient et des travaux de viabilité et de canalisation s'accomplissaient facilitant les échan-

ges commerciaux. C'était le bon vieux temps où les « cajeux » descendaient les rivières sur leurs « trains de bois » qu'ils conduisaient à bon port.

Et cela amène l'auteur de ce mémoire à consigner les progrès de la navigation sur le grand fleuve, les grands lacs et même outre-mer, où celle-ci prend chaque jour un essor extraordinaire auquel la métropole anglaise prête son concours effectif. Sans compter la traite des pelleteries où plusieurs des nôtres figuraient avec avantage: Les Perrault, les Tabeau, les Fromenteau, les Côté, les Giasson et Frénard qui fut gouverneur du Missouri; et dans le commerce général: les Vinet, Souligny, les Masson, le Cuvilliers, les Langevin, les Buteau des Homond, des Renaud, Bruneau, les Barthélemy Joliette et François Baby, s'étaient acquis une réputation enviable, dénotant qu'ils étaient bien propres aux grandes entreprises, concurrençant leurs rivaux anglo-canadiens dans les affaires commerciales.

N'est-ce pas là faire justice de cette légende stupide qui eut cours; que les Canadiens français n'étaient pas propres aux affaires, c'est à quoi Bibaud nous donne dans cet exposé de nos activités mercantiles et du matérialisme pratique, comme autrefois le prophète Ezéchiel: « Les marchands sont des princes ».

Maintenant sous le rapport intellectuel, tout en tenant compte des difficultés présentes, Bibaud cite maints témoignages qu'à partir de la fondation du collège des Jésuites et du monastère des Ursulines, du petit Séminaire de Québec y compris les écoles tenues par les Récollets, l'instruction y était répandue; et que sous l'ancien régime comme après la conquête, les Canadiens pouvaient d'ores et déjà atteindre un notable développement intellectuel et professionnel par la fondation successive de collèges, maisons d'enseignement universitaire de Laval ou de McGill, étendant leur action intellectuelle.

Qu'en même temps, les sociétés littéraires et histo-

riques de Québec en 1791 faisaient imprimer des manuscrits précieux sur l'histoire du Canada, des transactions, des mémoires qui avaient trait aux sciences appliquées, aux observations scientifiques touchant le développement économique et industriel du pays. Une autre société des arts et des sciences est fondée en 1827 par Lord Dalhousie. Déjà à cette époque, nombre de médecins: comme les docteurs Blanchette, Charlebois, Tessier, Meilleur, etc., allaient parfaire leurs études aux universités d'Europe, de Londres, de Paris. Notamment, l'on comptait des juristes, des conseillers éminents, titulaires des hautes charges de l'Etat et défenseurs de nos droits constitutionnels.

Au chapitre des arts et de la littérature, car dès l'apparition de l'imprimerie en 1762, avec la Gazette de Québec, les journaux se succédèrent, notamment le « Courrier » et le « Canadien » en 1807, qui prenaient les intérêts des Canadiens.

Quant à la littérature, elle était pleine de promesse d'avenir avec les Crémazie, les Garneau, les Bibaud, les Parent, les de Gaspé, Lenoir et Chauveau, et tant d'autres noms qui par la suite ont fourni une riche moisson d'oeuvres régionales.

Pour compléter ce tableau synthétique dans les arts, des peintres tels que les Légaré, Plamondon, Falardeau, Hamel, Nap. Bourassa, Charles Huot, Suzor Côté, etc., s'inspirant des grands maîtres, ont laissé des oeuvres remarquables.

Bref, en reproduisant les grandes lignes de ce tableau historique où Bibaud jeune a rassemblé pour ainsi dire toutes les forces vives de la nation, il nous a paru qu'il servirait de stimulant à la génération montante qui s'évertue dans tous les domaines à prendre les leviers de commande, gages d'un brillant avenir qu'il appartient aux Canadiens de conquérir.

P.S.—Sur cette importante question industrielle et commerciale l'on pourrait consulter d'ailleurs avec profit, le remarquable ouvrage de M. Joseph-Noël Fauteux, intitulé: « Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français », (prix du concours d'histoire du Canada) en 1926; sujet économique et social bien propre à motiver notre fierté nationale et accélérer notre ascension vers les sommets.

Le physique et le moral

Les imposantes séances du congrès des médecins hygiénistes viennent de prendre fin. N'ayant d'autre but que le bien-être public, l'on y a présenté maints travaux et proposé nombre de mesures préventives contre certaines maladies infectieuses qui menacent la vie des individus, comme celle de la société humaine, en s'inspirant de l'axiome bien connu: « un esprit sain dans un corps sain ».

En définitive c'est l'heureux équilibre des forces mentales et physiques. D'ailleurs, « si l'on s'en tient aux constatations des psychiâtres », le physique et le mental seraient intimement liés, associés en toutes oeuvres fortes, que sa séduction pénètre l'être humain et n'y laisse libre aucune partie vitale.

Mais, car il y a toujours un mais, ce ne serait qu'à les exercer que toutes ses perceptions, ces vérifications parviennent à ce minutieux réglage qui déclenche devant l'objectif et le fait scientifique l'inspiration vraiment créatrice.

Au vrai, cette interdépendance psychologique et cette coopération devient en somme la conscience humaine se substituant à la personnalité individuelle, par des groupes sociaux, des peuples, des nations. L'on voit alors s'établir, pourrait-on dire, un immense réseau de phénomènes télépathiques encerclant ces groupements humains, car les récentes découvertes nous prouvent qu'il existe en dehors des limites de notre corps des ramifications de notre personnalité, par des prolongements d'ondes se pénétrant, s'enchevêtrant avec celles d'autres organisations menta-

les ; comme il paraît oiseux d'ajouter que notre activité mentale est commandée par l'état de nos organes ; qu'ainsi notre instinct mental serait lié à l'activité propre de nos cellules.

Que tout ce débat aurait lieu entre les activités ou les résonnances du « conscient » et du « subconscient » lequel, d'après les expériences psycho-physiologiques de Freud, auraient pris et prendraient de plus en plus une singulière et concluante importance.

L'on n'en constate pas moins que l'état du système nerveux et de la pensée sont primordiaux dans la thérapeutique et que notre personnalité psychologique joue un rôle aussi déterminant que notre personnalité physique. Sans compter que les conditions de milieu et de vie sociale ont une influence considérable sur notre état physique et mental.

En effet, il se dégage des êtres comme des choses des vibrations des ondes sympathiques ou antipathiques qui produisent en nous un profond retentissement organique, influencent nos manières d'être et de penser.

L'on ne peut que reconnaître qu'il existe une thérapeutique fluidique qui se surajoute à la médecine matérielle qui détermine une action psychique sous forme de psychothérapie.

Au cours ordinaire des choses, n'empêche que l'être humain est, d'après les constatations récentes, l'enveloppe d'une atmosphère particulière suivant qu'il est le reflet de ses idées morales concourant à lui attirer des sympathies, ou à lui créer des antipathies qu'il aura parfois peine à surmonter.

Ainsi au dire de tous les psychologues que n'aveugle pas le matérialisme il existe un univers spirituel, sorte d'immense réseau d'énergies fluidiques dont nous subissons l'action inconsciente

Nous sommes en effet traversés, d'après ces expériences récentes, par ces rayons impalpables qui laissent

dans l'organisme des traces indélébiles sur nos cellules et notre organisme tout entier. Au fait, ces rayons fluidiques ralient à travers l'espace des générations d'hommes autour d'un même idéal, les associent à l'éternel concert de la vie.

De même que des forces impondérables émanent des propriétés de la matière, telles les couleurs et la forme géométrique des objets qui fixent notre attention et opèrent des réactions physiologiques sur nos sens comme d'ailleurs les changements atmosphériques affectent notre train de vie et notre comportement naturel.

D'autant plus qu'à tout considérer, le parfait équilibre de notre constitution physiologique et le fonctionnement harmonieux des ensembles cellulaires est nécessaire et vital.

De tout cela l'on peut conclure, avec le docteur Blachette, dans son remarquable ouvrage: « L'homme devant la médecine » qu'en fin de compte « l'homme est ainsi fait qu'il a besoin d'être en accord avec lui-même ».

Qu'en définitive ce qui paraît être qu'un aphorisme contient une règle de vie et que l'homme en paix avec lui-même atteint déjà une haute perfection morale et possède, au dire des anciens philosophes, une grande influence sur ses semblables. Bref la parole du Christ: « Je vous donne ma paix », prêchée à ses disciples au temps évangélique, retentit plus forte que jamais au-dessus de la mêlée humaine, conviant les âmes à ce sublime et conquérant idéal.

La Société canadienne sous l'ancien Régime

Le rapport de l'Archiviste pour (1934-35) contient une collection de lettres datées de (1748) écrites par madame Bégon, née Marie-Isabelle Rocbert de La Morandière. Elle était la femme du Chevalier Claude-Michel Bégon, capitaine des troupes de la marine au Canada devenu plus tard gouverneur des Trois-Rivières.

Ces lettres fort intéressantes adressées à Québec à son gendre, qu'elle appelle son « fils », nous en disent long sur la société canadienne-française à cette époque reculée, laquelle semble très agréable, se donnant des airs parisiens ayant même des similitudes, des échos fastueux d'un petit Versailles.

« Cette madame Bégon, nous dit son biographe, une fort jolie femme, était mieux encore une créature fort spirituelle et on ne peut plus attachante.

« Faite pour aimer et pour souffrir elle savait aimer à travers ses larmes. Elle se montrait délicieuse en conversation. C'était l'avis d'un des hommes les plus intelligents de son temps, l'illustre comte de La Galissonnière.

« Madame Bégon, ajoute Claude Bonnault auquel nous devons ces renseignements, nous initie à l'enchantement de cette fête qu'était alors pour les familles militaires ou bourgeoises l'existence dans les villes de la colonie.

« Si on avait le goût du risque on voulait vivre de toutes ses forces », on lisait, on écrivait, on jouait aux

cartes et l'on dansait avec frénésie, non sans s'attirer les admonestations et les remontrances des autorités religieuses, nous confie la belle dame.

Encore faut-il ajouter à l'éloge de cette société frivole « qu'un singulier souci de charité avait humanisé les coeurs ».

Au cours de cette correspondance on relève plusieurs noms de ceux qui, à cette époque, ont joué un certain rôle dans la colonie et prenaient part aux mondanités, tels que: bals, dîners et réceptions chez le Gouverneur Vaudreuil, l'Intendant Bigot, les Lacorne, les Longueuil, les de Repentigny, les de La Galissonnière de Tilly, de Lotbinière, de Gaspé, de Lanaudière et d'autres gens titrés pour services rendus au Roi, et qui étaient de toutes les réunions mondaines.

Plusieurs années après, madame Bégon suivit son mari en France et s'installa à Rochefort avec sa petite fille dont elle surveilla la parfaite éducation, continuant son journal sous forme de lettres dans lesquelles, à l'occasion elle vante la bonne vie canadienne qu'elle menait à Québec en si aimable et joyeuse compagnie.

D'ailleurs, l'on savait déjà qu'on avait, même sous l'égide des « Cent Associés », organisé des pièces de théâtre, qu'on y avait joué des pièces du théâtre classique: le « Cid », de Corneille, et « Tartuffe », de Racine, revenu en grâce auprès de la cour de Versailles.

L'on est donc justifiable de croire qu'en effet sous le régime français, soit à Québec, à Montréal ou aux Trois-Rivières, les trois principaux postes d'établissement de la colonie en Nouvelle-France, il y eut toujours une élite intellectuelle avide de mondanités, mais capable d'apprécier les choses de l'esprit et de goûter les oeuvres d'art importées d'Europe par ces Français de noble lignée ou gens de profession qui voulaient retrouver au Canada, où ils venaient s'établir, fonder un foyer, un peu de cette vieille France porteuse de lumière et de civilisation.

Certes, ils étaient venus ces fondateurs, ces pionniers, ces gentilshommes, ces artisans, implanter en ces terres lointaines d'Amérique leur foi chrétienne, leurs moeurs et coutumes, mais cultiver aussi leurs goûts artistiques et littéraires mêmes; flamme vacillante parfois sous la poussée des événements, mais toujours entretenue dans les esprits, dans les coeurs, sur ces rives laurentiennes, riches en ce XXe siècle de convainquantes et florissantes expectatives d'oeuvres créatrices qu'autorise déjà toute une brillante pléiade.

Mémoires de Lady L. A. Aylmer

Les mémoires éclairent souvent d'un jour particulier les événements de la grande histoire; ils aident à mieux comprendre, à résoudre les problèmes sociaux d'une époque calme ou mouvementée, fertile en incidents, en événements notoires.

Or, les mémoires de Lady L.-A. Aylmer, femme de Lord Aylmer, gouverneur anglais au Canada, publiés dans nos rapports d'archives rédigés sous forme de lettres et datés de 1831 contiennent des traits intéressants sur l'administration du pays en même temps que ces souvenirs d'antan évoquent les beautés pittoresques, les moeurs et les coutumes laurentiennes au sujet desquelles la sympathique épistolaire ne tarit pas d'éloges se disant très satisfaite sinon heureuse de séjourner dans un pays où persistent les traces de la civilisation française.

Elle note avec non moins de complaisance au cours de réceptions officielles le « bon ton » de la société québecoise qui se presse dans les salons du château St-Louis, alors résidence du gouverneur qui y convoque en audience ses ministres. Des fenêtres de ses appartements, elle peut voir, nous confie-t-elle, toute une population évoluer sur le pont de glace, soit en traîneaux ou sur patins qu'elle parcourt en tous sens pendant que la vue porte au loin et suit barrant l'horizon bleuâtre la ligne sinueuse et imposante des Laurentides.

En maintes circonstances elle note la façon dont s'est conservée intacte cette langue française rappelant, sauf quelques assonnances terriennes, celles de Louis XIV ou Louis XV n'ayant, à traverser les mers, rien perdu de sa joliesse, de sa clarté et de sa vigueur natives.

Ce qui lui est occasion de faire à ses correspondants un peu d'histoire du Canada depuis Cartier et Champlain

afin de permettre de mieux saisir cette remarquable évolution ethnique, cette colonisation réputée jadis avantureuse, devenue une si glorieuse épopée dans la « Légende d'un peuple ».

Sous cette inspiration, elle compose un chant, sorte de mélopée, à l'adresse des chefs de tribus indiennes dépossédées de leur vaste territoire fuyant devant la civilisation blanche, ce qui l'engage à aller les visiter dans leur « réserve » à Lorette ou encore dans l'Ouest canadien chez les Pieds-Noirs et autres tribus indiennes astreintes à une vie nomade quasi séquestrée.

D'ailleurs, cet accent de lyrisme prêté aux événements de l'hsitoire ne l'empêche nullement de noter à l'occasion d'une visite officielle à nos institutions religieuses, notamment à l'Hôtel-Dieu et surtout au couvent des Ursulines, dont elle loue le zèle, la bonne éducation et formation des élèves qu'elle se plaît à interroger et à complimenter sur leur savoir et bonnes manières. En cela, elle est à même de juger de ces qualités éducationnelles dans les milieux qu'elle fréquente, dont les représentants des mieux cotés affluent aux diverses réceptions soit à la ville ou à la campagne, où partout se rencontre une parfaite sociabilité, voire une gaieté entraînante qui fait le charme de ces réunions mondaines.

Lors d'un séjour à Montréal que firent Lord et Lady Aylmer, une réception leur fut donnée chez l'honorable Louis-Joseph Papineau, Orateur de la Chambre, lequel devait jouer un rôle prépondérant dans les événements de 1837; brillante réunion à laquelle assistait toute l'élite de la société, où les notables invités gogutèrent fort le charme et la cordialité de l'hospitalité canadienne.

De même loin de se plaindre de la rigueur de nos hivers, Lady Aylmer adore les courses en traîneaux à travers la contrée laurentienne, glissant sur la neige sur laquelle les bosquets de sapins font tache sombre, puis rentrer ensuite dans une des salles du château où flambe

une bûche d'érable dont la feuille est devenue l'emblème national.

Aussi il est tout probable que cette grande dame anglaise ayant su apprécier les beautés pittoresques de notre pays, et goûter aux charmes de nos réunions sociales, ne fut peut-être pas étrangère à certaines mesures officielles de tolérance prises en vue d'une plus juste et plus large compréhension des intérêts du pays sous l'égide de la couronne britannique.

En son attitude de bienveillance, peut-être prévoyait-elle cette « entente cordiale » entre les deux grandes races sur cette terre canadienne marquée des traces d'une civilisation séculaire qui fait son honneur et sa gloire nationale.

Sir James M. Lemoine

L'on a procédé le 14 janvier dernier, au Morrin College, sous l'égide de la Commission des Monuments et Sites historiques, à la pose d'une plaque commémorative dédiée à Sir James M. Lemoine, écrivain canadien, auteur des « Maple Leaves » de « Quebec past and present » et d'autres travaux historiques qui ont puissamment contribué à faire connaître au Canada et à l'étranger l'histoire du vieux Québec, le berceau de la Nouvelle-France.

Lemoine fut au début de sa carrière littéraire, président de la section française de la Société Royale; aux séances inaugurales de cette Société, il lut plusieurs travaux intéressants, écrits en français, sa langue maternelle; des circonstances d'ambiance et de milieu anglophone lui firent plus tard préférer celle de Shakespeare.

Dans son premier travail, sur « *Nos quatre historiens: Bibaud, Garneau, Ferland et Faillon* », l'on relève cette phrase caractéristique: « Ceux d'entre nous, qui comme résultat de la lutte sanglante provoquée en 1837 par Louis-Joseph Papineau, attendaient anxieusement le réveil des intelligences chez notre peuple, ont dû voir avec joie les oeuvres de Bibaud, de Garneau, de Ferland et de Faillon, paraître justement à temps pour dissiper les ténèbres et les préjugés qui obscurcissent notre passé ».

« Oui messieurs, ne craignons pas de le dire, de le proclamer hautement, c'est à la plume de nos hommes de lettres autant qu'au sang de nos martyrs politiques que le Canada doit le recouvrement et la restauration des titres de sa nationalité.»

Et plus loin nous relevons ces lignes significatives: « La présence d'une section entière réservée aux lettres canadiennes-françaises signifie beaucoup; c'est la justification des luttes de son passé pour sauvegarder ce qui lui était le plus cher: sa langue, son histoire, ses institutions avec la conservation de ses traditions nationales. N'est-il pas avéré que nous, descendants de la France, nous sommes restés les fils de la pensée plus que de l'action? »

Au cours des séances subséquentes de la section canadienne-française, Lemoine, alors dans toute la verve de son talent de chercheur et d'érudit, présenta les fruits de ses laborieuses recherches sur nos archives, qu'on était alors en train de classer et aussi sur les aborigènes, leurs danses et rites mortuaires, lesquels s'inspiraient, semble-t-il, des Mythes asiatiques attestés par leur culte et leur cérémonie funéraire.

En consultant nos archives il sut reconnaître à l'occasion l'héroïque courage et la force d'âme de nos pionniers et de nos missionnaires affrontant les périls, la mort et le martyre même comme la seule couronne terrestre digne d'être méritée, sans compter toutes ces saintes femmes fondatrices d'ordres qui ne craignirent pas non plus d'affronter tous les dangers partageant la vie des Indiens, dans le sul et unique espoir de gagner leur âme à Dieu et aux vérités de l'évangile dans ces vastes régions boisées de l'Amérique du Nord, jadis conquises par la France ».

Voici maintenant pour célébrer la mémoire de Sir James M. Lemoine, la pièce de vers que lui dédia Louis Fréchette en avril 1897, publiée dans la septième série des « Maple Leaves » obligeamment suggérée par M. Lucien Lemieux, assistant-bibliothécaire:

« A Sir James M. Lemoine » (A l'occasion du titre à lui décerné par Sa Majesté la reine Victoria).

« Vous avez de l'oubli, sauvé bien des légendes
« Vieux travailleurs chargés de glorieux butin
« Vous avez pour nos preux dressé bien des guirlandes
« A l'histoire arraché plus d'un secret lointain ».

« Vous avez célébré notre nature immense
« Et tout en dessinant ses splendeurs à grands traits
« Vous nous peignez les moeurs et notez la romance
« Des deux chanteurs ailés qui peuplent nos forêts ».

« Vous n'avez eu pour tous qu'une parole amie
« Jamais on ne vous vu jalouser les vainqueurs
« Gloire à qui nous couronne... à notre académie
« Les prix étaient déjà décerné dans les coeurs ».

Ajoutons à ce témoignage d'admiration que Sir James M. Lemoine, dans son ouvragge « Quebec past and present » s'est fait l'historiographe du vieux Québec auquel en effet il avait voué un véritable culte, exhumant ainsi les souvenirs d'un glorieux passé, de toutes ces vieilles reliques, de « Ces pierres qui parlent » comme aussi d'une époque plus moderne, parcourant ses rues étroites et tortueuses. Il évoque les noms des disparus dont les fastes et les manières de bonne compagnie ne contribuèrent pas peu à donner un lustre à la vie et la société québecoise, et à en faire connaître et répandre sa renommée ancienne et sa légendaire « hospitalité à la française » qu'on qualifiait jadis de « Petit Versailles ».

A ce point de vue il fut un de nos écrivains le plus érudit et plus prolifique de sa génération, qui eut certainement le culte de la « petite histoire » la plus intéressante et la plus évocatrice des souvenirs d'antan, prélude des hauts faits de grande histoire.

Le Napoléonisme au Canada

« Et les peuples alors, d'un à l'autre pôle,
« Oubliant le tyran s'éprirent du héros ».
Victor Hugo.

Ce qu'écrivait alors le grand poète dans les « Châtiments » semble être toujours d'actualité. Depuis lors en effet Napoléon est entré dans l'histoire et pas une année ne se passe sans qu'une oeuvre, une étude, des mémoires, et tout récemment encore ses « lettres à Marie-Louise », ne soient publiés et que son nom ne retentisse d'un bout à l'autre de l'univers. Toujours Lui!

Témoins entre autres ouvrages: « Les derniers jours de Napoléon à Ste-Hélène » de M. Gabriel Aubry; ainsi que « La formation première de Napoléon », par Louis Madelin, qui nous le représente à l'Ecole militaire de Toulon: « esprit sérieux, grand liseur, travailleur acharné, consciencieux déjà de sa valeur ». Au fait celui que l'on appelait alors « le petit caporal » deviendra empereur.

Il faudrait mentionné les cinq volumes d'histoire que lui a consacré naguère Frédéric Masson, dont un des plus captivant était « Napoléon et sa famille », sujet d'un vivant réalisme qui nous le montre très humain et toujours confiant en son étoile, merveilleuse destinée qui d'emblée le plaçait au rang des plus grands capitaines des temps anciens et modernes. C'est toute une bibliothèque qui consacre sa mémoire.

D'ailleurs, dans la littérature étrangère, les écrivains anglais et allemands lui ont fait aussi une place d'honneur et ont maintes fois consacré à ce grand homme de

guerre, des études fouillées et retentissantes, tout à la gloire de ce Titan, retenu prisonnier sur une île déserte de l'océan Atlantique située aux confins du monde.

Et chose remarquable et significative, c'est encore à son école et aux données stratégiques de ce génie de la guerre que s'inspirent les généraux contemporains pour les mouvements d'ensemble, tant son oeil d'aigle, sa rapide et géniale intuition avait fixé les lois de la guerre.

Manitenant, si la légende napoléonienne et cela va sans dire eut un immense et durable retentissement, l'écho de ses victoires triomphales, mettant toute l'Europe à ses pieds se prolongea jusque sur les bords laurentiens.

Malgré tous les obstacles que les autorités mirent à la publicité de ces hauts faits ils parvinrent tout de même jusqu'à nous, et dans nos périodiques, journaux, revues littéraires, parurent maintes chansons exaltant le héros légendaire ou conspuant le « Corse à chevaux plats », comme aussi on célébra par ordre officiel, les victoires anglaises d'Aboukir et de Trafalgar et Waterloo entraînant la chute de l'empereur qui avait rêvé la possession du monde.

Voici quelques refrains de ces chansons épiques:

« Le fameux Bonaparte
En Egypte est arrivé
Mais qui va-t-il donc faire
Triste pays pour un corsaire
Puisqu'il n'offre aucun butin
Puis à la fin
Ses troupes mourront de faim ».

Un autre de nos bardes, de s'écrier :

« Napoléon parait dans la foule immortelle
Dont la gloire vivra grandissante éternelle !
Il dort ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir !
Il dort ! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir...»

« Et vous le condamnez quand des foules
Accouraient par millions de partout.
Honte à vous. Il tombe, mais son sceptre brisé,
Remonte jusqu'au ciel plein de hauts faits,
Lâches, son épitaphe appartient à l'histoire ».

D'autres entonnaient des couplets loyalistes exaltant Nelson à Trafalgar et Wellington à Waterloo. Ces deux victoires anglaises, lesquelles, nous rapporte M. Joseph-Edmond Roy, dans sa remarquable conférence sur « Napoléon au Canada », lue devant la Société Royale le 11 mai 1911, furent le signal de réjouissances publiques.

« Et cela s'explique », nous dit M. Roy. « Nous avions été contre les régicides révolutionnaires, et nous confondions dans une même horreur les conventionnels et les membres du Directoire.

« Cependant, quoique la « Gazette de Québec », d'inspiration anglaise, avait au cours de ces mémorables campagnes napoléoniennes cru bon de cacher au public le triomphe des armées impériales, il vint un temps, relate l'éminent historien, où la vérité se fait jour en dépit de tout.»

« Ce fut alors un véritable engouement dans la province de Québec restée française d'esprit et de coeur. Encore au milieu du siècle dernier on pouvait voir fréquemment dans presque toutes nos maisons, soit un buste, soit un portrait de Napoléon ou une gravure d'une de ses plus célèbres victoires remportées par le grand conquérant.»

Et si l'on en croit le témoignage de nos vieux journaux, le prestige de Napoléon malgré tous les obstacles, doit compter pour quelque chose dans ce tournant de l'histoire.

A ce point de vue, tout nous porte à croire que le Canada n'est pas resté étranger à cet apothéose.

Depuis lors, dans nos institutions enseignantes, nos universités, nos collèges, dans la presse, nos conférenciers ont fait tour à tour connaitre quelques-uns des épisodes de la fameuse « légende napoléonienne », encore dans toutes les mémoires.

Bref, il nous a paru intéressant de noter que le Canada français, c'est-à-dire, la provinde de Québec, loin d'être restée étrangère à ces grands événements historiques, elle a vibré à l'unisson, et qu'un moment, elle a aperçu dans l'azur du ciel le vol glorieux des aigles impériales; comme aussi se détachant sur l'écran de l'histoire des temps modernes, ce profil césarien qui, pareil au Sphinx d'Egypte, « semble défier du temps l'irréparable outrage ».

Toujours retentiront ces vers immortels de « l'Explication » :

« A la colonne on rendit sa statue
Quand on levait les yeux on le voyait debout
Au-dessus de Paris serein dominant tout,
Seul le jour dans l'azur et la nuit dans les astres.
Panthéon, on grava son nom sur nos pilastres.
« On ne regarde plus qu'un seul côté des temps.
Cet homme étrange avait comme ouvré l'histoire.
La justice à l'oeil froid disparut dans la glaire.»
« On revit qu'Esling, Ulm, Arcole, Austerlitz,
Comme dans les tombeaux des romains abolis,
On se mit à fouiller dans les grandes années.
Et vous applaudissiez nations inclinées
Chaque fois qu'on tirait de ce sol souverain
Ou le Consul de marbre, ou l'empereur d'airain.»

Ainsi donc peut-on dire que tous les mouvements d'idées originés en France, malgré l'éloignement et les entraves administratives eurent quand même dans nos milieux intellectuels et même sous la poussée des événements, dans les couches populaires un profond retentissement.

Et si nous fûmes par la cession du Canada protégés contre les souffles délétères de la Révolution, par contre, les doctrines libertaires des encyclopédistes jointes à l'athéisme voltairien, voire même un sentimentalisme romantique, influencèrent parfois chez nous, certains esprits cultivés réputés libres penseurs, que l'apparition du Génie du Christianisme de Châteaubriand ramènera aux saines croyances catholiques qui avaient guidé leurs premiers pas dans la vie.

Ainsi, comme nous venons de le voir, la légende napoléonienne eut un immense retentissement en Europe, fait remarquable, l'écho de ces victoires triomphales se prolongea jusque sur nos bords laurentiens où, comme l'affirmait il y a plusieurs années M. Jos.-Edmond Roy, notre éminent historien dans sa remarquable conférence, s'était longtemps conservée cette « légende napoléonienne.»

Au point que dans presque toutes les demeures se voyaient encore au siècle dernier un buste, une effigie du grand empereur, une gravure rappelant un épisode mémorable de cette merveilleuse épopée, qui faisait corps avec cette inaltérable souvenance que l'on gardait à la patrie des ancêtres.

En conclusion un fait constant demeure, c'est qu'en histoire comme en littérature, nous fûmes toujours en terre canadienne fidèles au souvenir.

Les adieux et dernières volontés de Pierre Boucher

Si la lecture des « Mémoires » et des « Anciens Canadiens », de M. de Gaspé, nous éclaire et nous fixent sur l'esprit traditionnel des nôtres à cette époque reculée qui semble lettre morte pour la génération nouvelle, la teneur des inventaires et des testaments, n'évoque pas moins un sens moral et social des plus louables, comme le sont à vrai dire la transcription dans nos archives « des adieux et dernières volontés » de Pierre Boucher, qui débutent ainsi : « Considérant que la mort est certaine et l'heure incertaine, me voyant dans un âge avancé et voyant que j'ai des enfants encore jeunes, etc.»

Suivent après le partage des biens, les recommandations d'usage : « Je leur donne de plus ma bénédiction et prie Dieu de les bénir et toute leur famille. Au contraire je prie Dieu de les châtier s'ils s'opposent à mes dernières volontés marquées ci-dessus, fait à Boucherville, le 6 août 1688 ».

Et maintenant voici les termes de son testament, où il s'y révèle un grand chrétien en même temps qu'un homme sage et avisé, tout de droiture et profonde expérience de la vie : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...»

« Je donne à Dieu mon âme, mon corps à la terre, je veux et déclare vivre dans la foi et la religion catholique apostolique et romaine. Je laisse si peu que j'ai de biens à mes chers enfants auxquels je recommande premièrement de se souvenir et de faire prier Dieu pour

ma pauvre âme; secondement d'avoir bien soin de payer ce qui se trouvera être dû lorsque je mourrai; troisièmement d'aimer et honorer votre chère mère et rien faire qui puisse la chagriner: quatrièmement je vous recommande la paix et l'union et la concorde entre vous, etc. Si vous voulez que Dieu vous bénisse, vivez en paix les uns avec les autres, faites du bien à tout le monde pour l'amour de Dieu et faites mal à personne autant que vous pourrez. Soyez charitables et aumônez autant que vous pourrez et faites-vous le plus d'amis que vous pourrez, préférez les gens de bien qui vivent dans la vraie crainte de Dieu, qui peuvent beaucoup vous suivre par leurs prières et bons conseils et bons exemples; avec les autres qui pourront vous faire tort par intérêt ou la défiance ayez la simplicité d'une colombe et la prudence du serpent. Suivez le plus souvent le conseil de bons livres, quand vous en trouverez qui vous donnent de bonnes instructions pour l'état et les conditions où Dieu vous a mis. Adieu donc, mes pauvres enfants, pour un peu de temps, car j'espère que nous nous reverrons dans le paradis pour une éternité sans jamais être séparés ».

Dans une petite note insérée au bas de ce précieux document on peut lire: « Il fut un temps, écrivait Jacques Viger en 1861, où on lisait les dernières volontés de Pierre Boucher dans chaque famille une fois par année et à genoux ».

Voici encore une curieuse pièce reproduite aux archives, où se trouvent les raisons qui l'engagent à habiter la seigneurie qu'il a nommée Boucherville, dont voici la première raison de cet établissement, rédigée avec cet esprit de foi et de charité qui devra caractériser toutes ses entreprises sociales.

« 1.—Pour avoir un lieu en ce pays consacré à Dieu où les gens de biens puissent vivre en repos, une habitation où les habitants fassent profession d'être à Dieu. Une façon toute particulière; ainsi toute personne scandaleuse ne doit pas s'y présenter pour y venir habiter,

à moins qu'il ne soit dans le dessein de changer de vie ou bien il se doit attendre d'en être chassé ».

2.—La seconde n'est pas moins caractéristique de cet entier abandon aux desseins de la Providence sous laquelle il se place lui et toute sa famille: « C'est pour vivre plus retiré du monde et de tous les employés qui ne servent qu'à nous retirer de Dieu pour nous occuper du monde. Et ainsi avoir plus de commodités de travailler à faire mon salut et celui de toute ma famille ».

Et la principale raison: « C'est qu'il me semble j'aurai plus de moyens de faire du bien au prochain, que dans l'état où je suis où mon revenu ne me permet pas de faire toutes les charités que je voudrais.

« Je demande, conclut-il, pour toute récompense et reconnaissance autre chose, sinon que Dieu soit servi et glorifié d'une manière toute particulière dans cette seigneurie de Boucherville qui est toute à lui, qu'il veuille par la grâce l'agréer s'il lui plaît ».

Ne croirait-on pas lire quelque légende chrétienne du moyen âge? Et quand on songe que c'est ainsi, sous une aussi puissante protection, que fument tout d'abord, mises plusieurs sinon toutes les seigneuries canadiennes, quoi d'étonnant alors que ces possessions de terres soient devenues par la suite si fertiles en « miracles de survivance nationale ».

A propos des "papiers" de Ludger Duvernay

Les revues et les périodiques français se sont de tout temps alimentés des lettres échangées entre les personnalités marquantes du monde politique ou littéraire.

Sous ce rapport, chaque époque a fourni ample moisson à puiser dans la correspondance de certains de ces illustres représentants comme: les Lamartine, les Châteaubriand, les Guizot, les Thiers, les Michelet, les Louis Veuillot et tant d'autres qui ont laissé leur trace brillante dans l'histoire.

Et tout dernièrement, n'a-t-on pas vu la publication de lettres de Joséphine, de Marie-Louise, enrichir l'épopée napolénienne, et nous montrer en retour l'Empereur conquérant du monde, entre deux batailles, se défendant mal contre les « surprises du coeur ».

Or, nos archives contiennent à vrai dire, toute une collection de lettres écrites par certains de nos hommes publics qui sur un moins vaste théâtre, ont tout de même joué un rôle et dont les vues personnelles soulèvent un voile sur les événements et les faits divers auxquels ils furent mêlés, souvent comme principaux acteurs et les témoins oculaires.

Voici tout d'abord une curieuse pièce, un billet du chansonnier Béranger à M. Perrotin au sujet d'un ouvrage à faire imprimer.

Mon cher Perrotin,

M. Lemoult arrivé dernièrement au Canada, désirerait faire imprimer un petit ouvrage sur ce pays que nous connaissons maintenant trop peu; ne pourriez-vous pas lui indiquer un libraire ou un éditeur avec qui il peut faire un arrangement. Vous m'obligeriez beaucoup.

à vous,

BERANGER.

Suit une lettre de M. Ludger Duvernay à Léon Gosselin, en date de New-York, le mardi 23 août 1831, dans laquelle il note entr'autres choses: « Nous avons eu de grandes discussions sur notre pays, nous en sommes presque venus aux mains, on ne connait pas plus ici le Canada que la Laponie. Cela m'a fortement indisposé contre les Américains, mais j'espère que nous nous ferons connaître ».

Dans une lettre d'Isidore Lebrun à Ludger Duvernay, propriétaire et éditeur de la « Minerve » à Montréal, en date du 8 octobre 1831, Paris, l'on y voit consigner la même remarque au sujet de l'ignorance où l'on est à l'étranger de notre pays.

Monsieur,

Je crois que vous savez que m'étant proposé de démentir et rectifier les bévues énormes et nombreuses commises, contre l'intérêt du Canada et de la vérité, j'embrasse dans mon essai sur les deux Canada: l'état politique, moral religieux, industriel, commercial et littéraire. Je soupçonne que des motifs divers et puissants vous empêchent parfois de dire dans la « Minerve » tout ce que votre patriotisme vous inspire ».

Dans une lettre datée du 8 octobre 1831, de A.-N. Morin à Ludger Duvernay on peut lire ce passage significatif où après avoir cité certaines questions législatives,

il en vient à traiter d'affaires personnelles: « Monsieur afin que vous puissiez apprécier les motifs qui me font penser à l'avenir, supposé ce qui est bien naturel à mon âge que je songe à me marier et que la crainte de n'avoir pas même d'état à offrir, me gêne et me cause des humiliations, vous trouveriez raisonnable que je cherchasse à sortir de cet état. Je n'ai aucun désir de me séparer de votre établissement; la « Minerve » est mon ouvrage, ma famille, si je m'en sépare momentanément après la session pour achever l'histoire du Canada, je la suivrai toujours d'assez près pour lui donner un bras protecteur au besoin. Mais puisqu'il ne faut rien espérer autre chose que d'être isolé sur terre, je m'y résigne ».

L'on trouve reproduite une lettre d'Etienne Parent à Ludger Duvernay dans laquelle il dit franchement sa façon de penser: « Je suis content du paragraphe éditorial de votre « Vindicator » il est dans les bons principes, mais pourquoi diable venir nous parler des Grecs et des Romains, tandis qu'il y a tant à dire des Canadiens. Je n'aime guère ces faiseurs de chroniques.

Voici encore une lettre de Rodier à Ludger Duvernay, en date du 2 janvier 1834 non moins caractéristique d'un état d'esprit qui n'est pas sans dignité et fermeté de convictions.

Citons-en un extrait.

L'Assomption, 2 janvier 1834.

Citoyen, mon ami,

« Je t'embrasse avec toute la sincérité d'un véritable ami et te souhaite ainsi qu'à la « Minerve » de longues et prospères années.

« J'ai commencé cette année sous les auspices de la Pauvreté et je serai très heureux si je ne la termine pas sous les haillons de la misère. Cependant je mentirais si je disais que je ne suis pas heureux. En somme j'ai beaucoup plus de bonheur que maints ambitieux patrio-

tes plus riches que moi ; mais, sortis comme moi de l'obscurité qui ont toujours : Peuple, liberté, égalité sur les lèvres... et que pour faire leur chemin à la célébrité prêtent à la cause de la Patrie ce qu'ils en recevront en usure, puis par une jalouse médiocrité appellent aristocratie, la dignité d'un grand homme dont ils ne sont pas même un simulacre, qui joignent l'ignorance à l'envie et qui trouvent leurs consolations dans les flagorneries de certains adulateurs qui ont toujours l'encens à la main. Le correspondant ajoute : « Au surplus que Dieu les bénisse et puis-je me tromper ; j'aimerais mieux devoir mon erreur à un défaut de jugement qu'à un manque de charité.

A vrai dire, les temps ne sont pas changés et nous assistons, sans être trop pessimistes, encore de nos jours, à ce qu'on est convenu d'appeler « La comédie humaine » dont Balzac a fait le titre de son oeuvre magistrale.

En somme ces « papiers » Duvernay, tels que consignés en nos archives provinciales, témoignent de la part des correspondants, d'une grande fidélité, d'un entier dévouement à la cause commune de la Patrie, qu'ils mettaient au-dessus de tout.

Qu'ils trouvent toujours chez nous de nobles imitateurs.

LOUIS JOLLIET

découvreur du Mississipi

Ce n'est pas sans étonnement (habitués que nous sommes à entendre prôner et porter aux nues les exploits et les prouesses de certains hommes audacieux comme les héros du jour), que l'on lit dans nos rapports d'archives le récit pathétique des premières explorations et découvertes d'un Jacques Cartier ou d'un Samuel de Champlain, ces hardis navigateurs cinglant sur de minuscules caravelles vers les terres lointaines du Nouveau Monde.

Ou encore le compte-rendu si simple et si désintéressé de Sieur Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi, où l'homme ici s'efface devant la réalité, ne semblant aucunement faire état des services signalés qu'il vient de rendre à son projet à la France, dont il vient d'étendre les possessions d'outremer.

En même temps, l'on voit combien l'explorateur, qu'aucun obstacle n'arrête, n'en tire d'ailleurs aucune gloire pour lui-même et se contente de noter en cours de route, en un style simple, tout l'aspect pittoresque de la région, qui ouvrait à la civilisation et au commerce de si merveilleux débouchés.

Ce fameux rapport rédigé sous forme de lettre est adressé au comte de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France :

Monseigneur,

« C'est avec bien de la joie que j'ai l'honneur de vous présenter cette carte qui vous fera connaître la situation

des rivières et des lacs sur lesquels on navigue au travers du Canada ou Amérique septentrionale qui a plus de douze cents lieues de l'est à l'ouest.

« Cette grande rivière au-delà des lacs Huron et Illinois, qui porte votre nom, savoir rivière Buade, pour avoir été découverte ces années dernières (1673 et 1674) par les premiers ordres que vous me donnates en entrant dans votre gouvernement de la Nouvelle-France, passe entre la Floride et le Mexique et pour se décharger dans la mer, coupe le plus beau pays qui se puisse voir. Je n'ai rien vu de plus beau dans la France comme la quantité des prairies que j'y ai admirées, ni rien d'agréable comme de bocages et des forêts, où se cueillent des prunes, pommes, grenades, citrons, mûres et plusieurs autres petits fruits qui ne sont point en Europe.»

Puis notre vaillant explorateur ne tarit pas d'éloge sur les richesses de toutes sortes qu'il rencontre: ressources forestières, minières, rivières poissonneuses, quantité d'oiseaux de tous plumages:

« Dans les champs on fait lever les cailles, dans les bois on voit des perroquets, dans les rivières on prend des poissons qui nous sont inconnus pour les goûts, figures et grosseurs. Les mines de fer et les pierres sanguines qui ne s'amassent jamais que parmi le cuivre rouge, ne sont pas rares non plus que l'ardoise, le salpêtre, le charbon de terre, marbre et moulange.

« Quelques notes sur la vie des Sauvages qui voyagent en canot de 50 pieds de long, ne faisant pas état des cerfs, tuent des boeufs qui vont par bandes de quatre cents têtes sur les bords de la rivière et les coqs d'Inde si communs qu'on n'en fait pas grand cas.

« Tant qu'aux Sauvages ils font du blé d'Inde la plupart trois fois l'année et tous les melons d'eau pour se rafraîchir pendant les chaleurs qui ne permettent pas de glace et fort peu de neige. »

Jolliet note encore: « Que par une de ces grandes rivières qui viennent de l'Ouest et se déchargent dans la rivière Buade on trouvera passage pour entrer dans la Mer Vermeille. J'ai vu un village qui n'était qu'à cinq journées d'une nation qui a commerce avec ceux de la Californie ».

Maintenant la fin de cette héroïque et gigantesque entreprise n'est pas moins consignée avec cet entier dévouement qui caractèrise les grands coeurs qui savent se mettre au-dessus de toutes les contrariétés et de tous les déboires.

« J'ai évité les dangers des Sauvages, j'avais passé quarante-deux-rapides. J'étais prêt de débarquer avec toute la joie qu'on pouvait avoir du succès d'une si longue et difficile entreprise, lorsque mon canot tourna hors des dangers, où je perdis deux hommes et ma cassette à la vue et à la portée des premières maisons françaises que j'avais quittées, il y avait presque deux ans. »

Retenons cette dernière phrase si magnanime dans son humble soumission à la volonté de son seigneur et maître: « Il me reste que la vie et la volonté pour l'employer à tout ce qu'il vous plaira Monseigneur ».

Votre très humble et très obéissant serviteur et sujet,

Louis JOLLIET.

Et voilà en ces temps lointains où s'accomplissaient de si grandes choses comment on savait servir son pays.

Chevalier de Lorimier

« Il faut croire, a-t-on dit, ceux qui donnent leur vie pour une cause ».

Tel fut le cas pour plusieurs des patriotes de 1837 au cours de ces événements historiques dont on s'apprête à commémorer le centenaire.

Aussi l'on ne peut lire sans une véritable émotion, la lettre du patriote chevalier de Lorimier à sa femme en date du 15 février 1839, reproduite dans nos rapports d'archives (1934-1935).

L'histoire à travers les âges, depuis le morituri te salutant (ceux qui vont mourir te saluent), des chevaliers romains, est remplie de ces mots célèbres, sentences lapidaires, synonymes d'héroïsme et de grandeur d'âme prononcés en face de la mort.

Mais cette lettre, sans faire appel aux sentiments d'indignation et de révolte, est pleine d'élévation et de tendresse paternelle, elle honore à plus d'un titre le grand coeur qui l'a dictée:

« A la veille de partir de mon lugubre cachot pour monter sur l'échafaud politique déjà ensanglanté de plusieurs victimes qui m'y ont devancé, je dois à mon inclination d'écrire un mot avant de paraître devant mon Dieu, dépositaire de mon âme.»

Puis, tout en pardonnant à ses ennemis, il proteste de son affection envers son épouse et ses chers enfants, qu'on ne lui a pas permis de voir et que la mort prochaine va lui ravir pour toujours. « Sois heureuse, dit-il en

terminant, ma chère et malheureuse épouse, ainsi que mes chers enfants, adieu et sois heureuse ».

La lettre est enluminée de sentences, de maximes héroïques qui en disent long sur la grandeur d'âme, la noblesse de coeur de celui qui l'écrivit au fronton du temple du souvenir, pour revivre désormais dans leur mémoire: « Le héros en mourant vous a légué sa gloire ». « Epouse, enfants chéris, séchez vos pleurs ». « Il n'est plus, mais son nom est gravé dans tous les coeurs ». « Qui lutte avec la mort et combat pour la vie, que son triomphe est grand, c'est celui du martyr ». « Dans mon dernier soupir, dans mon dernier adieu! »

Maintenant le testament politique du chevalier de Lorimier daté du 14 février 1839, n'est pas moins éloquent: « Je meurs, dit-il, sans remords. Je ne désire que le bien de mon pays dans l'insurrection et l'indépendance. Après les malheurs de l'anarchie et d'une révolution sanglante, le paisible Canadien verra renaître le bonheur et la liberté sur les bords du St-Laurent. Je laisse à mes enfants que le souvenir de mes malheurs ». « Quant à vous mes compatriotes, puissent mon exécution et celle de mes compagnons d'échafaud vous êtres utiles. Pour vous je meurs, m'écriant: « Vive la liberté! Vive l'indépendance! »

—Il n'est pas moins admirable ce discours prononcé par le patriote Hindelang, devant la Cour martiale avant sa condamnation à mort en janvier 1839 annexé au même rapport d'archives et qui se termine par ces mots vibrants: « J'ai toujours été franc et sincère, j'ai la conviction d'avoir agi en homme d'honneur, je ne puis donc redouter un arrêt quoiqu'il soit. Je le supporterai sans crainte et sans regret, ma conscience pure et sans tache suffirait seule pour me soutenir, si je ne me sentais pas un coeur assez fort pour remplir jusqu'à la fin mon rôle d'homme et de soldat ». Voilà comment un patriote canadien sans haine, et tout en pardonnant à ses ennemis, savait mourir.

Sans doute, à un siècle de distance, maintenant que les passions politiques sont appaisées, ils eurent tort de s'être révoltés contre l'autorité établie, mais cessons de les considérer comme des rebelles et des hors la loi ; car à l'encontre de la défection de certains chefs, ils ne se montrèrent pas moins grands devant la mort et donnèrent volontiers leur vie pour le bonheur de leurs compatriotes, pour la gloire et la prospérité de leur pays. Paix à leurs cendres.

François-Joseph Chaussegros de Léry

Dans nos annales historiques, il est souvent fait mention de la part glorieuse prise en maintes circonstances mémorables à la défense du pays par nos miliciens canadiens. Sous la valeureuse conduite de leurs officiers supérieurs lesquels, pour avoir servi sous le roi de France, ne combattirent pas moins avec leur bravoure coutumière sous le nouveau drapeau britannique qui abritait désormais nos destinées.

D'aucuns même servirent à l'étranger où dans les possessions françaises où ils gagnèrent vaillamment leurs épaulettes. Parmi ces noms qui sont acquis à l'histoire, l'on trouve dans le rapport de nos archives de (1833-34) celui du vicomte François-Joseph Chaussegros de Lery, promu lt-général et commandant en chef du génie à la grande armée, sous Napoléon.

Le plus illustre, y lit-on, des frères de Lery dont le nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile à Paris.

Né à Québec, le 11 novembre (1754) il prend du service dans les iles Martinique, Guadeloupe et Tabago, est promu lieutenant, s'attache comme officier du génie à la fortune de Napoléon, est grand officier de la Légion d'Honneur pour sa brillante conduite à Austerlitz.

D'ailleurs les éloges que lui décerne Napoléon à Ste-Hélène, nous dit M. de Gaspé dans ses « mémoires » disent assez combien il appréciait les brillantes qualités de ce général d'origine canadienne.

Dans cette série de lettres qu'alors tout jeune il adresse à son père, à sa mère et à son frère, et publiées dans nos archives, il est plein d'affection filiale autant que respectueuse déférence, dont il ne s'est jamais départi ayant toujours à coeur de maintenir haut le nom qu'il portait.

Au cours d'une lettre à son frère, il lui proteste qu'il employera tous ses talents nécessaires pour le rendre content avec l'aide du Seigneur.

En date de Paris, 16 janvier 1766, il fait ses bons souhaits à son frère et sa mère: « Permettez, qu'en commençant la nouvelle année, je vous exprime les sentiments les plus respectueux. Faites moi la grâce d'assurer de mes respects ma chère mère pour laquelle je fais les souhaits les plus heureux ».

Ainsi en fils soumis et respectueux, à mesure que les années passeront, il n'est pas d'événements, de promotions, de ses brillants services dont il ne tienne sa famille au courant.

A l'époque même de son mariage avec Mlle Kellerman, fille du général Kellerman, il en informe sa famille et en même temps que plus tard la naissance d'un fils qui portera son nom.

En écrivant à son frère Louis, il le prie de mettre ordre à ses affaires au Canada, au sujet de ses biens et rentes auxquels il pouvait avoir droit.

Et toujours ses familiales missives se terminent en ces termes affectueux: « Adieu, mon cher Louis, mille choses gracieuses et agréables à toutes la famille et crois à toute ma tendresse et dévouement ».

Dans la biographie qui lui est consacrée on mentionne: « que Napoléon lui sut gré de ses brillants éclats de services et qu'en 1811 il l'avait créé baron de l'empire avec dotation en Westphalie, qu'à la restauration il fut

fait grand croix de la Légion d'Honneur, nommé membre du conseil de guerre et fait vicomte ».

Sa fin ne fut pas moins belle et contient un grand enseignement. Il décéda ainsi comblé d'honneurs chez son parent le comte de Marchais, le 5 septembre 1824. Son corps fut inhumé à Aurret, petit village où il s'était retiré, et dont les habitants l'admiraient comme un père.

Bref, sous les drapeaux comme dans la vie privée, il fit preuve d'une haute intelligence et de grandeur d'âme.

Puisse son nom être retenu et sa vie mémorable servir d'exemple à ses compatriotoes à la génération montante en marche vers l'accomplissement de leurs brillantes destinées.

"ORIGINAUX ET DETRAQUES" de Louis Fréchette

L'on connaît l'auteur de cet ouvrage plus comme poète national qu'a immortalisé la « Légende d'un peuple ».

Dans cet oeuvre en prose pleine d'un charme évocateur et de verve humoristique qu'agrémentent de pittoresques descriptions, l'auteur révèle un observateur en même temps qu'en sentimental qu'anime une débordante jovialité.

Ce sont tout d'abord des réminiscences, des souvenirs de jeunesse qu'il nous relate avec un parfait naturel et un entier abandon au temps heureux où en compagnie de son ami Edgar ils dévalaient tous deux par les sentiers abruptes de la falaise et des grèves lévisiennes.

« Tu ne te retrouverais plus, écrit-il, en manière de préface à son ami, la « Commune » avec ses tranchées historiques, ses monticules se succèdant pêle-mêle comme les vagues de la mer, ses étroits sentiers se faufilant à travers les bosquets épars...»

Tout alors lui est sujet à de poétiques évocations de ces « souvenirs » du jeune âge que rien n'efface et qui surgissent à chaque tournant de la vie.

C'est à peine si tu trouveras au haut de la falaise qui domine le Saint-Laurent un petit coin de roc où t'asseoir pour jouir encore du spectacle toujours grandiose et toujours beau, du soleil sombrant derrière la gigantesque arête du rocher de Québec, et pour écouter

s'endormir le grand fleuve avec ses bruits et ses rumeurs dans le calme de la nuit tombante ». Puis en une prose riche et nuancée, pleine de rêves et nostalgiques souvenances le futur poète et chantre de nos gloires nationales se prend encore à se remémorer ses multiples et ses doucereuses impressions.

« Combien de fois, écrit-il, par ces soirs limpides et parfumés ne nous sommes-nous pas arrêtés là le front moite et la pensée étrangement troublée par je ne sais quelle nostalgie du rêve ».

« Combien de fois ne sommes-nous pas venus là tous deux, poètes de l'avenir, dans le recueillement et la solitude, demander aux caresses rafraîchissantes des brises aux murmures confus et berçants de la vesprée aux mille et une splendeurs embrasées du couchant le secret de ces émotions vagues dont l'envahissement étreignait si délicieusement nos coeurs de quinze ans ».

Mais trêve de descriptions « Les dieux s'en vont! le passé non seulement n'est plus, mais encore des derniers vestiges qu'il avait laissés derrière lui, comme une traînée d'ombre et de soleil, l'obligèrent rapidement.

L'auteur maintenant de nous expliquer le pourquoi de son ouvrage: « La société serait bien plate et son aspect bien monotone si elle n'était pas un peu accidentée et comme bigarrée par ces excentriques personnages qui en accentuent la variété des teintes en brisant la tonalité trop persistante.

« Mieux que la chronologie des grands événements (Les annales anecdotiques) quelquefois affirment le caractère d'une race et donnent le secret de certains problèmes ».

Ces exentriques, ces types originaux, s'il faut en croire notre narrateur « ils pullulaient autrefois à Québec. En voici un: l'inénarable Honoré, le roi des joyeux vivants, le prototype des bons garçons, l'intarissable robinet à plaisanteries qui parlait latin comme un archevêque et

qui n'a jamais eu de rival, le coude sur les nappes pour cligner un oeil gaulois devant le petit verre cosmopolite ».

Ainsi, conviendra-t-on, la prose de Fréchette est à l'occasion très versatile, elle passe du grave au doux, du plaisant au sévère, nous présente ses types avec une étonnante prestesse et justesse d'observation.

Québec, qu'ils soient hommes d'esprit ou pauvres détraqués, c'est la patrie des originaux !

Des hommes, des faits, il n'en manque pas, et l'auteur en cite et non des moindres dans nos annales historiques.

Bref, si l'on a pu dire « que la préface, c'est tout le livre » celle-ci est une relique du passé. Ce n'est ici qu'une présentation de l'ouvrage, plein d'humour et de détails piquants sur la vie québecoise, soumise alors, aux influences romantiques.

Louis Fréchette, "le prosateur"

Ces types « originaux » pris un peu partout dans le Québec, l'auteur nous les portraiture avec une étonnante véracité d'expression, dans le cadre pittoresque et le genre original de leur vie coutumière, agrémentée de désopilantes saillies, de réflexions et de remarques pleines d'esprit primesautier qui en font tout le charme des choses désuètes, de manières d'être vieillottes; image de tout un passé que l'on ne verra plus dans notre « bonne vieille ville » québecoise et même lévisienne où Fréchette vit le jour.

Parmi ces « types » de réputation légendaire, c'est tout d'abord « Jean-Baptiste O'Neill, cumulant les fonctions de bedeau de la cathédrale avec celles de barbier de l'archevêché ».

En effet, nous affirme l'auteur, « sa causticité n'épargnait guère plus les augustes personnages avec qui ses fonctions de figaro, de « barbier apostolique », comme il s'intitulait volontiers, le mettaient en rapports aussi intimes que journaliers ».

« Puis, c'est la triste histoire de « Grelot » un pauvre maniaque qui fut toujours la risée des gamins et de la foule attroupée. C'est « Drapeau », ce fougueux harangueur qu'il nous décrit un peu sauvage et d'esprit taciturne, acceptant une aumône par çi par là, sans domicile arrêté, sans moyen de subsistance, c'était un vieux détraqué à figure morose et renfrognée, voyageant entre Lévis et Montmagny, lequel au surplus avait voué une haine féroce aux nouveaux maîtres du pays: les Anglais étaient son cauchemar.

Mais tout en nous racontant les faits et gestes de ce maniaque anglophobe, Fréchette se laisse aller à son

merveilleux talent descriptif, rehaussé et magnifié de poésie évocatrice.

« Ce soir-là, le hasard m'avait conduit sur le haut des grandes falaises de Lévis d'où le regard embrasse ce merveilleux horizon, et ma rêverie d'enfant — j'avais quinze ans à peine — m'y avait fait oublier l'heure.

« Le soleil plongeait tout rouge derrière les couronnements massifs et sombres de la ville qu'on a appelée le Gibraltar d'Amérique, allumant des lignes d'or et des aigrettes de flamme à l'angle des pinacles, des dômes et des clochers à jour étagés aux flancs du promontoire.

« A droite et à gauche, les lointains s'estompaient petit à petit dans le bleuâtre des brumes ouateuses.

« Devant moi, la ville crénelée, assise dans le noir et le front nimbé d'apothéose, se ceinturait d'une myriade des petits points d'or multipliés à l'infini dans le frissonnement des vagues.

« Et la nuit descendait, descendait, noyant dans l'obscurité, comme une marée montante, les prés, les maisons, les rochers et les bois, tandis que le Saint-Laurent, de plus en plus assombri et se laissant à peine deviner dans l'ombre, semblait, pour ne pas troubler la paix de l'heure sereine, retenir sa respiration de géant assoupi. »

Ainsi chacun dans leur comportement habituel, ils défilent ces gueux originaux qui avaient nom: Coton, Dupil, Grosperrin, Aubin, Cardinal, Dominique, Burns et Georges Lévesque, ce dernier qui parlait toujours en termes assaisonnés de mille jurons avec son vocabulaire parsemé de: « j'entends bien, écoute, enfin, alors se, nonobstant, indubitablement, alternant avec ses « crimes », ses « vices », ses « mardis » et ses « torrieux » expressifs.

Par ailleurs, un souffle patriotique anime ces pages anectotiques où il relate le cas des deux paroisses de la rive sud qui se refusèrent tout d'abord à reconnaître le

nouveau régime, et dont certains obstinés préférèrent encourir les peines disciplinaires que de se soumettre à l'autorité légitime.

Alors le poète, avec une émotion pathétique, leur dédie ces vers:

« Je respecte l'arrêt qui les frappa, sans doute;
Mais lorsque le hasard me met sur cette route,
Sans demander à Dieu si j'ai tort en cela,
Je découvre mon front devant ces tombes-là!

Puis toujours à propos de « Drapeau » ce pauvre détraqué, ce fougueux harangueur, qui debout sur la falaise vorifère contre des ennemis invisibles, notre aimable conteur d'évoquer, en citant les vers de Crémazie, le souvenir des victoires napoléoniennes, si vivace encore dans nos campagnes canadiennes.

Car la « légende napoléoonienne », elle eut quand même chez nous un grand retentissement et à l'annonce des victoires françaises auréolées du soleil d'Austerlitz, un souffle de gloire passe sur nos rives, certains de nos bardes probonapartistes exaltèrent et portèrent aux nues « le petit caporal » devenu empereur dont le profil césarien se détache toujours sur la falaise de l'Ile Sainte-Hélène, dominant, énigmatique et serein, l'immense océan et les destinées du monde.

Voilà cette oeuvre écrite en une prose riche de couleur et de vie, d'une verve humoristique et pathétique même, en laquelle notre barde national a mis le meilleur de lui-même.

A cela il conviendrait d'ajouter ses pièces de théâtre où l'art dramatique se joint à l'effet scénique de notre histoire « cet écrin de perles ignorées! »

Maurice de Guérin (1810-1839)

Peu d'écrivains ont, depuis quelques années, autant sollicité l'attention des lettrés qui lui ont (entre autres M. Lefranc) consacré des études fouillées, réunies plus tard en volumes, lesquelles mettent de plus en plus cette figure romantique en relief.

D'ailleurs sa renommée ne date pas d'hier. Ce fût naguère, grâce à un article publié par Georges Sand dans la « Revue des Deux Mondes » du 15 mai 1840, que Maurice de Guérin, l'auteur du « Centaure » et de la « Bacchante », fut désormais célèbre, entra pour ainsi dire de plein pied dans la gloire, le front comme auréolé d'un reflet génial.

Voici en quels termes la célèbre romancière caractérisait cette brillante recrue du monde littéraire : « C'est, disait-elle, une de ces âmes froissées par la réalité commune, tendrement éprises du Beau et du Vrai, douloureusement indignées contre leur propre insuffisance à le découvrir, vouées en un mot à ces mystérieuses souffrances dont Réné, Oberman et Werther offrent, sous des faces différentes, le résumé poétique ».

Sur les lettres de Guérin, elle porte ce jugement que la postérité n'a point démenti : « les quinze lettres que nous avons entre les mains sont une mélodie non moins touchante et non moins belle que les plus beaux poèmes psychologiques ». Mais revenons à l'homme.

Maurice de Guérin naquit le 5 août (1810), sous le ciel du midi, d'une ancienne famille noble et pauvre. « Il appartenait, nous dit Sainte-Beuve, à cette seconde génération du siècle, lequel n'avait plus deux ou trois ans, mais bien dix ou onze, lorsqu'il produisit cette volée

nouvelle des Musset, des Lamartine, des Vigny, des Montalembert et des Guérin ».

Sur les premières années de Maurice, nous possédons des notes précises écrites par Mlle Eugénie Guérin, sa soeur, laquelle eut pour son frère une grande admiration, un véritable culte.

Dès son jeune âge, il annonçait une remarquable intelligence. Un de ses premiers maîtres, interrogé par son frère sur les dispositions de son élève: « Oh! monsieur, lui dit-il, vous avez là un enfant transcendant ». Maurice, à neuf ans, se passionnait pour l'histoire. C'était un enfant immaginatif et rêveur, il passait de longues heures à contempler l'horizon et à se tenir sous les arbres, s'impreignant de la nature, dont les mille bruits déjà le séduisaient.

Voici en quels termes il évoque ses impressions poétiques où passe un souffle d'inspiration créatrice: « Oh! qu'ils sont beaux « ces bruits de la nature », ces bruits répandus dans les airs qui se lèvent avec le soleil et le suivent jusqu'au déclin du jour en un concert perpétuel des harmonies des êtres et des choses!»

« Ces bruits des eaux, des vents, des bois, des monts et des vallées, les roulements des tonnerres et des globes dans l'espace, bruits magnifiques auxquels se mêlent les fines voix des oiseaux et des milliers d'êtres chantant à chaque pas, sous chaque feuille est un petit violon, un hautbois, comme des sons de flute, bref! tient, tout un orchestre invisible.

« Oh! qu'ils sont beaux ces bruits répandus dans les airs!

« Je vais toujours les exécutant. Au fait, quand on me voit rêver, c'est que je pense à ces harmonies, je tends l'oreille à leurs mille voix, je les suis le long des ruisseaux, j'écoute dans le grand entonnoir des abîmes, je monte au sommet des arbres, les cîmes des peupliers me balancent par-dessus les nids des oiseaux ».

Cet enfant précoce, d'une nature si sensitive, fut envoyé au collège à Toulouse et de là au Lycée Saint-Stanislas, à Paris, pour y terminer de brillantes études. Puis, n'étant pas fixé sur sa vocation, il rentra, pour quelques temps, dans sa famille, puis LaChenaie s'étant ouvert, Maurice de Guérin, blessé déjà par la vie, y trouva d'ailleurs, avec une élite de jeunes gens groupés autour de Lamenais, un refuge, un lieu de retraite et de solitude dont son âme méditative avait soif.

Dès son arrivée en Bretagne, en observateur attentif, il note sous ce ciel nuageux, les premières impressions hivernales, car, pour lui: « un paysage est un état d'âme ». — « Le 8 mars. — Jour de neige. Un vent du sud est, la neige roule en tourbillons, en grandes trombes d'une éclatante blancheur. Elle se fond en tombant. Nous voilà reportés comme au coeur de l'hiver après quelques sourires du printemps. Le vent est assez froid. Les petits oiseaux chanteurs nouveaux-nés grelottent et les fleurs aussi; les pentes des cloisons et des croisées gémissent en janvier et moi, dans ma pauvre enveloppe, je me resserre comme la nature.

« Pauvre Bretagne, tu as bien besoin d'un peu de verdure pour réjouir ta sombre physionomie. Oh! jette donc vite ta cape d'hiver et prends-moi ta mantille printanière de feuilles et de fleurs. Quand verrai-je flotter les pans de ta robe de verdure au gré des vents? »

Ainsi la nature bretonnante finit par confier à Guérin, tout comme à Brizeux, (l'immortel auteur de « Marie »), tout ce qu'elle contient de beautés souriantes et lumineuses, comme aussi de jours sombres, au pays de la légende et des mélancoliques souvenances.

Il avait, d'ailleurs, à un haut degré cette faculté d'analyse introspective: « Mon âme, avouait-il, se contracte et se roule sur elle-même, comme une feuille, que le froid a touchée, elle se retire sur son propre centre, elle abandonne toute les positions d'où elle contemplait... Je ne connais pas d'accidents intérieurs aussi redoutables

our moi que ce resserrement subi de l'être après une xtrême délation...

« Toutes les facultés qui me mettaient en communication avec le dehors, le lointain, ces brillants et fidèles messagers de l'âme, qui vont et viennent continuellement de l'âme à la nature et de la nature à l'âme, se trouvent retenues au dedans, je demeure isolé, retranché de la vie.»

Maintenant, chose digne d'être mentionnée, dans ce milieu de repos et de paix pour son âme inquiète, Guérin, tout en admirant le génie de Lamneais, ne subit jamais tout à fait son influence, ce dernier ne laissant dans leurs relations intimes rien voir de cette âme de feu en laquelle sourdaient les doctrines et les tendances sociales outrancières des « paroles d'un croyant », qui allaient attirer sur lui la condamnation de l'Église et lui mettre à dos Lacordaire et Montalembert, ses deux meilleurs amis.

Néanmoins, c'est bien à regret que Guérin, après neuf mois de séjours à Lachenaie, fait ses adieux à M. Tréli, comme on l'appelait, il voit « les portes du paradis se fermer derrière lui.

Il séjourne en Bretagne jusqu'à la fin de janvier (1834), chez des amis. Il y avait des nuits où portant une peine secrète du coeur, il rêvait: « Oui, j'ai fait ce rêve étrange que je me trouvais dans une vaste cathédrale, j'étais là sous l'impression de la présence de Dieu, lorsqu'une voix s'est élevée. Cette voix était infiniment douce, une voix de femme qui, pourtant, remplissait toute l'église. Je l'ai reconnue aussitôt, c'était la voix de « Louise », la douce voix d'argent, la « dame de mes pensées ».

Et pourtant, si l'on en croit le témoignage de Sainte-Beuve: « Maurice Guérin n'était pas fait pour les grandes et violentes passions de l'amour ». Lisant, un jour, les « lettres » de Mlle L'Espinesse, « En vérité, disait-il, s'étonnant d'y découvrir tant de flammes, je ne me savais pas l'imagination si tendre et qui put à ce point agiter

mon coeur. Est-ce que je ne connais pas la mesure de ce coeur? Il n'est pas fait pour ces passions où l'on dit: « Vous aimer, vous voir, où cesser d'exister ».

« O tête inquiète! s'exclame-t-il. Il n'y a pour moi d'irréparables que les moments d'exhaltation gagnée par les enivrants secrets de la pensée.»

« Au fait, ajoute le brillant critique, il goûtait davantage la pure amitié, la société de quelques intimes convenait mieux à sa nature.»

De La Chenaie Guérin s'en vint à Paris où la grande vie intellectuelle, grâce à de précieuses relations, l'accapara. Il collabora à maintes revues, donnant un cours au Collège Stanislas, sans jamais perdre toutefois son goût inné pour la solitude, cherchant refuge dans ce qu'il appelait son « terrier » de la rue d'Anjou, un garni où il avait établi son domicile.

A ce moment, il rêvait, sous la figure du « Centaure », les grandes organisations primitives en qui le génie de l'homme s'alliait à la puissance animale indomptée et ne faisait qu'un avec elle; méditant aussi une « Bacchante », une Hermaphrodite, prises dans les galeries des antiques.

A vrai dire, cette évocation mythologique n'était qu'un moyen terme pour établir, comme il le dit, une « correspondance » avec l'âme de la nature incarnée dans ces deux appellations païennes.

« Toutes les fois, lit-on dans son journal, que nous nous laissons pénétrer à la nature, notre âme s'ouvre aux impressions les plus touchantes, entretenant des relations avec la nature par des sympathies qui nous sont inconnues.»

Plus loin il note magnifiquement: « Oh! c'est un bien beau spectacle à ravir la pensée que cette immense circulation de la vie qui s'opère dans l'ample sein de la nature, cette vie qui sourd d'une fontaine invisible et gonfle les veines de l'univers.

Obéissant à son mouvement d'ascension, elle monte de règne en règne toujours, s'épurant et s'énoblissant pour faire battre enfin le coeur de l'homme qui est le centre où ces mille courants viennent aboutir de toutes parts. Là, est la mise en contact avec la Divinité; là, comme sur un autel où l'on brûle l'encens, elle s'évapore par un sacrifice ineffable dans le sein de Dieu.»

Mais je ne voudrais pas clôre l'exposé de cette oeuvre du plus pur *romantisme*, sans citer ces beaux vers, où il chante, à l'instar des grands aînés qui l'ont précédé dans cette voie, l'amère tristesse de ses amours déçues:

Les siècles ont creusé dans la roche vieille
Les creux où vont dormir des gouttes de pluie,
Et l'oiseau voyageur qui s'y pose, le soir,
Plonge son bec avide en ce pur réservoir.
Ici, je viens pleurer sur la roche d'Onelli,
De nos premiers amours l'illusion cruelle;
Ici, mon coeur souffrant en pleurs vient s'épancher,
Nos pleurs vont s'amasser dans le creux du rocher.
Si vous passez ici, colombes passagères,
Gardez-vous de ces eaux, les larmes sont amères.

Somme toute, l'on peut donc, sans exagération, associer le nom de Maurice de Guérin à celui de ces grands lyriques, qui, dans leurs strophes attendrissantes, sont allés au coeur de la souffrance humaine, celle-là seule qui consacre les vrais poètes et pose sur leur front la couronne de l'immortalité.

« *Quinconque n'a pas souffert, n'a pas vécu!* »

Les lettres canadiennes-françaises d'autrefois

Un ouvrage de M. Séraphin Marion, de la Société Royale

Décidément, la « petite histoire » attire de plus en plus l'attention de nos lettrés qui nous relatent avec grande abondance de détails, les us et coutumes d'autrefois à la diffusion desquels se prêtent même les ondes radiophoniques, auxquelles avait eu recours M. Marion pour réunir ensuite ces notes historiques en volume.

Disons de suite que la nomenclature seule des sujets traités nous donne une idée de l'intérêt attaché à ces questions historiques, qui nous ouvrent des horizons nouveaux et nous offrent un passé garant de l'avenir.

Ce sont d'abord « Notre serment de Strasbourg » « Le voltairianisme » de la Gazette de Québec ; « Les curiosités littéraires » ; la « Littérature révolutionnaire » de la Gazette de Québec ; « La littérature antirévolutionnaire » de la Gazette de Québec ; « La littérature antibonapartiste » de la Gazette de Québec.

Comme on le voit, M. Marion a abondamment puisé dans ce périodique parfois outrancier, mais qui nous éclaire sur ces événements, ces choses d'antan qui avec le recul du temps prennent une singulière et pathétique signification.

Entr'autre chose, cette littérature antibonapartiste nous offre un curieux aperçu de l'état des esprits qui

conspuent « le corse à chevaux plats », ce conquérant du monde qui marche de victoire en victoire, ce révolutionnaire devenu une menace pour l'Angleterre et l'Europe toute entière.

Quant au mouvement des idées le « Voltairianisme » comme aussi le « Mouvement révolutionnaire » au Canada, sont parmi les plus saillants et accusent, d'après les notes historiques cueillies dans la Gazette de Québec, rédigée d'abord dans les deux langues, un degré de haute culture et la hantise chez certains de nos intellectuels de suivre tous les mouvements d'idées européennes.

Il suffirait d'ailleurs, pour s'en convaincre, de feuilleter nos vieux journaux qui, à époques éloignées, donnent un compte-rendu fidèle des principaux événements qui se déroulent dans le monde.

C'est ainsi, nous dit M. Marion, que le journalisme canadien comporte trois phases distinctes: la phase bilingue, avec la Gazette de Québec en 1764; la phase française, avec la Gazette littéraire de Montréal; enfin la phase canadienne proprement dite avec le « Canadien » de Québec, en 1806.

Serait-on en mesure d'en douter, qu'on n'aurait qu'à considérer ces mouvements d'opinion révolutionnaire, antirévolutionnaire et antibonapartiste, qui ont tour à tour inspiré et guidé nos périodiques et offert même une digue à ce flot d'idées parfois subversives qui à certaines époques déversaient sur nos rives laurentiennes.

Maintenant, voudrait-on une preuve de loyalisme, qu'on n'aurait qu'à parcourir toute cette littérature carletonienne de 1766 dont on fut en ce temps si prodigue, sentiment qui fut jadis et depuis soumis à bien des réactions politiques.

Bref, ces nombreuses incursions dans les archives de notre « Petite histoire », M. Marion les a menées avec sagacité en même temps qu'une verve endiablée qui ani-

me toutes ces pages, et nous font voir les gens et les choses de chez nous sous leur vrai jour et nous donnent l'explication de bien des faits divers sur lesquels se base la grande histoire canadienne, « cet écrin de perles ignorées » comme le disait Fréchette, notre poète national, qui lui aussi avait donné à son pays tout son amour et toute son âme.

L'on ne saurait trop louer M. Marion d'avoir fait si bon ouvrage et donné un sens véridique à l'histoire.

"Les postulats spiritualistes devant la science moderne"

Jamais plus qu'en notre XXe siècle, les recherches psycho-physiologiques, disons de psychologie expérimentale n'ont été plus actives et plus concluantes. A ce point de vue, l'ouvrage documenté de M. Louis Elbé donne-t-il un appui formel aux « postulats spiritualistes » intéressant l'ordonnance de tout l'univers et la constitution de l'être humain.

Tout d'abord, voici la radioactivité automatique laquelle consiste dans l'émission d'électrons s'échappant en dehors des limites de l'atôme à laquelle vient se joindre cette loi inexorable d'usure et de transformation de la matière. « A tout considérer dans cet immense mouvement qui emporte le monde physique, s'avère une puissance extérieure qui justifie l'adage antique « mens agitat molem ».

« D'où il découle, soutient l'auteur, que nous sommes amenés à la conception de cette fin que nous appelons Dieu. »

« Ce qui encore nous force à reconnaitre le phénomène du rayonnement « odique qui se dégage normalement du corps humain, dépassant par là même les forces physiques. »

Comme on le voit, toutes ces données viennent d'ailleurs corroborer les dernières découvertes de la science psycho-psysiologique sur la nature et la condition du corps humain avec ses répercussions de forces radioactives, grâce auxquelles s'opère ce rayonnement « odi-

que » qui se dégage de l'être humain. Nous sommes donc amenés à constater avec l'auteur que tout l'univers serait ainsi rempli, encerclé d'ondes qui rayonnent de l'infiniment petit à l'infiniment grand.

Voici à ce compte d'autres témoignages irrécusables sont apportés. En cela, il n'y a rien de nouveau, car déjà en 1679 un savant physiologiste anglais Guillaume Maxwell, constatait que des rayons matériels électro-magnétiques s'échappaient des corps, et leur donnaient énergie et puissance.

Plus près de nous ce fut Berthelot, ce grand savant français préconisant la transmission de la pensée à distance, sous la forme de télépathie consciente ou inconsciente.

Avec lui le docteur Cazamali, professeur de neurologie à Milan, se déclarait en droit de conclure que les manifestations psychiques de télépathie s'accompagnaient de vibrations électro-magnétiques émanant du sujet soumis à cette expérience.

De son côté, une autre célébrité, le docteur Adrian, Physiologiste, faisait le calcul des impressions du cerveau en activité pensante et celui en repos sans tension cérébrale ; dans ce dernier cas ces impulsions étant beaucoup moins élevées beaucoup moins fréquentes.

A cela, faudra-t-il joindre les expériences du célèbre docteur Richet, sur l'être conscient et inconscient, qui nous livrent les mystérieuses opérations de l'esprit soumis aux constatations de « psychiatrie » fondement d'une science nouvelle de plus en plus accréditée dans les milieux scientifiques.

Ces données venaient d'ailleurs confirmer celles révélées par Mesmer sur le « magnétisme animal » répandu dans tout l'univers.

A toutes ces expériences s'ajoutent celles non moins concluantes du docteur Paul Jagot émises dans ses ou-

vrages entr'autres celui ayant pour titre « suggestion » et « auto-suggestion », où il conclut à la transmission de la pensée à distance, qu'elle soit volontaire ou involontaire: phénomènes télépathiques dont il nous rapporte maints exemples et qui établissent inconsciemment ou non, des relations fréquentes, au réseau de forces psychiques, d'ondes fluidiques, dont ils sont imprégnés et qui remplissent l'univers encerclé de forces rayonnant de toutes parts. C'est toujours l'antique dicton: « Mens agitat molem ».

N'a-t-on pas conclu même à un rayonnement de l'âme humaine, exerçant une action affective par une sorte de transmission fluidique émanant de vibrations invisibles mais réelles; émanations métapsychiques qui seraient à la base de la « radiesthésie » et fourniraient ample matière à la « psychiatrie » moderne tirée des théories freudiennes.

Tous ces faits concordent et démontrent la puissance dominante de l'idée comme une force « immatérielle » dépassant toutes les forces physiques: « Ce sont, comme on l'a souvent déclaré: « les idées qui mènent le monde ».

A tous points de vue sachons gré au savant doublé d'un philosophe qu'est M. Louis Elbé dans ces témoignages concluants, de nous l'avoir fait pressentir et rendu plausible.

Décidément, dans l'élaboration de la pensée humaine aux prises avec la matière vivante, la métaphysique n'aurait pas encore perdu ses droits.

"La vie de l'esprit au Canada français (1760-1925)"

par Mgr Emile Chartier

Au jardin de nos lettres canadiennes, en ces derniers temps, s'est épanouie toute une floraison d'oeuvres remarquables à plus d'un titre, ce qui témoignerait chez notre élite intellectuelle le louable et noble souci d'entretenir et de maintenir sur nos rives laurentiennes le culte de l'idéal et du beau sous toutes ses formes, susceptibles d'enrichir notre patrimoine national.

L'oeuvre capitale que nous présente aujourd'hui Mgr Emile Chartier, vice-recteur de l'Université de Montéal, qu'il a intitulée: « La vie de l'esprit » au Canada français de 1760-1925, vient à son heure et comble une lacune. C'est, on pourrait dire, un compendium des brillantes et substantielles études lues tour à tour devant l'aéropage de la Société Royale qui lui en manifesta d'ailleurs toute son admiration, puisqu'elle doit sa création et son origine distinctive à cette conservation même de cette « vie de l'esprit-» au Canada.

Ce magister sacré, Mgr Chartier a cru bon et utile d'en spécifier la valeur intrinsèque et toute la portée significative qu'avait pour les Canadiens français surtout cette « vie de l'esprit », qui sur une si longue période soumise aux vicissitudes de l'histoire, s'est manifestée comme une des causes et la raison même de cette survivance de la langue, le « bouclier » de sa résistance.

De sorte qu'on a pu constater après trois siècles

d'existence dans le pays du Québec, que rien n'a changé. Cet éclatant et vibrant témoignage que nous faisaient entendre les « voix de la terre » dans « Maria Chapdelaine » de Hémon, nous le retrouvons évoqué dans l'ordre des idées, par ce fervent humaniste, qu'est Mgr Chartier, qui se plaît à observer que, malgré le changement de régime et d'allégeance, le pays du Québec et toute la province a conservé son « visage français » et que tout lui commande de « sauvegarder et de transmettre aux générations futures soucieuses de leurs gloires nationales.

En effet, pour nous en tenir à la littérature qui suit de près la vie politique, l'auteur reconnaît que « la hantise de la France, est constante dans l'oeuvre de nos poètes et depuis Crémazie, ils entendent avec Eudore Evanturel l'« Echo de la chanson française » résonner aux échos laurentiens.

D'ailleurs le lyrisme hugolien d'un Louis Fréchette n'est-il pas tout imprégné de ce sentiment de fidélité au souvenir comme aussi d'une inébranlable foi en l'avenir basée sur « ce glorieux passé que vivaient nos ancêtres ».

Toutes les phases de cette « Légende d'un peuple » l'éminent historiographe et critique les analyse et nous montre de 1760 à 1925 une admirable concordance dans l'enchaînement des faits historiques marquant notre providentielle évolution économique et sociale.

Mais c'est surtout à notre développement intellectuel, au mouvement des idées, qui de décades en décades ont influencé notre production littéraire qui, depuis l'époque épique de Québec en 1885 et l'école lyrique de Montréal jusqu'à l'école régionaliste de 1820-1920, que l'auteur, en un style clair et précis, s'est intéressé et dont il a marqué en de belles pages l'influence décisive, la merveilleuse éclosion.

Aussi le note-t-il justement: « Il se peut que l'art de nos poètes, de nos prosateurs, paraisse ampoulé, ils

ont cependant par là exercé une véritable mission nationale, celle de maintenir sous les yeux de l'élément français au Canada la vision de la France ».

Derechef constate-t-on avec l'auteur, cette persistance de « l'esprit français » donne la vie à toute une série de manifestations jusqu'en ses paysages qui ont conservé, ce qu'il dit si bien « le visage français ».

En effet cette persistance de l'esprit français elle s'affirme durant cinquante ans (1882-1932) période bien remplie sur laquelle l'auteur jette un coup d'oeil d'ensemble synthétisant les courants littéraires qui ont entraîné la pensée canadienne-française.

Au demeurant cette abondante production s'effectuait dans tous les domaines faisant même école si caractéristique et si louable, elle concrétisait les forces vives de la nation, s'orientant vers l'immortel devenir.

Désormais fort de toutes ces marques éclatantes de survivance rien au Canada français ne prévaudra contre l'esprit.

En conclusion, est-il besoin d'ajouter que ce remarquable ouvrage inspiré par un loyal patriotisme, écrit en un style du plus pur classicisme, s'adresse aux intellectuels, aux professionnels, qu'intéresse notre évolution littéraire, soucieux qu'ils sont des « valeurs spirituelles », se piquant comme le recommandait fortement le regretté Louis Francoeur au cours d'une de ses brillantes conférences, d'avoir une « culture » assurant et justifiant les radieux espoirs des temps nouveaux.

TABLE DES MATIERES

Première Partie

"Notes artistiques".

Mots d'Arts « au Musée »....7
L'exposition Julien au Musée....9
Henri Julien....11
Paysagistes Laurentiens....15
Antonio Masselotte....19
Tableaux d'histoire....23
Salon de Québec — Ecole des Beaux-Arts....27
Galerie de Portraits....31
Notes d'Art....35
William-H. Bartlett (artiste-peintre)....39
Théophile Hamel....43
Cav. Giorgio Szoldatics....47
D'une exposition à l'autre....51
Clarence Gagnon....57
Une exposition rétrospective....59
Le Salon de Photographies....65
Marguerite Scott (peintre animalier)....69

Perspectives photographiques....73
Salon Dénéchaud....75
Au royaume de l'ombre et de la lumière....79
Exposition Pfeiffer....83
« Salon », Francesco Iacurto....85
Exposition des « Anciens des Beaux-Arts », de Montréal....89
L'Exposition panaméricaine et canadienne d'art contemporain....93
L'exposition de l'Académie Royale Canadienne....97
De « Salon » en « Salon »....101
« Exposition André Morency »....105
René Richard....109
Exposition d'art polonais....111
Un excellent artiste: G.-H. Duquet....115
Exposition rétrospective....117
Impressionistes d'hier....121

Deuxième Partie

"Propos littéraires".

Ephémérides....127
« Portraits et Pastels » par Jean Piquefort....131
« Lettres et opuscules » par Edmond Paré....135
Une fête de Noël sous Jacques-Cartier par Ernest Myrand....139
Une brillante pléiade....143

Joseph Royal d'après sa correspondance.....147
Les Carabinades par Ernest Choquette.....151
L'Homme devant la médecine par le docteur Jean Arii Blachette.....155
Progrès matériels et intellectuels du Canada par Bibeau (jeune).....159
Le physique et le moral.....163
La Société canadienne sous l'ancien Régime.....167
Mémoires de Lady L. A Aylmer.....171
Sir James M. Lemoine.....175
Le Napoléonisme au Canada.....179
Les adieux et dernières volontés de Pierre Boucher..185
A propos des « papiers » de Ludger Duvernay.....189
Louis Jolliet (découvreur du Mississipi).....193
Chevalier de Lorimier.....197
François-Joseph Chaussegros de Léry.....201
« Originaux et détraqués » de Louis Fréchette.....205
Louis Fréchette, « le prosateur ».....209
Maurice de Guérin (1810-1839).....213
Les lettres canadiennes-françaises d'autrefois.....219
« Les postulats spiritualistes devant la science moderne ».....223
« La vie de l'esprit au Canada Français » (1760-1925).....227

Imprimerie Ernest Tremblay, Enr., 146, du Pont, Québec.

BNQ
000 368 899